



PQ
2195
• A17
1846
SMRS



CHANSONS CHOISIES

de

P. J. DE BÉRANGER.

Orné du Portrait de l'auteur.



BIELEFELD.

Welhagen & Glasing.

Librairie et Imprimerie.

1846

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

LECTURE 10: ELECTROSTATICS

10/1

Table des Chansons.

Le Tailleur et la Fée	1
Le Roi d'Yvetot	3
L'Académie et le Caveau	5
Le Printemps et l'Automne	7
Le Mort vivant	9
Ainsi Soit-il!	11
Charles VII.	12
Le Coin de l'Amitié	14
Les Gueux	15
Le Commencement du Voyage	18
Le Bon Français	19
Beaucoup d'Amour	22
Les Boxeurs, ou l'Anglomane	23
Vieux Habits! Vieux Galons!	25
Le Nouveau Diogène	28
Trinquons	31
Adieux de Maria Stuart	33
Les Parques	35
Bouquet à une Dame de 70 ans, le jour de Sainte- Marguerite	36
La Vieillesse	38

Les Petits Coups	39
Éloge de la Richesse	41
Les Romans	43
Ma Vocation	44
Le Vilain	46
Le Vieux Ménétrier	48
Les Oiseaux	50
L'Hiver	51
Ma République	53
Mon Ame	53
Les Champs	57
Mon Habit	59
Le Vin et la Coquette	61
L'Indépendant	62
La Bonne Vieille	64
Couplets à ma Filleule etc.	66
L'Exilé	67
La Petite Fée	70
Ma Nacelle	72
Le Dieu des Bonnes Gens	74
Adieux à mes Amis	76
Brennus, ou la Vigne Plantée dans les Gaules	77
Si j'étais petit Oiseau	79
Le Bon Vieillard	81
Qu'elle est Jolie	83
La Mort Subite	85
Les Cinquante Écus	86
Le Retour dans la Patrie	88

La Couronne	91
Le Champ d'Asile	92
La Nature	93
La Sainte Alliance des Peuples	97
Les Enfants de la France	99
Les Rossignols	101
Les Étoiles qui Filent	102
Le Temps	105
Ma Lampe	107
Le Vieux Drapeau	108
La Fortune	110
Louis XI	113
Les Vendanges	116
L'Orage	118
Le Cinq Mai	121
Adieux à la Campagne	123
Mon Carnaval	125
L'Ombre d'Anacréon	127
La Sylphide	129
Le Pigeon Messager	131
Le Censeur	133
Le Mauvais Vin, ou les Car	136
Le Tourne-Broche	137
Les Sciences	139
La Déesse	140
Le Malade	142
L'Épée de Damoclès	144
Le Violon Brisé	146

Le Chant du Cosaque	149
Les Hirondelles	149
Le Cachet ou Lettre à Sophie	151
La Jeune Muse	153
La Fuite de l'Amour	154
L'Anniversaire	155
Le Vieux Sergent	156
Le Prisonnier	158
L'Ange Exilé	160
Le Voyageur	162
Octavie	164
Mon Enterrement	167
Le Poète de Cour	169
Les Troubadours	171
Les Esclaves Gaulois	174
Treize à Table	177
Lafayette en Amérique	178
Maudit Printemps	180
Psara ou Chant de Victoire des Ottomans	182
Le Voyage Imaginaire	184
L'In-Octavo et L'in-Trente-Deux	186
Le Grenier	188
La Métempsychose	189
Waterloo	191
Les Nègres et les Marionnettes	193
Les Souvenirs du Peuple	194
Le Convul de David	197
Les Bohémiens	200

Le Cordon Sanitaire	203
Le Tombeau de Manuel	205
Bonsoir	207
Les Deux Grenadiers	209
Encore des Amours	211
Le Prisonnier de Guerre	212
La Mouche	214
La Comète de 1832	216
Le Feu du Prisonnier	218
Le 14 Juillet 1829	219
Mon Tombeau	222
Le Juif Errant	223
La Fille du Peuple	226
Le Cordon, s'il vous plaît	227
Laideur et Beauté	229
Le Vieux Caporal	231
Le Bonheur	234
L'Alchimiste	236
Jeanne la Rousse, ou la Femme du Braconnier	238
La Nostalgie, ou la Maladie du Pays	240
Les Contrebandiers	242
A mes Amis devenus Ministres	246
Colibri	248
Les Feux Follets	251
Hâtons-nous	253
Poniatowski	255
A Monsieur de Chateaubriand	257
Souvenirs d'Enfance	260

Le Vieux Vagabond	262
Couplets adressés à des Habitants de l'Île de France	264
Cinquante Ans	265
Jacques	267
Le Suicide	269
Prédiction de Nostradamus pour l'An deux Mil .	272
Le Vin de Chypre	274
La Pauvre Femme	276
Les Quatre Ages Historiques	278
Adieu, Chansons!	280



Le Tailleur et la Fée.

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS LE JOUR ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE, 19. AOUT 1822.

Air d'Angeline (de Wilhem).

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi, nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était point de fleurs;
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée.
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calmaut le cri de mes premiers chagrins.

Le bon vieillard lui dit, l'ame inquiète:
„A cet enfant quel destin est promis?“
Elle répond: „Vois-le, sous ma baguette,
„Garçon d'auberge, imprimeur et commis,
„Un coup de foudre ajoute à mes présages *):
„Ton fils atteint va périr consumé;
„Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
„Vole en chantant braver d'autres orages.“
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmaut le cri de mes premiers chagrins.

*) L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

„Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
 „Éveilleront sa lyre au sein des nuits,
 „Au toit du pauvre il répand l'allégresse,
 „A l'opulence il sauve des ennuis.
 „Mais quel spectacle attriste son langage ?
 „Tout s'engloutit, et gloire et liberté :
 „Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
 „Il vient au port raconter leur naufrage.“
 Et puis la fée, avec de gais refrains,
 Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : „Eh quoi ! ma fille
 „Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !
 „Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille,
 „Que, faible écho, mourir en de vains sons.
 „Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes,
 „De grands talents ont de moins beaux succès :
 „Ses chants légers seront chers aux Français,
 „Et du proscrit adoucissent les larmes.“
 Et puis la fée, avec de gais refrains,
 Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amls, hier j'étais faible et morose,
 L'aimable fée apparaît à mes yeux.
 Ses doigts distraits effeuillaient une rose ;
 Elle me dit : „Tu te vois déjà vieux.
 „Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage *),

*) Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur au milieu des sables du désert : il croit voir devant lui des forêts, des lacs, des ruisseaux, etc.

„Aux cœurs vieilliss s'ouvre un doux souvenir.
 „Pour te fêter tes amis vont s'unir ;
 „Long-temps près d'eux revis dans un autre âge.“
 Et puis la fée, avec ses gais refrains,
 Comme autrefois dissipa mes chagrins.

Le Roi d'Yvetot.

(Mai 1813.)

Air : *Quand un tendron vient en ces lieux.*

Il était un roi d'Yvetot,
 Peu connu dans l'histoire,
 Se levant tard, se couchant tôt,
 Dormant fort bien sans gloire,
 Et couronné par Jeanneton
 D'un simple bonnet de coton,
 Dit-on.
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
 Quel bon petit roi c'était là!
 La, la.

Il faisait ses quatre repas
 Dans son palais de chaume,
 Et sur un âne, pas à pas,
 Parcourait son royaume.
 Joyeux, simple et croyant le bien,
 Pour toute garde il n'avait rien

Qu'un chien.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

Il n'avait de goût onéreux

Qu'une soif un peu vive;

Mais, en rendant son peuple heureux,

Il faut bien qu'un roi vive.

Lui-même à table, et sans suppôt,

Sur chaque muid levait un po:

D'impôt.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

Aux filles de bonnes maisons

Comme il avait su plaire,

Ses sujets avaient cent raisons

De le nommer leur père;

D'ailleurs il ne levait de ban

Que pour tirer, quatre fois l'an,

Au blanc.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

Il n'agrandit point ses états,

Fut un voisin commode,

Et, modèle des potentats,

Prit le plaisir pour code.

Ce n'est que lorsqu'il expira,

Que le peuple qui l'enterra
Pleura.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince.

C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.

Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant

Devant :

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

L'Académie et le Caveau.

CHANSON DE RÉCEPTION AU CAVEAU MODERNE.

Air : Tout le long de la rivière.

Au caveau je n'osais frapper :
Des méchants m'avaient su tromper.

C'est presque un cercle académique,
Me disait maint esprit caustique.

Mais que vois-je? de bons amis

Que rassemble un couvert bien mis!

Asseyez-vous, me dit la compagnie.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,

Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me voyais, pendant un mois,
 Courant pour disputer les voix
 A des gens qu'appuierait le zèle
 D'un grand seigneur ou d'une belle ;
 Mais, faisant moitié du chemin,
 Vous m'accueillez le verre en main.

D'ici l'intrigue est à jamais bannie.
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc,
 Dans un discours superbe et long,
 Dire : Quel honneur vous me faites !
 Messieurs, vous êtes trop honnêtes ;
 Ou quelque chose d'aussi fort ?
 Mais que je m'effrayais à tort !

On peut ici montrer moins de génie.
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président
 Faire bâiller, en répondant
 Que l'on vient de perdre un grand homme ;
 Que moi je le vaux, Dieu sait comme.
 Mais ce président sans façon *)

Ne pérorer ici qu'en chanson :
 Toujours trop tôt sa harangue est finie.
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
 Ce n'est point comme à l'Académie.

*) M. Désangiers.

Admis enfin, aurai-je alors,
Pour tout esprit, l'esprit de corps ?
Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,
Solidaire de la sottise ;
Mais, dans votre société,
L'esprit de corps, c'est la gaieté.
Cet esprit-là règne sans tyrannie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
Ce n'est point comme à l'Académie.

Ainsi, j'en juge à votre accueil,
Ma chaise n'est point un fauteuil.
Que je vais chérir cet asile,
Où tant de fois le Vaudeville
A renouvelé ses grelots,
Et sur la porte écrit ces mots :
Joie, amitié, malice et bonhomie !
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
Ce n'est point comme à l'Académie.

Le Printemps et l'Automne.

Air :

Deux saisons règlent toutes choses,
Pour qui sait vivre en s'amusant :
Au printemps nous devons des roses,
A l'automne un jus bienfaisant.
Les jours croissent, le cœur s'éveille ;
On fait le vin quand ils sont courts.

Au printemps, adieu la bouteille !
En automne, adieu les amours !

Mieux il vaudrait unir sans doute
Ces deux penchants faits pour charmer ;
Mais pour ma santé je redoute
De trop boire et de trop aimer.
Or la sagesse me conseille
De partager ainsi mes jours :
Au printemps, adieu la bouteille !
En automne, adieu les amours !

Au mois de mai, j'ai vu Rosette,
Et mon cœur a subi ses lois.
Que de caprices la coquette
M'a fait essayer en six mois !
Pour lui rendre enfin la pareille,
J'appelle octobre à mon secours.
Au printemps, adieu la bouteille !
En automne, adieu les amours !

Je prends, quitte et reprends Adèle,
Sans façon comme sans regrets.
Au revoir, un jour me dit-elle ;
Elle revint long-temps après.
J'étais à chanter sous la treille :
Ah ! dis-je, l'année à son cours.
Au printemps, adieu la bouteille !
En automne, adieu les amours !

Mais il est une enchanteresse
Qui change à son gré mes plaisirs.

Du vin elle excite l'ivresse,
 Et maîtrise jusqu'aux désirs.
 Pour elle ce n'est pas merveille
 De troubler l'ordre de mes jours,
 Au printemps, avec la bouteille,
 En automne, avec les amours.

Le Mort vivant.

RONDE DE TABLE.

Air des Bossus.

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 Quand le plaisir, à grands coups m'abreuvant,
 Gaiement m'assiége et derrière et devant,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Un sot fait-il sonner un coffre-fort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 Volnais, Pomard, Beaune et Moulin-à-Vent *),
 Fait-on sonner votre âge en vous servant,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Des pauvres rois veut-on régler le sort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 En fait de vin qu'on se montre savant,
 Dût-on pousser le sujet trop avant,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

*) Noms de différents vins.

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,
On trinque assis derrière un paravent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais sans esprit faut-il mettre en avant
De gais couplets qu'on répète en buvant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Que l'amitié réclame un cœur fervent,
Que dans la cave elle fonde un couvent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Monseigneur entre, et la liberté sort,
Priez pour moi, je suis mort, je suis mort !
Mais que Thémire, à table nous trouvant,
Avec l'Aï s'égaie en arrivant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Faut-il sans boire abandonner ce bord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,
Le verre en main, quand j'implore un bon vent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Ainsi Soit-il!(1812.)

Air : *Alleluia.*

Je suis devin, mes chers amis ;
L'avenir qui nous est promis
Se découvre à mon art subtil.

Ainsi soit-il !

Plus de poète adulateur ;
Le puissant craindra le flatteur ;
Nul courtisan ne sera vil.

Ainsi soit-il !

Plus d'usuriers, plus de joueurs,
De petits banquiers grands seigneurs,
Et pas un commis incivil.

Ainsi soit-il !

L'amitié, charme de nos jours,
Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortune rompt le fil.

Ainsi soit-il !

La fille, novice à quinze ans,
A dix-huit, avec ses amants
N'exercera que son babil.

Ainsi soit-il !

Femme fuira les vains atours ;
Et son mari, pendant huit jours
Pourra s'absenter sans péril.

Ainsi soit-il !

L'on montrera dans chaque écrit
Plus de génie et moins d'esprit,
Laisant tout jargon puéril.

Ainsi soit-il !

L'auteur aura plus de fierté,
L'acteur moins de fatuité ;
Le critique sera civil.

Ainsi soit-il !

On rira des erreurs des grands,
On chahonnera leurs agents,
Sans voir arriver l'alguazil.

Ainsi soit-il !

En France enfin renaît le goût ;
La justice règne partout,
Et la vérité sort d'exil.

Ainsi soit-il !

Or, mes amis, bénissons Dieu,
Qui met chaque chose en son lieu :
Celles-ci sont pour l'an trois mil.

Ainsi soit-il !

Charles VII.

Musique de M. B. Wilhem.

Je vais combattre, Agnès l'ordonne :
Adieu, repos ; plaisir, adieu !
J'aurai, pour venger ma couronne,

Des héros, l'amour et mon Dieu.
Anglais, que le nom de ma belle
Dans vos rangs porte la terreur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle;
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive,
Français et roi, loin des dangers,
Je laissai la France captive
En proie au fer des étrangers.

Un mot, un seul mot de ma belle
A couvert mon front de rougeur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire,
Agnès, tout mon sang coulera.
Mais non; pour l'amour et la gloire,
Victorieux, Charles vivra.

Je dois vaincre: j'ai de ma belle
Et les chiffres et la couleur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, La Trémouille, Saintrailles,
O Français, quel jour enchanté,
Quand des lauriers de vingt batailles
Je couronnerai la beauté!

Français, nous devons à ma belle,
Moi la gloire, et vous le bonheur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Le Coin de l'Amitié.

COUPLETS CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE A UNE
JEUNE MARIÉE, SON AMIE.

Air du vaudeville de la Partie carrée.

L'Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,
Aux quatre coins se disputent nos jours.

L'Amitié vient compléter la partie ;

Mais qu'on lui fait de mauvais tours !

Lorsqu'aux plaisirs l'âme se livre entière,

Notre raison ne brille qu'à moitié,

Et la Folie attaque la première

Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître,

Qui de tromper éprouve le besoin ;

En tricherie on le dit passé maître :

Pauvre amitié, gare à ton coin !

Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,

A tout soumettre aspire sans pitié.

Vous cédez tout : il veut avoir encore

Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive : oh ! combien on le fête !

L'Amitié seule apprête ses atours.

Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête,

Il nous renferme pour toujours.

Ce dieu, chez lui, calculant à toute heure,

Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied,

Et trop souvent lui donne pour demeure

Le coin de l'Amitié.

Auprès de toi nous ne craignons, ma chère,
 Ni l'Intérêt, ni les folles erreurs ;
 Mais, aujourd'hui, que l'Hymen et son frère
 Inspirent de crainte à nos cœurs !
 Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent,
 Pour ton bonheur qu'ils règnent de moitié ;
 Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent
 Du coin de l'Amitié !

Les Gueux.

Air de la première ronde du Départ pour Saint-Malo.

Les gueux, les gueux,
 Sont les gens heureux ;
 Ils s'aiment entre eux.
 Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.
 Que de gueux hommes de bien !
 Il faut qu'enfin l'esprit venge
 L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,
 Sont les gens heureux ;
 Ils s'aiment entre eux.
 Vivent les gueux !

Oui, le bonheur est facile
 Au sein de la pauvreté ;
 J'en atteste l'Évangile ;
 J'en atteste ma gaité.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Au Parnasse, la misère
Long-temps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand ;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux,
Vivent les gueux !

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe,
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit ?
C'est l'Amour qui rend visite
A la pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

L'Amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats ;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Le Commencement du Voyage.

CHANSON CHANTÉE SUR LE BERCEAU D'UN ENFANT
NOUVEAU-NÉ.

Alr : *Vaudeville des Chevilles de Maître Adam.*

Voyez, amis, cette barque légère
Qui de la vie essaie encor les flo's :
Elle contient gentille passagère ;
Ah ! soyons-en les premiers matelots.
Déjà les eaux l'enlèvent au rivage
Que doucement elle fuit pour toujours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles ;
Déjà l'Espoir prépare les agrès,
Et nous promet, à l'éclat des étoiles,
Une mer calme et des vents doux et frais.
Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage :
Cette nacelle appartient aux Amours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes,
Oui, les Amours prennent part au travail.
Aux chastes Sœurs on a fait des offrandes,
Et l'Amitié se place au gouvernail.
Bacchus lui-même anime l'équipage,
Qui des plaisirs invoque le secours :
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle ?
 C'est le Malheur bénissant la Vertu,
 Et demandant que du bien fait par elle
 Sur cet enfant le prix soit répandu.
 A tant de vœux dont retentit la plage,
 Sûr que jamais les dieux ne seront sourds,
 Nous qui voyons commencer le voyage,
 Par nos chansons égayons—en le cours.

Le Bon Français.

(Mai 1814.)

CHANSON CHANTÉE DEVANT DES AIDES-DE-CAMP DE
 L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Air : *J'ons un curé patriote.*

J'aime qu'un Russe soit Russe,
 Et qu'un Anglais soit Anglais.
 Si l'on est Prussien en Prusse,
 En France soyons Français.
 Lorsqu'ici nos cœurs émus
 Comptent des Français de plus *),
 Mes amis, mes amis,
 Soyons de notre pays,
 Oui, soyons de notre pays.

*) Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit : „Il n'y a rien de changé en France; il n'y a qu'un Français de plus.“

Charles-Quint portait envie
 A ce roi plein de valeur *),
 Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu fors l'honneur !
 Consolons par ce mot-là
 Ceux que le nombre accabla.

Mes amis, mes amis,
 Soyons de notre pays.
 Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, fut sensible **)
 Aux malheurs de ces guerriers
 Dont l'hiver le plus terrible
 A seul flétri les lauriers.
 Près des lis qu'ils soutiendront,
 Ces lauriers reverdiront.

Mes amis, mes amis,
 Soyons de notre pays,
 Oui, soyons de notre pays.

Enchaîné par la souffrance,
 Un roi, fatal aux Anglais ***) ,
 A jadis sauvé la France
 Sans sortir de son palais.
 On sait, quand il le faudra,

*) François I.

**) Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.

***) Charles V., dit le Sage.

Sur qui Louis s'appuira *)).

Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Redoutons l'anglomanie,
Elle a déjà gâté tout.
N'allons point en Germanie
Chercher les règles du goût.
N'empruntons à nos voisins
Que leurs femmes et leurs vins.

Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Notre gloire est sans seconde :
Français, où sont nos rivaux ?
Nos plaisirs charment le monde,
Éclairé par nos travaux.
Qu'il nous vienne un gai refrain,
Et voilà le monde en train !

Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

En servant notre patrie,
Où se fixent pour toujours
Les plaisirs et l'industrie,
Les beaux-arts et les amours,

*) Le roi avait dit à Saint-Ouen, aux maréchaux Masséna, Mortier, Lefèvre, Ney, etc, qu'il s'appuierait sur eux.

Aimons, Louis le permet,
 Tout ce qu'Henri quatre aimait.
 Mes amis, mes amis,
 Soyons de notre pays,
 Oui, soyons de notre pays.

Beaucoup d'Amour.

Musique de M. B. Wilhem.

Malgré la voix de la sagesse,
 Je voudrais amasser de l'or :
 Soudain aux pieds de ma maîtresse
 J'irais déposer mon trésor.
 Adèle, à ton moindre caprice
 Je satisferais chaque jour.
 Non, non, je n'ai point d'avarice,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle,
 Si des chants m'étaient inspirés,
 Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,
 A jamais seraient admirés.
 Puissent ainsi dans la mémoire
 Nos deux noms se graver un jour !
 Je n'ai point l'amour de la gloire,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'élève
 Jusqu'au trône éclatant des rois,
 Adèle embellira ce rêve,

Je lui céderai tous mes droits.
Pour être plus sûr de lui plaire,
Je voudrais me voir une cour.
D'ambition je n'en ai guère,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain désir m'importune ?
Adèle comble tous mes vœux.
L'éclat, le renom, la fortune,
Moins que l'amour rendent heureux.
A mon bonheur je puis donc croire,
Et du sort braver le retour !
Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Les Boxeurs, ou l'Anglomane.

(Août 1814.)

Air : A coups d' pied, à coups d' poing.

Quoique leurs chapeaux soient bien laids,
Goddam ! moi, j'aime les Anglais :
Ils ont un si bon caractère !
Comme ils sont polis, et surtout
Que leurs plaisirs sont de bon goût !
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris ;
 Courons vite ouvrir des paris,
 Et même par-devant notaire.
 Ils doivent se battre un contre un ;
 Pour des Anglais c'est peu commun.

Non, chez nous, point,
 Point de ces coups de poing
 Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

En scène, d'abord admirons
 La grâce de ces deux lurons,
 Grâce qui jamais ne s'altère.
 De la halle on dirait deux forts :
 Peut-être ce sont des milords.

Non, chez nous, point,
 Point de ces coups de poing
 Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Çà, mesdames, qu'en pensez-vous ?
 C'est à vous de juger les coups.
 Quoi ! ce spectacle vous atterre ?
 Le sang jaillit... battez des mains.
 Dieu ! que les Anglais sont humains !

Non, chez nous, point,
 Point de ces coups de poing
 Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Anglais, il faut vous suivre en tout,
 Pour les lois, la mode et le goût,
 Même aussi pour l'art militaire.

Vos diplomates, vos chevaux,
N'ont pas épuisé nos bravos.

Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Vieux Habits ! Vieux Galons !

ou

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES

d'un marchand d'habits de la capitale. Novembre 1814.

Air du vaudeville des deux Edmond.

Tout marchands d'habits que nous sommes,
Messieurs, nous observons les hommes :
D'un bout du monde à l'autre bout
L'habit fait tout.

Dans les changements qui surviennent,
Les dépouilles nous appartiennent :
Toujours en grand nous calculons.
Vieux habits ! vieux galons !

Parfois en lisant la Gazette,
Comme tant d'autres, je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé.

Mais j'en crois ceux qui s'y connaissent :
Les anciens préjugés renaissent ;
On va quitter les pantalons.
Vieux habits ! vieux galons !

Les modes et la politique
 Ont cent fois rempli ma boutique ;
 Combien on doit à leurs travaux
 D'habits nouveaux !

Quand de nos déesses civiques
 On met en oubli les tuniques,
 Aux passants nous les rappelons.
 Vieux habits ! vieux galons !

Un temps, fameux par cent batailles,
 Mit du galon sur bien des tailles ;
 De galon même étaient couverts
 Les habits verts *).

Mais sans le bonheur point de gloire !
 Nous seuls, après chaque victoire,
 Nous avons ce que nous voulons.
 Vieux habits ! vieux galons !

Nous trouvons aussi notre compte
 Avec tous les gens qui, sans honte,
 Savent, dans un retour subit,
 Changer d'habit.

Les valets, troupe chamarrée,
 Troquant aujourd'hui leur livrée,
 Que d'habits bleus **) nous étalons !
 Vieux habits ! vieux galons !

Les défenseurs de nos grands-pères,
 Sortant de leurs nobles repaires,
 Reprennent enfin à leur tour
 L'habit de cour.

*) La livrée impériale, vert et or. **) La livrée royale.

Chez nous retrouvant leurs costumes,
Avec talons rouges et plumes,
Ils vont régner dans les salons
Vieux habits ! vieux galons !

Sans nul égard pour nos scrupules,
Si la foule des incrédules
Mit au nombre de ses larcins
L'habit des saints,
Au nez de plus d'un philosophe
Je vais en revendre l'étoffe ;
De piété nous redoublons.
Vieux habits ! vieux galons !

Long-temps vantés dans chaque ouvrage,
Des grands qu'aujourd'hui l'on outrage,
Portent au fond de leurs manoirs
Des habits noirs.
Mais, grâce à nous, vont reparaître
Ces manteaux qu'eux-mêmes, peut-être,
Trouvaient bien pesants et bien longs.
Vieux habits ! vieux galons !

De m'enrichir j'ai l'assurance :
L'on fêtera toujours en France,
En ville, au théâtre, à la cour,
L'habit du jour.
Gens vêtus d'or et d'écarlate,
Pendant un mois chacun vous flatte ;
Puis à vos portes nous allons.
Vieux habits ! vieux galons !

Le Nouveau Diogène.

(Cent-Jours, Avril 1815.)

Air: Bon voyage, cher Dumollet!

Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse :
 Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,
 En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,
 J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.

Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Où je suis bien, aisément je séjourne ;
 Mais comme nous les dieux sont inconstants.
 Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,
 Je tourne avec la fortune et le temps.

Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.
 Diogène,

Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis, dont cent fois j'osai rire,
Ne pouvant être un utile soutien,
Devant ma tonne on ne viendra pas dire:
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien?

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques,
Et les cordons de toutes les couleurs;
Mais, étrangère aux excès politiques,
Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu'en un congrès, se partageant le monde,
Des potentats soient trompeurs ou trompés,
Je ne vais pas demander à la ronde
Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène,
Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je roule mon tonneau.

N'ignorant pas où conduit la satire,

Je fais des cours le pompeux appareil :

Des vains honneurs trop enclin à médire,

Auprès des rois je crains pour mon soleil.

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je roule mon tonneau.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne,

Chercher un homme est un dessein fort beau ;

Mais quand le soir voit briller ma lanterne,

C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je roule mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,

Je suis pourtant assez bon citoyen :

Si les tonneaux manquaient pour la vendange,

Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Trinquons.

Air : *La Catacoua.*

Trinquer est un plaisir fort sage,
 Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus ;
 Quand du mépris d'un tel usage
 Les gens du monde sont imbus,
 De le suivre, amis, faisons gloire,
 Riant de qui peut s'en moquer ;
 Et pour choquer,
 Nous provoquer,
 Le verre en main, en rond nous attaquer,
 D'abord nous trinquerons pour boire,
 Et puis nous boirons pour trinquer.

A table, croyez que nos pères
 N'enviaient point le sort des rois,
 Et qu'au fragile éclat des verres
 Ils le comparaient quelquefois.
 A voix pleine ils chantaient Grégoire,
 Docteur que l'on peut expliquer ;
 Et pour choquer,
 Se provoquer,

Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
 Nos bons aïeux trinquaient pour boire,
 Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'amour alors près de nos mères,
 Faisant chorus, battant des mains,
 Rapprochait les cœurs et les verres,
 Enivrait avec tous les vins.

Aussi n'a-t-on pas la mémoire
 Qu'une belle ait voulu manquer,
 Pour bien choquer,

A provoquer,

Le verre en main, chacun à l'attaquer :

D'abord elle trinquait pour boire,
 Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre,
 Qui n'en boivent pas plus gaîment ;
 Je veux, libre par caractère,
 Boire à mes amis seulement.

Malheur à ceux dont l'humeur noire
 S'obstine à ne point remarquer

Que pour choquer,

Se provoquer,

Le verre en main, tous en rond s'attaquer,

L'amitié, qui trinque pour boire,

Boit bien plus encor pour trinquer.



Adieux de Maria Stuart.

Musique de M. B. Wilhem.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots !

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais ;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir!
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu! te quitter c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,
 Ont trop enivré mes beaux jours ;
 Dans l'inculte Calédonie
 De mon sort va changer le cours.
 Hélas ! un présage terrible
 Doit livrer mon cœur à l'effroi :
 J'ai cru voir dans un songe horrible
 Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu! te quitter c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
 La noble fille des Stuarts,
 Comme en ce jour qui voit ses larmes,
 Vers toi tournera ses regards.
 Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
 Déjà vogue sous d'autres cieux,
 Et la nuit, dans son voile humide,
 Dérobe tes bords à mes yeux.

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu! te quitter c'est mourir.

Les Parques.

Air : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

Sages et fous, gueux et monarques,
 Apprenez un fait tout nouveau :
 Bacchus a vidé son caveau
 Pour remplir la coupe des Parques.
 C'est afin de plaire aux Amours,
 Qui chantaient d'une voix sonore :
 „Que tout mortel ajoute encore
 „Des jours heureux à ses beaux jours !“

Du monde éternelle ennemie,
 Atropos, au fatal ciseau,
 Buvant à longs traits, et sans eau,
 Sur la table tombe endormie ;
 Mais ses deux sœurs filent toujours,
 Souriant à qui les implore.
 Que tout mortel ajoute encore
 Des jours heureux à ses beaux jours.

Lachésis, remplissant sa tasse,
 S'écrie : Atropos dort enfin !
 Mais trop sec, hélas ! et trop fin,
 Je crains que mon fil ne se casse.
 Pour le tremper ayons recours
 A ce nectar qui me restaure.
 Que tout mortel ajoute encore
 Des jours heureux à ses beaux jours !

Garnissant sa quenouille immense
 Clotho lui dit : Oui, travaillons ;
 De vin arrosons les sillons
 Où de mon lin croit la semence :
 Cette rosée aura toujours
 Le pouvoir de la faire éclore.
 Que tout mortel ajoute encore
 Des jours heureux à ses beaux jours.

Quand ces Parques, vidant bouteille,
 Filent nos jours sans nul souci,
 Nous, qui buvons gaîment ici,
 Craignons qu'Atropos ne s'éveille.
 Qu'elle dorme au gré des Amours,
 Et répétons à chaque aurore :
 Que tout mortel ajoute encore
 Des jours heureux à ses beaux jours !

Bouquet

A UNE DAME AGÉE DE 70 ANS, LE JOUR DE
 SAINTE-MARGUERITE.

Air : *La Catacoua.*

Laissons la musique nouvelle,
 Notre amie est du bon vieux temps ;
 Sur un air aussi simple qu'elle,
 Chantons des couplets bien chantants.
 L'esprit du jour a son mérite ;
 Mais c'est surtout lui que je crains :

Ses traits si fins
 Me semblent vains ;
 Pour les entendre il faudrait des devins,
 Amis, chantons à Marguerite
 De vieux airs et de gais refrains.

Elle a chanté dans sa jeunesse
 Ces couplets comme on n'en fait plus,
 Où Favart peignait la tendresse,
 Où Panard frondait les abus.
 Contre l'humeur qui nous irrite
 Quels antidotes souverains !

Leurs vers badins,
 Francs et malins,
 Aux moins joyeux faisaient battre des mains.
 Ah ! rappelons à Marguerite
 Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire :
 On se répète jeune ou vieux.
 Les refrains forment notre histoire ;
 Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.
 Amusons le temps qui, trop vite,
 Entraîne les pauvres humains ;
 Et les destins
 Sur nos festins
 Faisant briller des jours purs et sereins,
 Que dans trente ans pour Marguerite,
 Nos couplets soient de gais refrains !

A table alors venant nous rendre,
 Tous, le front ridé par les ans,

Dans une accolade bien tendre
 Nous mêlerons nos cheveux blancs.
 Les souvenirs naîtront bien vite ;
 Nous cœurs émus en seront pleins.
 Moments divins !
 Les noirs chagrins
 Fuyant au bruit des transports les plus saints
 Sur les cent ans de Marguerite
 Nous chanterons de gais refrains !

La Vieillesse.

A MES AMIS.

Air de la Pipe de Tabac.

Nous verrons le temps qui nous presse
 Semer les rides sur nos fronts ;
 Quoi qu'il nous reste de jeunesse,
 Oui, mes amis, nous vieillirons.
 Mais à chaque pas voir renaître
 Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir,
 Faire un doux emploi de son être,
 Mes amis, ce n'est pas vieillir.

En vain nous égayons la vie
 Par le champagne et les chansons ;
 A table, où le cœur nous convie,
 On nous dit que nous vieillissons.
 Mais jusqu'à sa dernière aurore
 En buvant frais s'épanouir,

Même en tremblant chanter encore,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette
Un encens d'abord accueilli,
Bientôt peut-être elle répète
Que nous n'avons que trop vieilli.
Mais vivre en tout d'économie,
Moins prodiguer et mieux jouir,
D'une amante faire une amie,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si long-temps que l'on entretienne
Le cours heureux des passions,
Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,
Qu'ensemble au moins nous vieillissions !
Chasser du coin qui nous rassemble
Les maux prêts à nous assaillir,
Arriver au but tous ensemble,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Les Petits Coups.

Air à faire.

Maîtres de tous nos désirs,
Régions-les sans les contraindre :
Plus l'excès nuit aux plaisirs,
Amis, plus nous devons le craindre.
Autour d'une petite table,
Dans ce petit coin fait pour nous,

Du vin vieux d'un hôte aimable,
Il faut boire (*bis*) à petits coups.

Pour éviter bien des maux,
Veut-on suivre ma recette ?
Que l'on nage entre deux eaux,
Et qu'entre deux vins l'on se mette.
Le bonheur tient au savoir-vivre :
De l'abus naissent les dégoûts ;
Trop à la fois nous enivre ;
Il faut boire (*bis*) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain,
Égayons notre indigence ;
Il suffit d'un doigt de vin
Pour reconforter l'espérance.
Et vous, que flatte un sort prospère,
Pour en jouir, modérez-vous ;
Car, même dans un grand verre,
Il faut boire (*bis*) à petits coups.

Phillis, quel est ton effroi !
La leçon te déplait-elle ?
Les petits coups, selon toi,
Sentent le buveur qui chancelle.
Quel que soit le désir qui perce
Dans tes yeux vifs, comme tes goûts ;
Du filtre qu'Amour te verse
Il faut boire (*bis*) à petits coups.

Oui, de repas en repas,
Pour atteindre à la vieillesse,
Ne nous incommodons pas,

Et soyons fous avec sagesse.
 Amis, le bon vin que le nôtre !
 Et la santé, quel bien pour tous !
 Pour ménager l'un est l'autre,
 Il faut boire (*bis*) à petits coups.

Éloge de la Richesse.

Air du vaudeville d'Arlequin Cruello.

La richesse, que des frondeurs
 Dédaignent, et pour cause,
 Quand elle vient sans les grandeurs,
 Est bonne à quelque chose.
 Loin de les rendre à ton Crésus,
 Va boire avec ses cent écus,
 Savetier, mon compère.
 Pour moi, qu'il m'arrive un trésor,
 Que dans mes mains pleuve de l'or,
 De l'or,
 De l'or,
 Et j'en fais mon affaire.

Je souris à la pauvreté,
 Et j'ignore l'envie :
 Pourquoi perdrais-je ma gaité
 Dans une douce vie ?
 Maison, jardin, livres, tableaux,
 Large voiture et bons chevaux
 Pourraient-ils me déplaire ?

Quand mes vœux prendraient plus d'essor,
 Que dans mes mains pleuve de l'or,
 De l'or,
 De l'or,
 Et j'en fais mon affaire.

Bonjour, Mondor, riche voisin ;
 Ta maîtresse est jolie ;
 Son œil est noir, son esprit fin,
 Et sa taille accomplie.
 J'atteste sa fidélité :
 Mais que peut contre sa fierté
 L'amour d'un pauvre hère ?
 Pour te l'enlever, cher Mondor,
 Que dans mes mains pleuve de l'or,
 De l'or,
 De l'or,
 Et j'en fais mon affaire.

Le vin s'aigrit dans mon gosier
 Chez un traiteur maussade ;
 Mais, à sa table, un financier
 Me verse-t-il rasade,
 Combien, dis-je, ces bons vins blancs ?
 On me répond : Douze cents francs.
 Par ma foi, ce n'est guère.
 En Champagne on en trouve encor :
 Que dans mes mains pleuve de l'or,
 De l'or,
 De l'or,
 Et j'en fais mon affaire.

A partager dès aujourd'hui,
 Amis, je vous invite.
 Nous saurions tous, en cas d'ennui,
 Me ruiner bien vite.
 Manger restes et capitaux,
 Équipages, terres, châteaux,
 Serait gai, je l'espère.
 Ah ! pour voir la fin d'un trésor,
 Que dans mes mains pleuve de l'or,
 De l'or,
 De l'or,
 Et j'en fais mon affaire.

Les Romans.

A SOPHIE , QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN
 POUR LA DISTRAIRE.

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

Tu veux que pour toi je compose
 Un long roman qui fasse effet.
 A tes vœux ma raison s'oppose :
 Un long roman n'est plus mon fait.
 Quand l'homme est loin de son aurore
 Tous les romans deviennent courts ;
 Et je ne puis long-temps encore
 Prolonger celui des amours.

Heureux qui peut dans sa maîtresse
 Trouver l'amitié d'une sœur !

Des plaisirs je te dois l'ivresse,
Et des tendres soins la douceur.
Des héros, des prétendus sages
Les longs romans, qui font pitié,
Ne vaudront jamais quelques pages
Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire !
Mais, Sophie, au sein des amours,
De ton destin, j'aime à le croire,
Les plaisirs charmeront le cours.
Ah ! puisses-tu, vive et jolie,
Long-temps te couronner de fleurs,
Et sur le roman de la vie
Ne jamais répandre de pleurs !

Ma Vocation.

Air : Attendez-moi sous l'orme.

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant,
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand ;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit ;
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant ;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant ;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchante,
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

L'Amour, dans ma détresse,
Daigna me consoler ;
Mais avec la jeunesse
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante
Mon cœur en vain pâtit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas ?

Quand un cercle m'enchanté,
 Quand le vin divertit,
 Le bon Dieu me dit : Chante,
 Chante, pauvre petit !

Le Vilain.

(1813.)

Air de Ninon chez madame de Sévigné.

Hé quoi ! j'apprends que l'on critique
 Le *de* qui précède mon nom !
 Êtes-vous de noblesse antique ?
 Moi, noble ? oh ! vraiment, messieurs, non.
 Non, d'aucune chevalerie
 Je n'ai le brevet sur vélin :
 Je ne sais qu'aimer ma patrie.
 Je suis vilain et très-vilain,
 Je suis vilain,
 Vilain, vilain.

Ah ! sans un *de* j'aurais dû naître ;
 Car, dans mon sang si j'ai bien lu,
 Jadis mes aïeux ont d'un maître
 Maudit le pouvoir absolu.
 Ce pouvoir, sur sa vieille base,
 Étant la meule du moulin,
 Ils étaient le grain qu'elle écrase.
 Je suis vilain et très-vilain,

Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Mes aïeux, jamais dans leurs terres,
N'ont vexé des serfs indigents ;
Jamais leurs nobles cimenterres
Dans les bois n'ont fait peur aux gens,
Aucun d'eux, las de sa campagne,
Ne fut transformé par Merlin
En chambellan de... Charlemagne.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles
Mes braves aïeux n'ont pris part ;
De l'Anglais aucun dans nos villes
N'introduisit le léopard ;
Et quand l'Église, par sa brigade,
Poussait l'état vers son déclin,
Aucun d'eux n'a signé la Ligue.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière,
Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
Nobles par votre boutonnière,
Encensez tout soleil levant.
J'honore une race commune,
Car sensible, quoique malin,

Je n'ai flatté que l'infortune.
 Je suis vilain et très-vilain,
 Je suis vilain,
 Vilain, vilain.

Le Vieux Ménétrier.

(Novembre 1815.)

Air : *C'est un lanla, landeriette.*

Je ne suis qu'un vieux bonhomme,
 Ménétrier du hameau ;
 Mais pour sage on me renomme,
 Et je bois mon vin sans eau.
 Autour de moi sous l'ombrage
 Accourez vous délasser.
 Eh ! lon lon la, gens de village,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux chêne,
 C'est l'arbre du cabaret.
 Au bon temps toujours la haine
 Sous ses rameaux expirait.
 Combien de fois son feuillage
 Vit nos aïeux s'embrasser !
 Eh ! lon lon la, gens de village,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le maître,
 Quoiqu'il soit votre seigneur ;

Il doit du calme champêtre
 Vous envier le bonheur.
 Triste, au fond d'un équipage,
 Quand là-bas il va passer,
 Eh! lon lon la, gens de village,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église
 Celui qui vit sans curé,
 Priez que Dieu fertilise
 Son grain, sa vigne, son pré.
 Au plaisir s'il rend hommage,
 Qu'il vienne ici l'encenser.
 Eh! lon lon la, gens de village,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille
 Votre héritage est fermé,
 Ne portez plus la faucille
 Au champ qu'un autre a semé.
 Mais sûrs que cet héritage
 A vos fils devra passer,
 Eh! lon lon la, gens de village,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand la paix répand son baume
 Sur les maux qu'on endura,
 N'exilez point de son chaume
 L'aveugle qui s'égara.
 Rappelant après l'orage
 Ceux qu'il a pu disperser,
 Eh! lon lon la, gens de village,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Écoutez donc le bonhomme :
 Sous son chêne accourez tous.
 De pardonner je vous somme :
 Mes enfants, embrassez-vous.
 Pour voir ainsi, d'âge en âge,
 Chez nous la paix se fixer,
 Eh ! lon lon la, gens de village,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Les Oiseaux.

COUPLETS ADRESSÉS A M. ARNAULT, PARTANT POUR
 SON EXIL.

(Janvier 1816.)

Air :

L'hiver, redoublant ses ravages,
 Désole nos toits et nos champs ;
 Les oiseaux sur d'autres rivages
 Portent leurs amours et leurs chants.
 Mais le calme d'un autre asile
 Ne les rendra pas inconstants ;
 Les oiseaux que l'hiver exile
 Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
 Et plus qu'eux nous en gémissons !
 Du palais et de la cabane
 L'écho redisait leurs chansons.

Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants !
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

L'Hiver.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Les oiseaux nous ont quittés ;
Déjà l'hiver, qui les chasse,
Étend son manteau de glace
Sur nos champs et nos cités.

A mes vitres scintillantes
 Il trace des fleurs brillantes ;
 Il rend mes portes bruyantes,
 Et fait grelotter mon chien.
 Réveillons, sans plus attendre,
 Mon feu qui dort sous la cendre.
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

O voyageur imprudent !
 Retourne vers ta famille.
 J'en crois mon feu qui pétille,
 Le froid devient plus ardent.
 Moi, j'en puis braver l'injure :
 Rose, en douillette, en fourrure,
 Ici, contre la froidure
 Vient m'offrir un doux soutien.
 Rose, tes mains sont de glace ;
 Sur mes genoux prends ta place.
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance, et la nuit
 Roule son char sur la neige.
 Rose, l'amour nous protège ;
 C'est pour nous que le jour fuit.
 Mais un couple nous arrive :
 Joyeux ami, beauté vive,
 Entrez tous deux sans qui vive :
 Le plaisir n'y perdra rien.
 Moins de froid que de tendresse,
 Autour du feu qu'on se presse.
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Les caresses ont cessé
 Devant la lampe indiscreète.
 Un festin que Rose apprête,
 Gaîment par nous est dressé.
 Notre ami s'est fait à table,
 D'un brigand bien redoutable
 Et d'un spectre épouvantable
 Le fidèle historien.
 Tandis que le punch s'allume,
 Beau du feu qui le consume,
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons
 Ensevelis la nature ;
 Ton aquilon qui murmure
 Ne peut troubler nos chansons.
 Notre esprit, qu'amour seconde,
 Au coin du feu crée un monde
 Qu'un doux ciel toujours féconde,
 Où s'aimer tient lieu de bien.
 Que nos portes restent closes,
 Et, jusqu'au retour des roses,
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Ma République.

*Air du vaudeville de la Petite Gouvernante, ou de la
 Robe et des Bottes.*

J'ai pris goût à la république
 Depuis que j'ai vu tant de rois ;

Je m'en fais une, et je m'applique
A lui donner de bonnes lois.
On n'y commerce que pour boire,
On n'y juge qu'avec gaîté :
Ma table est tout son territoire,
Sa devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre :
Le sénat s'assemble aujourd'hui ;
D'abord, par un arrêt sévère,
A jamais proscrivons l'ennui.
Quoi ! proscrire ! Ah ! ce mot doit être
Inconnu dans notre cité :
Chez nous l'ennui ne pourra naître,
Le plaisir suit la liberté.

Du luxe dont elle est blessée
La joie ici défend l'abus ;
Point d'entraves à la pensée,
Par ordonnance de Bacchus.
A son gré que chacun professe
Le culte de sa déité ;
Qu'on puisse aller même à la messe,
Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :
Ne parlons point de nos aïeux.
Point de titres, même au convive
Qui rit le plus, ou boit le mieux.
Et si quelqu'un, d'humeur traîtresse,
Aspirait à la royauté,

Plongeons ce César dans l'ivresse ;
Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république
Pour voir son destin affermi.
Mais ce peuple si pacifique
Déjà redoute un ennemi :
C'est Lisette, qui nous rappelle
Sous les lois de la volupté ;
Elle veut régner, elle est belle,
C'en est fait de la liberté.

Mon Ame.

Air des Scythes et des Amazones.

C'est à table, quand je m'enivre
De gaité, de vin et d'amour,
Qu'incertain du temps qui va suivre,
J'aime à prévoir mon dernier jour. *(bis.)*
Il semble alors que mon ame me quitte.
Adieu ! lui dis-je, à ce banquet joyeux.
Ah ! sans regret, mon ame, partez vite : *(bis.)*
En souriant remontez dans les cieux,
Remontez, remontez dans les cieux.

Vous prendrez la forme d'un ange ;
De l'air vous parcourrez les champs.
Votre joie, enfin sans mélange,
Vous dictera les plus doux chants.

L'aimable paix, que la terre a proscrite,
Ceindra de fleurs votre front radieux.
Ah ! sans regret, mon ame, partez vite :
En souriant remontez dans les cieux,
Remontez, remontez dans les cieux.

Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la victoire
Pour l'autel de la liberté.

Vingt nations ont poussé de Thersite
Jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah ! sans regret, mon ame, partez vite :
En souriant remontez dans les cieux,
Remontez, remontez dans les cieux.

Cherchez au-dessus des orages
Tant de Français morts à propos,
Qui, se déroband aux outrages,
Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
Ah ! sans regret, mon ame, partez vite :
En souriant remontez dans les cieux,
Remontez, remontez dans les cieux.

La Liberté, vierge féconde,
Règne aux cieux qui vous sont ouverts.
L'Amour seul m'aidait en ce monde
A traîner de pénibles fers.
Mais dès demain je crains qu'il ne m'évite ;
Pauvre captif, demain je serai vieux.

Ah ! sans regret, mon ame, partez vite :
 En souriant remontez dans les cieux,
 Remontez, remontez dans les cieux.

N'attendez plus, partez, mon ame,
 Doux rayon de l'astre éternel !
 Mais passez des bras d'une femme
 Au sein d'un Dieu tout paternel.

L'Air pétille à défaut d'eau bénite ;
 De vrais amis viennent former mes yeux.
 Ah ! sans regret, mon ame, partez vite :
 En souriant remontez dans les cieux,
 Remontez, remontez dans les cieux.

Les Champs.

Air : Mon amour était pour Marie.

Rose, partons ; voici l'aurore,
 Quitte ces oreillers si doux.
 Entends-tu la cloche sonore
 Marquer l'heure du rendez-vous ?
 Cherchons, loin du bruit de la ville,
 Pour le bonheur un sûr asile.
 Viens aux champs couler d'heureux jours ;
 Les champs ont aussi leurs amours.

Viens aux champs fouler la verdure,
 Donne le bras à ton amant,
 Rapprochons-nous de la nature
 Pour nous aimer plus tendrement.

Des oiseaux la troupe éveillée,
Nous appelle sous la feuillée.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûts du village ;
Le jour naissant t'éveillera ;
Le jour mourant sous le feuillage
A notre couche nous rendra.
Puisses-tu, maîtresse adorée,
Te plaindre eneor de sa durée !
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand l'été vers un sol fertile
Conduit des moissonneurs nombreux ;
Quand, près d'eux, la glaneuse agile
Cherche l'épi du malheureux ;
Combien, sur les gerbes nouvelles,
De baisers pris aux pastourelles !
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de l'automne
S'épanche à flots un doux nectar,
Près de la cuve qui bouillonne
On voit s'égayer le vieillard ;
Et cet oracle du village
Chante les amours d'un autre âge.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Allons visiter des rivages
 Que tu croiras des bords lointains.
 Je verrai, sous d'épais ombrages,
 Tes pas devenir incertains.
 Le désir cherche un lit de mousse,
 Le monde est loin, l'herbe est si douce !
 Viens aux champs couler d'heureux jours ;
 Les champs ont aussi leurs amours.

C'en est fait ! adieu, vains spectacles !
 Adieu, Paris, où je me plus,
 Où les beaux-arts font des miracles,
 Où la tendresse n'en fait plus !
 Rose, dérobons à l'envie
 Le doux secret de notre vie.
 Viens aux champs couler d'heureux jours ;
 Les champs ont aussi leurs amours.

Mon Habit.

Air du vaudeville de Décence.

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime !
 Ensemble nous devenons vieux.
 Depuis dix ans je te brosse moi-même,
 Et Socrate n'eût pas fait mieux.
 Quand le sort à ta mince étoffe
 Livrerait de nouveaux combats,
 Imite-moi, résiste en philosophe ;
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis ;
C'était ma fête, et pour comble de gloire
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras :
Tous ils sont prêts à nous fêter encore ;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise ;
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Après d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage ;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant ?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer aux mépris d'un grand ?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats ;
La fleur des champs brille à ta boutonnière ;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines,
Où notre destin fut pareil ;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.

Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.

Attends un peu : nous finirons ensemble ;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Le Vin et la Coquette.

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

Amis, il est une coquette
Dont je redoute ici les yeux.
Que sa vanité, qui me guette,
Me trouve toujours plus joyeux.
C'est au vin de rendre impossible
Le triomphe qu'elle espérait.

Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Faut-il qu'elle soit si charmante !
Ah ! de mon cœur prenez pitié !
Chantez la liqueur écumante
Que verse en riant l'Amitié.
Enlacez le lierre paisible
Sur mon front qui me trahirait.

Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Poursuivons de nos épigrammes
Ce sexe que j'ai trop aimé.
Achevons d'éteindre les flammes
Du flambeau qui m'a consumé.

Que Bacchus, toujours invincible,
Ote à l'Amour son dernier trait.

Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe
D'où nous vient ce jus enivrant ?
J'aime encor, mon verre m'échappe ;
Je ne ris plus qu'en soupirant.
Pour fuir ce charme irrésistible,
Trop d'ivresse enchaîne mes pas.

Ah ! vous voyez que mon cœur est sensible :
Coquette, n'en abusez pas.

L'Indépendant.

Respectez mon indépendance,
Esclaves de la vanité,
C'est à l'ombre de l'indigence
Que j'ai trouvé la liberté : *(bis.)*
Jugez, aux chants qu'elle m'inspire,
Quel est sur moi son ascendant. *(bis.)*
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Oui, je suis un pauvre sauvage
Errant dans la société ;
Et pour repousser l'esclavage,
Je n'ai qu'un arc et ma gaité.

Mes traits sont ceux de la satire :
Je les lance en me défendant.

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre,
Valets , en tout temps prosternés,
Dans cette auberge qui ne s'ouvre
Que pour des passants couronnés.
On rit du fou qui sur sa lyre
Chante à la porte en demandant.

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Toute puissance est une gêne :
Oh ! d'un roi que je plains l'ennui !
C'est le conducteur de la chaîne ;
Ses captifs sont plus gais que lui.
Dominer ne peut me séduire ;
J'offre l'amour pour répondant.

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

En paix avec ma destinée,
Galment je poursuis mon chemin ;
Riche du pain de la journée,
Et de l'espoir du lendemain.
Chaque soir, au lit qui m'attire,
Dieu me conduit sans accident.

Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis : Je suis indépendant,
 Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi ! je vois Lisette ornée
 De ses attraits les plus puissants,
 Qui des chaînes de l'hyménée
 Veut charger mes bras caressants.
 Voilà comme on perd un empire !
 Non, non, point d'hymen imprudent.
 Que toujours Lise ait le droit de sourire
 Quand je dirai : Je suis indépendant,
 Je suis, je suis indépendant.

La Bonne Vieille.

Air de Wilhem ;

ou Muse des bois et des accords champêtres.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse ;
 Vous vieillirez, et je ne serai plus.
 Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
 Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
 Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
 Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;
 Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
 De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
 Les traits charmants qui m'auront inspiré,

Des doux récits les jeunes gens avides
 Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?
 De mon amour, peignez, s'il est possible,
 L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;
 Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
 De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable ?
 Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
 D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
 Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
 Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible
 D'un luth joyeux il attendrit les sons ;
 Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
 De votre ami répétez les chansons.

Vous, que j'appris à pleurer sur la France,
 Dites surtout aux fils des nouveaux preux,
 Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
 Pour consoler mon pays malheureux.
 Rappelez-leur que l'aquilon terrible
 De nos lauriers a détruit vingt moissons ;
 Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
 De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
 De vos vieux ans charmera les douleurs ;
 A mon portrait, quand votre main débile,
 Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
 Levez les yeux vers ce monde invisible

Où pour toujours nous nous réunissons ;
 Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
 De votre ami répétez les chansons.

Couplets à ma Filleule,

AGÉE DE TROIS MOIS, LE JOUR DE SON BAPTÊME.

Air : J'étais bon chasseur autrefois.

Ma filleule, où diable a-t-on pris
 Le pauvre parrain qu'on vous donne ?
 Ce choix seul excite vos cris ;
 De bon cœur je vous le pardonne.
 Point de bonbons à ce repas :
 A vos yeux cela doit me nuire ;
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en fait l'honneur,
 Et c'est l'amitié qui vous nomme.
 Or, pour n'être pas grand seigneur,
 Je n'en suis pas moins honnête homme.
 Des cadeaux si vous faites cas,
 Vous y trouverez à redire ;
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.

Malgré le sort qui sous sa loi
 Tient la vertu même asservie,
 Puissions-nous, ma commère et moi,
 Vous porter bonheur dans la vie !

Pendant leur voyage ici-bas,
 Aux bons cœurs rien ne devrait nuire ;
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.

Qu'à vos noces je chanterai,
 Si jusque-là mes chansons plaisent !
 Mais peut-être alors je serai
 Où Panard et Collé se taisent.
 Quoi ! manquer aux joyeux ébats !
 Qu'un pareil jour devra produire !
 Non, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.

L'Exilé.

(Janvier 1817.)

Air: *Ermite, bon Ermite.*

A d'aimables compagnes
 Une jeune beauté
 Disait: Dans nos campagnes
 Règne l'humanité.
 Un étranger s'avance,
 Qui parmi nous errant,
 Redemande la France
 Qu'il chante en soupirant.
 D'une terre chérie
 C'est un fils désolé.

Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide
Vers la France entraîné,
Il s'assied, l'œil humide,
Et le front incliné.
Dans les champs qu'il regrette
Il sait qu'en peu de jours
Ces flots que rien n'arrête
Vont promener leur cours.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Quand sa mère, peut-être,
Implorant son retour,
Tombe aux genoux d'un maître
Que touche son amour.
Trahi par la victoire,
Ce proscrit, dans nos bois,
Inquiet de sa gloire,
Fuit la haine des rois.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

De rivage en rivage
Que sert de le bannir ?
Partout de son courage
Il trouve un souvenir.
Sur nos bords, par la guerre
Tant de fois envahis,
Son sang même a naguère
Coulé pour son pays.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires,
On dit qu'en ses foyers
Il recueillit nos frères
Vaincus et prisonniers.
De ces temps de conquêtes
Rappelons-lui le cours ;
Qu'il trouve ici des fêtes,
Et surtout des amours.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

Si notre accueil le touche,
Si, par nous abrité,
Il s'endort sur la couche
De l'hospitalité,

Que par nos voix légères
 Ce Français réveillé,
 Sous le toit de ses pères
 Croie avoir sommeillé.
 D'une terre chérie
 C'est un fils désolé.
 Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

La Petite Fée.

(1817.)

Air : C'est le meilleur homme du monde.

Enfants, il était une fois
 Une fée appelée Urgande,
 Grande à peine de quatre doigts,
 Mais de bonté vraiment bien grande.
 De sa baguette un ou deux coups
 Donnaient félicité parfaite.
 Ah ! bonne fée, enseignez-nous
 Où vous cachez votre baguette !

Dans une conque de saphir,
 De huit papillons attelée,
 Elle passait comme un zéphyr,
 Et la terre était consolée.
 Les raisins mûrissaient plus doux,
 Chaque moisson était complète.

Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres :
Braves gens, soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs registres.
Du bercail ils chassaient les loups
Sans abuser de la houlette.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Les juges, sous ce roi puissant,
Étaient l'organe de la fée ;
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux
La clémence n'était muette.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne.
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Dans un beau palais de cristal,
Hélas ! Urgande est retirée.

En Amérique tout va mal ;
 Au plus fort l'Asie est livrée.
 Nous éprouvons un sort plus doux ;
 Mais pourtant, si bien qu'on nous traite,
 Ah ! bonne fée, enseignez-nous
 Où vous cachez votre baguette !

Ma Nacelle.

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS RÉUNIS POUR MA FÊTE.

Air : *Eh ! vogue la galère.*

Sur une onde tranquille
 Voguant soir et matin,
 Ma nacelle est docile
 Au souffle du destin.
 La voile s'enfle-t-elle,
 J'abandonne le bord.
 Eh ! vogue ma nacelle ;
 (O doux zéphyr, sois-moi fidèle !)
 Eh ! vogue ma nacelle ;
 Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère
 La muse des chansons,
 Et ma course légère
 S'égaie à ses doux sons.
 La folâtre pucelle
 Chante sur chaque bord.

Eh! vogue ma nacelle ;
 (O doux zéphyr, sois-moi fidèle !)
 Eh! vogue ma nacelle ;
 Nous trouverons un port.

Lorsqu'au sein de l'orage
 Cent foudres à la fois,
 Ébranlant ce rivage,
 Épouvantent les rois ;
 Le plaisir, qui m'appelle,
 M'attend sur l'autre bord.
 Eh! vogue ma nacelle ;
 (O doux zéphyr, sois-moi fidèle !)
 Eh! vogue ma nacelle ;
 Nous trouverons un port.

Loin de là, le ciel change :
 Un soleil éclatant
 Vient mûrir la vendange
 Que le buveur attend.
 D'une liqueur nouvelle
 Lestons-nous sur ce bord.
 Eh! vogue ma nacelle ;
 (O doux zéphyr, sois-moi fidèle !)
 Eh! vogue ma nacelle ;
 Nous trouverons un port.

Des rives bien connues
 M'appellent à leur tour.
 Les Grâces, demi-nues,
 Y célèbrent l'Amour.

Dieux ! j'entends la plus belle
 Soupirer sur le bord.
 Eh ! vogue ma nacelle ;
 (O doux zéphyr, sois-moi fidèle !)
 Eh ! vogue ma nacelle ;
 Nous trouverons un port.

Mais loin du roc perfide
 Qui produit le laurier,
 Quel astre heureux me guide
 Vers un humble foyer ?
 L'amitié renouvelle
 Ma fête sur ce bord :
 Eh ! vogue ma nacelle ;
 (O doux zéphyr, sois-moi fidèle !)
 Eh ! vogue ma nacelle ;
 Nous entrons dans le port.

Le Dieu des Bonnes Gens.

Air : Vaudeville de la Partie carrée.

Il est un Dieu : devant lui je m'incline,
 Pauvre et content, sans lui demander rien.
 De l'univers observant la machine,
 J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
 Mais le plaisir à ma philosophie
 Révèle assez des cieux intelligents :
 Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite, où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,
Le verre en main, galement je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie !
Moi, pour braver des maîtres exigeants,
Le verre en main, galement je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où près de la victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie ;
Mais les destins et les flots sont changeants :
Le verre en main, galement je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre !
Nous touchons tous à nos derniers instants ;
L'éternité va se faire comprendre :
Tout va finir, l'univers et le temps.

O chérubins, à la face bouffie,
 Réveillez donc les morts peu diligents !
 Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère ;
 S'il créa tout, à tout il sert d'appui :
 Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
 Et vous, amours, qui créez après lui,
 Prêtez un charme à ma philosophie,
 Pour dissiper des rêves affligeants.
 Le verre en main, que chacun se confie
 Au Dieu des bonnes gens !

/ Adieux à des Amis.

Air : C'est un lanla, landeriette.

D'ici faut-il que jè parte,
 Mes amis, quand loin de vous
 Je ne puis voir sur la carte
 D'asile pour moi plus doux !
 Même au sein de notre ivresse,
 Dieux ! je crois être à demain :
 Fouette, cocher ! dit la Sagesse ;
 Et me voilà sur le chemin.

Malgré les sermons du sage,
 On pourrait, grâce aux plaisirs,
 Aux fatigues du voyage
 Opposer d'heureux loisirs.

Mais une ardeur importune
 En route met chaque humain :
 Fouette, cocher ! dit la Fortune ;
 Et nous voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse,
 Ne va point au cabaret,
 Me vient dire avec rudesse
 Un médecin indiscret :
 Mais Lisette est si jolie !
 Mais si doux est le bon vin !
 Fouette, cocher ! dit la Folie ;
 Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt, peut-être,
 Je chanterai mon retour.
 Déjà je crois voir renaître
 L'aurore d'un si beau jour.
 L'allégresse que j'encense
 À mon paquet met la main.
 Fouette, cocher ! dit l'Espérance ;
 Et me voilà sur le chemin.

Brennus,

ou

LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES.

*Air nouveau de M. Wilhem,
 ou de Pierre le Grand.*

Brennus disait aux bons Gaulois :
 Célébrez un triomphe insigne !

Les champs de Rome ont payé mes exploits,
 Et j'en rapporte un cep de vigne :
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Privés de son jus tout-puissant,
 Nous avons vaincu pour en boire.
 Sur nos coteaux, que le pampre naissant
 Serve à couronner la Victoire.
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Un jour, par ce raisin vermeil,
 Des peuples vous serez l'envie.
 Dans son nectar plein des feux du soleil,
 Tous les arts puiseront la vie.
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Quittant nos bords favorisés,
 Mille vaisseaux iront sur l'onde,
 Chargés de vins, et de fleurs pavoisés,
 Porter la joie autour du monde.
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Femmes, nos maîtres absolus,
 Vous qui préparez nos armures,
 Que sa liqueur soit un baume de plus
 Versé par vous sur nos blessures.
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Soyons unis, et nos voisins
 Apprendront qu'en des jours d'alarmes
 Le faible appui que l'on donne aux raisins
 Peut vaincre à défaut d'autres armes.
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Bacchus, d'embellir ses destins
 Un peuple hospitalier te prie :
 Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,
 Oublie un moment sa patrie.
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Brennus alors bénit les cieux,
 Creuse la terre avec sa lance,
 Plante la vigne : et les Gaulois joyeux,
 Dans l'avenir ont vu la France.
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Si j'étais petit Oiseau.

(1817.)

*Air nouveau de M. Wilhem ;
 ou Il faut que l'on file doux.*

Moi qui, même auprès des belles,
 Voudrais vivre en passager,
 Que je porte envie aux ailes
 De l'oiseau vif et léger !

Combien d'espace il visite !
 A voltiger tout l'invite :
 L'air est doux, le ciel est beau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que Philomèle
 M'enseignant ses plus doux sons,
 J'irais de la pastourelle
 Accompagner les chansons.
 Puis j'irais charmer l'ermite
 Qui, sans vendre l'eau bénite,
 Donne aux pauvres son manteau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage,
 Où des buveurs en gaité,
 Attendris par mon ramage,
 Ne boiraient qu'à la beauté :
 Puis ma chanson favorite,
 Aux guerriers qu'on déshérite,
 Ferait chérir le hameau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais sur les tourelles
 Où sont de pauvres captifs,
 En leur cachant bien mes altes,
 Former des accords plaintifs.
 L'un sourit à ma visite ;
 L'autre rêve, dans son gîte,

Aux champs où fut son berceau.
 Je volerais vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible
 Un roi qui fuirait l'ennui,
 Sur un olivier paisible,
 J'irais chanter près de lui.
 Puis j'irais jusqu'où s'abrite -
 Quelque famille proscrite,
 Porter de l'arbre un rameau.
 Je volerais vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore,
 Vous, méchants, je vous fuirais,
 A moins que l'Amour encore
 Ne me surprît dans ses rets ;
 Que, sur un sein qu'il agite,
 Ce chasseur que nul n'évite,
 Me dresse un piège nouveau :
 J'y volerais vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.

Le Bon Vieillard.

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble,
 Par vos chansons vous m'attirez ici.
 Je suis bien vieux ; mais en vain ma voix tremble ;

Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.
Du temps passé j'apporte des nouvelles ;
J'ai bu jadis avec le bon Panard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, hé quoi ! chacun s'empresse !
A ma santé coule un vin généreux.
Ce doux accueil enhardit ma vieillesse ;
Je crains toujours d'attrister les heureux.
Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes ;
Avec le temps vous compterez plus tard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses ;
Vos grand'mamans diraient si je leur plus.
J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses ;
Amis, châteaux, maîtresses ne sont plus.
Les souvenirs me sont restés fidèles ;
Aussi parfois je soupire à l'écart.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,
Sans fuir jamais la France et son doux ciel.
Au peu de vin que m'a laissé l'orage,
L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.
J'ai chanté même aux vendanges nouvelles,
Sur des coteaux dont j'eus long-temps ma part.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge,
Comme Nestor je ne vous parle pas.
De tous les jours où brilla mon courage,
J'achèterais un jour de vos combats.
Je l'avoûrai, vos palmes immortelles
M'ont rendu cher un nouvel étendard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde !
Enfants, buvons à mes derniers amours.
La liberté va rajeunir le monde :
Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.
D'un beau printemps aimables hirondelles,
J'ai pour vous voir différé mon départ.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Qu'elle est Jolie !

Air :

Grands dieux ! combien elle est jolie,
Celle que j'aimerai toujours !
Dans leur douce mélancolie
Ses yeux font rêver aux amours.
Du plus beau souffle de la vie
A l'animer le ciel se plait.
Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et moi, je suis, je suis si laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie !
Elle compte au plus vingt printemps.
Sa bouche est fraîche, épanouie ;
Ses cheveux sont blonds et flottants.
Par mille talents embellie,
Seule elle ignore ce qu'elle est.
Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et moi, je suis, je suis si laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et cependant j'en suis aimé.
J'ai dû long-temps porter envie
Aux traits dont le sexe est charmé.
Avant qu'elle enchantât ma vie,
Devant moi l'amour s'envolait.
Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et moi, je suis, je suis si laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et pour moi ses feux sont constants.
La guirlande qu'elle a cueillie
Ceint mon front chauve avant trente ans.
Voiles qui parez mon amie,
Tombez : mon triomphe est complet.
Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et moi, je suis, je suis si laid !

La Mort Subite.

COUPLETS POUR UN DINER.

Air du ballet des Pierrots.

Mes amis, j'accours au plus vite
 Car vous ne pardonneriez pas,
 A moins, dit-on, de mort subite,
 De manquer à ce gai repas.
 En vain l'amour qui me lutine,
 Pour m'arrêter tente un effort ;
 Avec vous il faut que je dîne :
 Mes amis, je ne suis pas mort.

Mais bien souvent, quoique heureux d'être,
 On meurt sans s'en apercevoir.
 Ah ! mon Dieu ! je suis mort peut-être,
 C'est ce qu'il est urgent de voir.
 Je me tâte comme Sosie ;
 Je ris, je mange et je bois fort.
 Ah ! je me connais à la vie :
 Mes amis, je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronné de lierre,
 Ici fermer les yeux soudain ;
 En chantant, remplissez mon verre,
 Et de vos mains pressez ma main.
 Si Bacchus, dont je suis l'apôtre,
 Ne m'inspire un joyeux transport,
 Si ma main ne serre la vôtre :
 Adieu, mes amis, je suis mort !

Les Cinquante Écus.

Air : *Martin est fort bon garçon.*

Grâce à Dieu je suis héritier !

Le métier

De rentier

Me sied et m'enchante.

Travailler serait un abus ;

J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis, la terre est à moi.

J'ai de quoi

Vivre en roi

Si l'état me tente.

Les honneurs me sont dévolus ;

J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus de rente.

Pour user des droits d'un richard,

Sans retard

Sur un char

De forme élégante,

Fuyons mes créanciers confus.

J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus de rente.

Adieu, Surêne et ses coteaux !
Le Bordeaux,
Le Mursaulx,
L'Aï que l'on chante,
Vont donc enfin m'être connus.
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Parez-vous, Lise, mes amours,
Des atours
Que toujours
La richesse invente ;
Le clinquant ne vous convient plus :
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Pour mes hôtes, vous que je prends,
Amis francs,
Vieux parens,
Sœur jeune et fringante,
Soyez logés, nourris, vêtus :
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Amis, bons vins, loisirs, amours,
Pour huit jours,
Des plus courts,
Comblez votre attente ;
Le fonds suivra les revenus.

J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus de rente.

Le Retour dans la Patrie.

Air : *Suzon sortant de son village ;
 ou Votre fortune est faite.*

Qu'il va lentement le navire
 A qui j'ai confié mon sort !
 Au rivage où mon cœur aspire
 Qu'il est lent à trouver un port !

France adorée !
 Douce contrée !

Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.

Qu'un vent rapide
 Soudain nous guide

Aux bords sacrés où je reviens mourir.

Mais enfin le matelot crie :

Terre ! terre ! là-bas, voyez !

Ah ! tous mes maux sont oubliés.

Salut à ma patrie !

Oui, voilà les rives de France ;

Oui, voilà le port vaste et sûr,

Voisin des champs où mon enfance

S'écoula sous un chaume obscur.

France adorée !

Douce contrée !

Après vingt ans, enfin je te revois.

De mon village

Je vois la plage ; *de l'ancien, l'ancien,*

Je vois fumer la cime de nos toits.

Combien mon ame est attendrie ! *bruyant*

Là, furent mes premiers amours ;

Là, ma mère m'attend toujours.

Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,

L'inconstance emporta mes pas

Jusqu'au sein des mers où l'aurore

Sourit aux plus riches climats.

France adorée !

Douce contrée !

Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.

Toute l'aunée,

Là, brille ornée

De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.

Mais là, ma jeunesse flétrie

Rêvait à des climats plus chers ;

Là, je regrettais nos bivers.

Salut à ma patrie !

J'ai pu me faire une famille,

Et des trésors m'étaient promis.

Sous un ciel où le sang pétille, *myrtille*

A mes vœux l'amour fut soumis.

France adorée !

Douce contrée !

Que de plaisirs quittés pour te revoir !

Mais sans jeunesse,
 Mais sans richesse,
 Si d'être aimé je dois perdre l'espoir ;
 De mes amours, dans la prairie,
 Les souvenirs seront présents ;
 C'est du soleil pour mes vieux ans.
 Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages
 Qui m'offraient de régner sur eux,
 J'ai su défendre leurs rivages
 Contre des ennemis nombreux.

France adorée !

Douce contrée !

Tes champs alors gémissaient envahis. *idrofalle*

Puissance et gloire,

Cris de victoire,

Rien n'étouffa la voix de mon pays ;

De tout quitter mon cœur me prie :

Je reviens pauvre, mais constant.

Une bêche est là qui m'attend.

Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,
 Enfin le navire entre au port ;
 Dans cette barque où l'on se presse,
 Hâtons-nous d'atteindre le bord.

France adorée !

Douce contrée !

Puissent tes fils te revoir ainsi tous !

Enfin, j'arrive,

Et sur la rive

Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
 Je t'embrasse, ô terre chérie !
 Dieux ! qu'un exilé doit souffrir !
 Moi, désormais, je puis mourir.
 Salut à ma patrie !

La Couronne.

COUPLETS CHANTÉS PAR UN ROI DE LA FÈVE.

Air :

Grâce à la fève, je suis roi.
 Nous le voulons, versez à boire !
 Ça, mes sujets couronnez-moi !
 Et qu'on porte envie à ma gloire.
 A l'espoir du rang le plus beau
 Point de cœur qui ne s'abandonne.
 Nul n'est content de son chapeau :
 Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci
 Porte une couronne éclatante.
 Le pâtre a sa couronne aussi,
 Couronne de fleurs qui me tente.
 A l'un le ciel la fait payer ;
 Mais au berger l'amour la donne :
 Le roi l'ôte pour sommeiller :
 Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poète et guerrier,
 Sert les muses et la victoire.

Le front celnt d'un double laurier,
 Il triomphe et chante sa gloire.
 Quand du rang qu'il doit occuper
 Il tombe, trahi par Bellone,
 Le sceptre lui peut échapper,
 Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans
 La couronne de l'innocence :
 Bientôt viennent les courtisans ;
 Comme les rois on vous encense ;
 Comme eux de pièges séducteurs
 L'artifice vous environne :
 Vous n'écoutez que vos flatteurs,
 Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne ! A ces mots
 Chacun doit penser à la sienne.
 Je n'ai point doublé les impôts ;
 Je n'ai point de noblesse ancienne.
 Mon peuple, buvons de concert :
 La place me paraît si bonne !
 N'allez pas avant le dessert
 Me faire abdiquer la couronne.

Le Champ d'Asile.

(Août 1818.)

Air de la romance de *Bélisaire*. (Par Garat.)

Un chef de bannis courageux,
 Implorant un lointain asile,

A des sauvages ombrageux

Disait : „L'Europe nous exile.

„Heureux enfants de ces forêts,

„De nos maux apprenez l'histoire :

„Sauvages ! nous sommes Français,

„Prenez pitié de notre gloire.

„Elle épouvante encor les rois,

„Et nous bannit des humbles chaumes,

„D'où, sortis pour venger nos droits,

„Nous avons dompté vingt royaumes.

„Nous courions conquérir la paix

„Qui fuyait devant la victoire.

„Sauvages ! nous sommes Français,

„Prenez pitié de notre gloire.

„Dans l'Inde, Albion a tremblé,

„Quand de nos soldats intrépides

„Les chants d'allégresse ont troublé

„Les vieux échos des Pyramides.

„Les siècles pour tant de hauts-faits

„N'auront point assez de mémoire.

„Sauvages ! nous sommes Français,

„Prenez pitié de notre gloire.

„Un homme enfin sort de nos rangs ;

„Il dit : „Je suis le dieu du monde.“

„L'on voit soudain les rois errants

„Conjurer sa foudre qui gronde.

„De loin saluant son palais,

„A ce dieu seul ils semblaient croire.

„Sauvages ! nous sommes Français,
„Prenez pitié de notre gloire.

„Mais il tombe ; et nous, vieux soldats,
„Qui suivions un compagnon d'armes,
„Nous voguons jusqu'en vos climats,
„Pleurant la patrie et ses charmes.
„Qu'elle se relève à jamais
„Du grand naufrage de la Loire !
„Sauvages ! nous sommes Français,
„Prenez pitié de notre gloire.“

Il se tait. Un sauvage alors
Répond : „Dieu calme les orages.
„Guerriers, partagez nos trésors,
„Ces champs, ses fleuves, ces ombrages.
„Gravons sur l'arbre de la paix
„Ces mots d'un fils de la victoire :
„Sauvages ! nous sommes Français,
„Prenez pitié de notre gloire.“

Le Champ d'Asile est consacré ;
Élevez-vous, cité nouvelle !
Soyez-nous un port assuré
Contre la fortune infidèle.
Peut-être aussi des plus hauts faits
Nos fils vous racontant l'histoire,
Vous diront : Nous sommes Français,
Prenez pitié de notre gloire.

La Nature.

Air: *Ah! que de chagrins dans la vie.* (Lantara.

Combien la nature est féconde
 En plaisirs ainsi qu'en douleurs !
 De noirs fléaux couvrent le monde
 De débris, de sang et de pleurs.

Mais à ses pieds la beauté nous attire ;
 Mais de raisins le nectar est foulé.
 Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
 Et l'univers est consolé.

Chaque pays eut son déluge.
 Hélas ! peut-être, jour et nuit,
 Une arche est encor le refuge
 De mortels que l'onde poursuit.

Sitôt qu'Iris brille sur leur navire,
 Et que vers eux la colombe a volé,
 Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
 Et l'univers est consolé.

Quel autre champ de funérailles !
 L'Etna s'agite, et, furieux,
 Semble, du fond de ses entrailles,
 Vomir l'enfer contre les cieux.

Mais pour renaître enfin sa rage expire :
 Il se rasseoit sur le monde ébranlé.
 Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
 Et l'univers est consolé.

Dieu ! que de souffrances nouvelles !
L'affreux vautour de l'Orient,
La peste a déployé ses ailes
Sur l'homme, qui tombe en fuyant.
Le ciel s'apaise et la pitié respire ;
On tend la main au malade exilé.
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.

Mars enfin comble nos misères :
Des rois nous payons les défis.
Humide encor du sang des pères,
La terre boit le sang des fils.
Mais l'homme aussi se lasse de détruire,
Et la nature à son cœur a parlé.
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.

Ah ! loin d'accuser la nature,
Du printemps chantons le retour :
Des roses de sa chevelure
Parfumons la joie et l'amour.
Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,
Sur les débris d'un empire écroulé,
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.

La Sainte Alliance des Peuples.

CHANSON CHANTÉE A LIANCOURT, POUR LA FÊTE
 DONNÉE PAR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD,
 EN RÉJOUISSANCE DE L'ÉVACUATION DU TERRI-
 TOIRE FRANÇAIS, AU MOIS D'OCTOBRE 1818.

Air du Dieu des bonnes gens.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
 Semant de l'or, des fleurs et des épis.
 L'air était calme, et du dieu de la guerre
 Elle étouffait les foudres assoupis.

„Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
 „Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
 „Peuples, formez une sainte alliance,
 „Et donnez-vous la main.

„Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;
 „Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
 „D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
 „Chacun de vous aura place au soleil.
 „Tous attelés au char de la puissance;
 „Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
 „Peuples, formez une sainte alliance,
 „Et donnez-vous la main.

„Chez vos voisins vous portez l'incendie;
 „L'aiglon souffle, et vos toits sont brûlés;
 „Et quand la terre est enfin refroidie,
 „Le soc languit sous des bras mutilés.

„Près de la borne où chaque état commence,
 „Aucun épi n'est pur de sang humain.
 „Peuples, formez une sainte alliance,
 „Et donnez-vous la main.

„Des potentats, dans vos cités en flammes,
 „Osent du bout de leur sceptre insolent
 „Marquer, compter et recompter les ames
 „Que leur adjuge un triomphe sanglant.
 „Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
 „D'un joug pesant sous un joug inhumain.
 „Peuples, formez une sainte alliance,
 „Et donnez-vous la main.

„Que Mars en vain n'arrête point sa course ;
 „Fondez des lois dans vos pays souffrants ;
 „De votre sang ne livrez plus la source
 „Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
 „Des astres faux conjurez l'influence ;
 „Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
 „Peuples, formez une sainte alliance,
 „Et donnez-vous la main.

„Oui, libre enfin, que le monde respire ;
 „Sur le passé jetez un voile épais.
 „Semez vos champs aux accords de la lyre ;
 „L'encens des arts doit brûler pour la paix.
 „L'espoir riant, au sein de l'abondance,
 „Accueillera les doux fruits de l'hymen.
 „Peuples, formez une sainte alliance,
 „Et donnez-vous la main.“

Ainsi parlait cette vierge adorée,
 Et plus d'un roi répétait ses discours.
 Comme au printemps la terre était parée;
 L'automne en fleurs rappelait les amours.
 Pour l'étranger, coulez, bons vins de France:
 De sa frontière il reprend le chemin.
 Peuples, formons une sainte alliance,
 Et donnons-nous la main.

Les Enfants de la France.

(1810.)

Air du vaudeville de Turenne.

Reine du monde, ô France! ô ma patrie!
 Soulève enfin ton front cicatrisé.
 Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
 De tes enfants l'étendard s'est brisé.
 Quand la fortune outrageait leur vaillance,
 Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
 Tes ennemis disaient encor:
 Honneur aux enfants de la France!

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
 France, et ton nom triomphe des revers.
 Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
 Qui se relève et gronde au haut des airs.
 Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
 Porte à regret le tribut de ses eaux;

Il crie au fond de ses roseaux :
 Honneur aux enfants de la France !

Pour effacer des coursiers du Barbare
 Les pas empreints dans tes champs profanés,
 Jamais le ciel te fut-il moins avare ?
 D'épis nombreux vois ces champs couronnés.
 D'un vol fameux prompts à venger l'offense,
 Vois les beaux-arts consolant leurs autels,
 Y graver en traits immortels :
 Honneur aux enfants de la France !

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
 Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?
 Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
 Ne fut cent fois de ta gloire accablé ?
 En vain l'Anglais a mis dans la balance
 L'or que pour vaincre ont mendié les rois,
 Des siècles entends-tu la voix ?
 Honneur aux enfants de la France !

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
 Veut te voir libre, et libre pour toujours.
 Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
 La Liberté doit sourire aux amours.
 Prends son flambeau, laisse dormir sa lance ;
 Instruis le monde, et cent peuples divers
 Chanteront en brisant leurs fers :
 Honneur aux enfants de la France !

Relève-toi, France, reine du monde !
 Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.

Oui, d'âge en âge une palme féconde
 Doit de tes fils protéger les tombeaux.
 Que près du mien, telle est mon espérance,
 Pour la patrie admirant mon amour,
 Le voyageur répète un jour :
 Honneur aux enfants de la France !

Les Rossignols.

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

La nuit a ralenti les heures :
 Le sommeil s'étend sur Paris.
 Charmez l'écho de nos demeures,
 Éveillez-vous, oiseaux chéris.
 Dans ces instants où le cœur pense,
 Heureux qui peut rentrer en soi !
 De la nuit j'aime le silence :
 Doux rossignols, chantez pour moi.

Doux chantres de l'amour fidèle,
 De Phryné fuyez le séjour :
 Phryné rend chaque nuit nouvelle
 Complice d'un nouvel amour.
 En vain des baisers sans ivresse
 Ont scellé des serments sans foi ;
 Je crois encore à la tendresse :
 Doux rossignols, chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zolle ;
 Mais croyez-vous par vos accords

Toucher l'avare au cœur stérile,
 Qui compte à présent ses trésors ?
 Quand la nuit, favorable aux ruses,
 Pour son or le remplit d'effroi,
 Ma pauvreté sourit aux Muses.
 Doux rossignols, chantez pour moi.

Vous qui redoutez l'esclavage,
 Ah ! refusez vos tendres airs
 A ces nobles qui, d'âge en âge,
 Pour en donner portent des fers.
 Tandis qu'ils veillent en silence,
 Debout, auprès du lit d'un roi,
 C'est la liberté que j'encense.
 Doux rossignols, chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive ;
 Non, vous n'aimez pas les méchants.
 Du printemps le parfum m'arrive
 Avec la douceur de vos chants.
 La nature, plus belle encore,
 Dans mon cœur va graver sa loi.
 J'attends le réveil de l'aurore :
 Doux rossignols, chantez pour moi.

Les Étoiles qui Filent.

(Août 1820.)

Air du ballet des Pierrots.

Berger, tu dis que notre étoile
 Règle nos jours et brille aux cieux.

— Oui, mon enfant ; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.

— Berger, sur cet azur tranquille
De lire on te croit le secret :
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît ?

Mon enfant, un mortel expire ;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle !
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très-grand seigneur nouveau-né :
Le berceau qu'il a laissé vide,
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille
C'était à qui le nourrirait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre !
C'était l'astre d'un favori,
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres !
D'un riche nous perdons l'appui.
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque!...
Va, mon fils, garde ta candeur :
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait :
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

Le Temps.

Air : Ce magistrat irréprochable.

Près de la beauté que j'adore,
Je me croyais égal aux dieux ;
Lorsqu'au bruit de l'airain sonore,
Le Temps apparut à nos yeux.
Faible comme une tourterelle
Qui voit la serre des vautours,
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Devant son front chargé de rides,
Soudain nos yeux se sont baissés :
Nous voyons à ses pieds rapides
La poudre des siècles passés.
A l'aspect d'une fleur nouvelle
Qu'il vient de flétrir pour toujours,
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Je n'épargne rien sur la terre ;
Je n'épargne rien même aux cieux,
Répond-il d'une voix austère :
Vous ne m'avez connu que vieux.
Ce que le passé vous révèle
Remonte à peine à quelques jours.
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Sur cent premiers peuples célèbres,
J'ai plongé cent peuples fameux
Dans un abyme de ténèbres,
Où vous disparaîtrez comme eux.
J'ai couvert d'une ombre éternelle
Des astres éteints dans leur cours.
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Mais, malgré moi, de votre monde
La volupté charme les maux :
Et de la nature féconde
L'arbre immense étend ses rameaux.
Toujours sa tige renouvelle
Des fruits que j'arrache toujours.
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Il nous fuit ; et près de le suivre,
Les plaisirs, hélas ! peu constants,
Nous voyant plus pressés de vivre,
Nous bercent dans l'oubli du Temps.
Mais l'heure en sonnant nous rappelle
Combien tous nos rêves sont courts ;
Et je m'écrie avec ma belle :
Vieillard, épargnez nos amours !

Ma Lampe.

CHANSON ADRESSÉE A MADAME DUFRESNOY.

Air:

Veille encore, ô lampe fidèle,
 Que trop peu d'huile vient nourrir !
 Sur les accents d'une immortelle
 Laisse mes regards s'attendrir.
 De l'amour que sa lyre implore,
 Tu le sais, j'ai subi la loi.
 Veille, ma lampe, veille encore :
 Je lis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d'un doux mystère,
 Plein d'un bonheur de peu d'instant ;
 Il prend à mon lit solitaire
 Tous les songes de mon printemps.
 Les dieux qu'au bel âge on adore
 Voudraient-ils revoler vers moi ?
 Veille, ma lampe, veille encore :
 Je lis les vers de Dufresnoy.

Si, comme Sapho qu'elle égale,
 Elle eût, en proie à deux penchants,
 Des Amours ardente rivale,
 Aux Grâces consacré ses chants ;
 Parny, près d'une Éléonore,
 Ne l'aurait pu voir sans effroi.
 Veille, ma lampe, veille encore :
 Je lis les vers de Dufresnoy.

Combien a pleuré sur nos armes
 Son noble cœur de gloire épris !
 De n'être pour rien dans ses larmes
 L'Amour alors parut surpris.
 Jamais au pays qu'elle honore
 Sa lyre n'a manqué de foi.
 Veille, ma lampe, veille encore :
 Je lis les vers de Dufresnoy.

Aux chants du Nord on fait hommage
 Des lauriers du Pinde avilis ;
 Mais de leur gloire sois l'image,
 Toi, ma lampe, toi qui pâlis.
 A ton déclin je vois l'aurore
 Triompher de l'ombre et de toi ;
 Tu meurs, et je relis encore
 Les vers charmants de Dufresnoy.

Le Vieux Drapeau.

(1820.)

(Cette chanson n'exprime que le vœu d'un soldat qui désire la charte constitutionnelle placée sous la sauvegarde du drapeau de Fleurus, de Marengo et d'Austerlitz. Le même vœu a été exprimé à la tribune par plusieurs députés, et entre autres par le général Foy, dans une improvisation aussi noble qu'énergique.)

Air : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

De mes vieux compagnons de gloire
 Je viens de me voir entouré.

Nos souvenirs m'ont enivré ;
Le vin m'a rendu la mémoire ;
Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
Quand secourrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille !
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secourrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté.
Sur le sein de la liberté,
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.
Quand secourrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois ;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.

Quand secourrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Las d'errer avec la victoire,
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen aux bords de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs ;
Déployons-le sur la frontière :
Quand secourrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Mais il est là, près de mes armes ;
Un instant osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir !
C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs,
Le ciel entendra la prière :
Oui, je secourrai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs.

La Fortune.

*Air de la Sabotière ;
ou Vaudeville du Vieux Chasseur.*

Pan ! pan ! est-ce ma brune,
Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
Pan ! pan ! c'est la Fortune :
Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Tous mes amis, le verre en main,
De joie enivrent ma chambrette.
Nous n'attendons plus que Lisette ;
Fortune, passe ton chemin.

Pan ! pan ! est-ce ma brune,
Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
Pan ! pan ! c'est la Fortune :
Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,
Son or chez nous ferait merveilles.
Mais nous avons là vingt bouteilles,
Et le traiteur nous fait crédit.

Pan ! pan ! est-ce ma brune,
Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
Pan ! pan ! c'est la Fortune :
Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Elle offre perles et rubis,
Manteaux d'une richesse extrême.
Eh ! que nous fait la pourpre même ?
Nous venons d'ôter nos habits.

Pan ! pan ! est-ce ma brune,
Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
Pan ! pan ! c'est la Fortune :
Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Elle nous traite en écoliers,
Parle de gloire et de génie.

Hélas ! grâce à la calomnie,
 Nous ne croyons plus aux lauriers.

Pan ! pan ! est-ce ma brune,
 Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
 Pan ! pan ! c'est la Fortune :
 Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Loin des plaisirs, point ne voulons
 Aux cieux être lancés par elle :
 Sans même essayer la nacelle,
 Nous voyons s'enfler ses ballons.

Pan ! pan ! est-ce ma brune,
 Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
 Pan ! pan ! c'est la Fortune :
 Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Mais tous nos voisins attroupés
 Implorent ses faveurs traîtresses :
 Ah ! chers amis, par nos maîtresses
 Nous serons plus gaiement trompés.

Pan ! pan ! est-ce ma brune,
 Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
 Pan ! pan ! c'est la Fortune :
 Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Louis XI. *)

Air : Sans un petit brin d'amour.

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes

Et garçons!

Unissez vos joyeux sons,

Musettes

Et chansons!

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,

Louis, dont nous parlons tout bas,

Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,

S'il peut sourire à nos ébats.

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes

Et garçons!

Unissez vos joyeux sons,

Musettes

Et chansons!

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,

Louis se retient prisonnier :

Il craint les grands, et le peuple et Dieu même ;

Surtout il craint son héritier.

*) On sait que ce roi, retiré au Plessis-lez-Tours avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes

Et garçons !

Unissez vos joyeux sons,

Musettes

Et chansons !

Voyez d'ici briller cent hallebardes,

Aux feux d'un soleil pur et doux.

N'entend-on pas le *Qui vive* des gardes,

Qui se mêle au bruit des verroux ?

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes

Et garçons !

Unissez vos joyeux sons,

Musettes

Et chansons !

Il vient ! il vient ! Ah ! du plus humble chaume

Ce roi peut envier la paix :

Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,

A travers ces barreaux épais ?

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes

Et garçons !

Unissez vos joyeux sons,

Musettes

Et chansons !

Dans nos hameaux, quelle image brillante

Nous nous faisons d'un souverain !

Quoi ! pour le sceptre une main défaillante !
 Pour la couronne un front chagrin !

Heureux villageois, dansons :
 Sautez, fillettes
 Et garçons !
 Unissez vos joyeux sons,
 Musettes
 Et chansons !

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne ;
 L'horloge a causé son effroi :
 Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne,
 Pour un signal de son beffroi.

Heureux villageois, dansons :
 Sautez, fillettes
 Et garçons !
 Unissez vos joyeux sons,
 Musettes
 Et chansons !

Mais notre joie, hélas ! le désespère :
 Il fuit avec son favori.
 Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
 A ses enfants il a souri.

Heureux villageois, dansons :
 Sautez, fillettes
 Et garçons !
 Unissez vos joyeux sons,
 Musettes
 Et chansons !

Les Vendanges.

Air : *Pierrot sur le bord d'un ruisseau ;*
ou *Air nouveau de M. Lorin.*

L'aurore annonce un jour serein ;
Vite à l'ouvrage !

Et reprenons courage.

Fillettes, flûte et tambourin,
Mettez les vendangeurs en train.

Du vin qu'a fait tourner l'orage,
Un vin nouveau bientôt consolera.

Amis, chez nous la gaité renaîtra. } *bis.*
Ah ! ah ! la gaité renaîtra.

Notre maire tourne à tout vent ;
D'écharpe il change,

Et de tout vin s'arrange.

Mais, puisqu'ainsi ce bon vivant
De couleur changea si souvent,

Qu'avec son écharpe il vendange,

Et de vin doux on la barbouillera.

Amis, chez nous la gaité renaîtra.

Ah ! ah ! la gaité renaîtra.

Le juge qui, de vingt façons,
En robe noire,

Explique son grimoire,

Condamne jusqu'à nos chansons ;

Mais, grâce au vin que nous pressons,
Que lui-même il chante après boire

La liberté, la gloire, *et cætera*.

Amis, chez nous la gaité renâtra.

Ah! ah! la gaité renâtra.

Si le curé, peu tolérant,

Gronde sans cesse,

Et veut qu'on se confesse,

Son gros nez rouge nous apprend

L'intérêt qu'à nos vins il prend.

Pour en boire ailleurs qu'à la messe,

Sur chaque mort qu'il dise un *libera*.

Amis, chez nous la gaité renâtra.

Ah! ah! la gaité renâtra.

Que du châtelain en souci

L'orgueil insigne

Au bonheur se résigne,

Il verra les titres qu'ici

Noë nous a transmis aussi.

Ils sont sur des feuilles de vigne;

Aux parchemins il les préférera.

Amis, chez nous la gaité renâtra.

Ah! ah! la gaité renâtra.

Beau pays, fertile et guerrier,

A la souffrance

Oppose l'espérance.

Au pampre tu peux marier

Olive, épi, rose et laurier.

Vendangeons, et vive la France!

Le monde un jour avec nous trinquera.

Amis, chez nous la gaité renaîtra.
 Ah! ah! la gaité renaîtra.

L'Orage.

Air: *C'est l'amour, l'amour.*

Chers enfants, dansez, dansez!
 Votre âge
 Échappe à l'orage :
 Par l'espoir gaîment bercés,
 Dansez, chantez, dansez.

A l'ombre de vertes charmilles,
 Fuyant l'école et les leçons,
 Petits garçons, petites filles,
 Vous voulez danser aux chansons.
 En vain ce pauvre monde
 Craint de nouveaux malheurs ;
 En vain la foudre gronde,
 Couronnez-vous de fleurs !

Chers enfants, dansez, dansez !
 Votre âge
 Échappe à l'orage :
 Par l'espoir gaîment bercés,
 Dansez, chantez, dansez !

L'éclair sillonne le nuage,
 Mais il n'a point frappé vos yeux.

L'oiseau se tait dans le feuillage ;
Rien n'interrompt vos chants joyeux.

J'en crois votre allégresse ;
Oui, bientôt d'un ciel pur
Vos yeux, brillants d'ivresse,
Réfléchiront l'azur.

Chers enfants, dansez, dansez !

Votre âge

Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez !

Vos pères ont eu bien des peines ;
Comme eux ne soyez point trahis.
D'une main ils brisaient leurs chaînes,
De l'autre ils vengeaient leur pays.

De leur char de victoire
Tombés sans déshonneur,
Ils vous lèguent la gloire :
Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfants, dansez, dansez !

Votre âge

Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez !

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas ! vos yeux se sont ouverts.
C'était le clairon des barbares
Qui vous annonçait nos revers.

Dans le fracas des armes,
 Sous nos toits en débris,
 Vous mêliez à nos larmes
 Votre premier souris.

Chers enfants, dansez, dansez !

Votre âge

Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés ;

Dansez, chantez, dansez !

Vous triompherez des tempêtes

Où notre courage expira.

C'est en éclatant sur nos têtes

Que la foudre nous éclaira.

Si le dieu qui vous aime

Crut devoir nous punir,

Pour vous sa main ressème

Les champs de l'avenir.

Chers enfants, dansez, dansez !

Votre âge

Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés,

Dansez, chantez, dansez !

Enfants, l'orage qui redouble,

Du Sort présage le courroux.

Le Sort ne vous cause aucun trouble,

Mais à mon âge on craint ses coups.

S'il faut que je succombe

En chantant nos malheurs,

Déposez sur ma tombe
 Vos couronnes de fleurs.

Chers enfants, dansez, dansez !

Votre âge

Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés,

Dancez, chantez, dansez !

Le Cinq Mai.

(1821.)

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
 Aux bords lointains où tristement j'errais.
 Humble débris d'un héroïque empiro,
 J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
 Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
 Sous le soleil je vogue plus joyeux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieux ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !
 Et voilà donc où languit le héros !
 Bons Espagnols, là s'éteint votre haine :
 Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
 Je ne puis rien, rien pour sa délivrance
 Le temps n'est plus des trépas glorieux !
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
 Qui fracassa vingt trônes à la fois.
 Ne peut-il pas, se relevant terrible,
 Aller mourir sur la tête des rois ?
 Ah ! ce rocher repousse l'espérance :
 L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre ;
 Elle était lasse : il ne l'attendit pas.
 Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre ;
 Mais quels serpents enveloppent ses pas !
 De tout laurier un poison est l'essence ;
 La mort couronne un front victorieux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
 „Serait-ce lui ? disent les potentats :
 „Vient-il encor redemander le monde !
 „Armons soudain deux millions de soldats.“
 Et lui, peut-être, accablé de souffrance,
 A la patrie adresse ses adieux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
 Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?
 Bien au-dessus des trônes de la terre,
 Il apparaît brillant sur cet écueil.

Sa gloire est là comme le phare immense
 D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?
 Un drapeau noir ! Ah ! grands dieux, je frémis !
 Quoi ! lui mourir ! ô gloire, quel veuvage !
 Autour de moi pleurent ses ennemis.
 Loin de ce roc nous fuyons en silence,
 L'astre du jour abandonne les cieux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Adieux à la Campagne.

(Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de ma condamnation.)

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Soleil si doux au déclin de l'automne,
 Arbres jaunis, je viens vous voir encor.
 N'espérons plus que le trône pardonne
 A mes chansons leur trop rapide essor.
 Dans cet asile où reviendra Zéphire,
 J'ai tout révé, même un nom glorieux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
 Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !
 Mais de grandeurs la France dépouillée
 Courbait son front sous le joug des méchants.
 Je leur lançai les traits de la satire ;
 Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Déjà leur rage atteint mon indigence *),
 Au tribunal ils traînent ma gaîté ;
 D'un masque saint ils couvrent leur vengeance :
 Rougiraient-ils devant ma probité ?
 Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :
 L'intolérance est fille des faux dieux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur des tombeaux si j'évoque la gloire,
 Si j'ai prié pour d'illustres soldats,
 Ai-je, à prix d'or, aux pieds de la victoire,
 Encouragé le meurtre des états ?
 Ce n'était point le soleil de l'empire
 Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
 Échos des bois, répétez mes adieux.

*) Lorsque mon Recueil parut, on m'a assuré que ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université de m'ôter le modique emploi d'expéditionnaire que j'occupais depuis douze ans.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,
 Bellart s'amuse à mesurer mes fers ;
 Même aux regards de la France asservie,
 Un noir cachot peut illustrer mes vers.
 A ses barreaux je suspendrai ma lyre,
 La renommée y jettera les yeux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle !
 Jadis un roi causa tous ses malheurs.
 Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle.
 Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs.
 Mes fers sont prêts ; la liberté m'inspire :
 Je vais chanter son hymne glorieux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Mon Carnaval.

(Sainte-Pélagie.)

*Air des Chevilles de maître Adam ;
 ou Air nouveau de M. Meissonnier.*

Amis, voici la riante semaine,
 Que tous les ans je fêtais avec vous.
 Marotte en main, dans le char qu'il promène,
 Momus au bal conduit sages et fous.
 Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie,
 Il m'a semblé voir passer les amours.

J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Oui, je les vois, ces danses amoureuses
Où la beauté triomphe à chaque pas.
De vingt danseurs je vois les mains heureuses
Saisir, quitter, ressaisir mille appas.
Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie :
Un seul mot triste en peut troubler le cours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Combien de fois, auprès de la plus belle,
Dans vos banquets, j'ai présidé chez vous !
Là, de mon cœur jaillissait l'étincelle
Dont la gaité vous électrisait tous.
De joyeux chants ma coupe était remplie ;
Je la vidais, mais vous versiez toujours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Des jours charmants la perte est seule à craindre.
Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux.
Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre
Le peu d'encens dont je nourris mes dieux.
Quand la plus tendre était la plus jolie,
Des fers alors m'auraient paru bien lourds.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse
Du calme enfin vous impose la loi.

Dernier rayon, qu'un reste d'allégresse
 Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi.
 Dans vos plaisirs ainsi je me replie ;
 Je suis vos pas, je chante vos amours.
 J'entends au loin l'archet de la Folie :
 O mes amis, prolongez d'heureux jours !

L'Ombre d'Anacréon.

(Sainte-Pélagie.)

Air de la Sentinelle.

Un jeune Grec sourit à des tombeaux :
 Victoire ! il dit ; l'écho redit : Victoire !
 O demi-dieux ! vous, nos premiers flambeaux,
 Trompez le Styx, revoyez votre gloire !
 Soudain sous un ciel enchanté
 Une ombre apparaît et s'écrie :
 „Doux enfant de la Liberté,
 „Le Plaisir veut une patrie !
 „Une patrie !

„O peuple grec, c'est moi dont les destins
 „Furent si doux chez tes aïeux si braves ;
 „Quand il chantait l'amour dans leurs festins,
 „Anacréon en chassait les esclaves.
 „Jamais la tendre Volupté
 „N'approcha d'une ame flétrie.
 „Doux enfant de la Liberté,

„Le Plaisir veut une patrie!

„Une patrie!

„De l'aigle encore l'aile rase les cieux,
 „Du rossignol les chants sont toujours tendres;
 „Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux,
 „Qu'en as-tu fait? qu'as-tu fait de nos cendres?

„Tes fêtes passent sans gaité

„Sur une rive encor fleurie.

„Doux enfant de la Liberté,

„Le Plaisir veut une patrie!

„Une patrie!

„Déjà vainqueur, chante et vole au danger;

„Brise tes fers: tu le peux, si tu l'oses.

„Sur nos débris, quoi! le vil étranger

„Dort enivré du parfum de tes roses!

„Quoi! payer avec la beauté

„Un tribut à la barbarie!

„Doux enfant de la Liberté,

„Le Plaisir veut une patrie!

„Une patrie!

„C'est trop rougir aux yeux du voyageur,

„Qui d'Olympie évoque la mémoire.

„Frappe! et ces bords au gré d'un ciel vengeur

„Reverdiront d'abondance et de gloire.

„Des tyrans le sang détesté

„Réchauffe une terre appauvrie.

„Doux enfant de la Liberté,

„Le Plaisir veut une patrie!

„Une patrie!

„A tes voisins n'emprunte que du fer :
 „Tout peuple esclave est allié perfide.
 „Mars va t'armer des feux de Jupiter :
 „Cher à Vénus, son étoile te guide *) ;
 „Bacchus, dieu toujours indompté,
 „Remplira ta coupe tarie.
 „Doux enfant de la Liberté,
 „Le Plaisir veut une patrie!
 „Une patrie!“

Il se rendort le sage de Téos.
 La Grèce enfin suspend ses funérailles.
 Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,
 Ivres d'espoir, exhumez vos murailles !
 Vos vierges même ont répété
 Ces mots d'une voix attendrie :
 „Doux enfant de la Liberté,
 „Le Plaisir veut une patrie!
 „Une patrie!“

La Sylphide.

Air : *Je ne sais plus ce que je veux.*

La Raison a son ignorance ;
 Son flambeau n'est pas toujours clair.
 Elle niait votre existence,
 Sylphes charmants, peuples de l'air.

*) Suivant M. Pouqueville, les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Vénus.

Mais écartant sa lourde égide,
Qui gênait mon œil curieux,
J'ai vu naguère une Sylphide,
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Oui, vous naissez au sein des roses,
Fils de l'Aurore et des Zéphyr ;
Vos brillantes métamorphoses
Sont le secret de nos plaisirs.
D'un souffle vous séchez nos larmes,
Vous épurez l'azur des cieux ;
J'en crois ma Sylphide et ses charmes.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

J'ai deviné son origine,
Lorsqu'au bal ou dans un banquet,
J'ai vu sa parure enfantine
Plaire par ce qui lui manquait.
Ruban perdu, boucle défaite ;
Elle était bien, la voilà mieux.
C'est de vos sœurs la plus parfaite ;
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Que de grâces en elle font naître
Vos caprices toujours si doux !
C'est un enfant gâté peut-être,
Mais un enfant gâté par vous.
J'ai vu, sous un air de paresse,
L'amour rêveur peint dans ses yeux.
Vous qui protégez la tendresse,
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Mais son aimable enfantillage
 Cache un esprit aussi brillant
 Que tous les songes qu'au bel âge
 Vous nous apportez en riant.
 Du sein de vives étincelles
 Son vol m'élevait jusqu'aux cieux ;
 Vous dont elle empruntait les ailes,
 Sylphes légers , soyez mes dieux.

Hélas ! rapide météore,
 Trop vite elle a fui loin de nous.
 Doit-elle m'apparaître encore !
 Quelque Sylphe est-il son époux ?
 Non , comme l'abeille , elle est reine
 D'un empire mystérieux ;
 Vers son trône un de vous m'entraîne.
 Sylphes légers , soyez mes dieux.

Le Pigeon Messager *).

(1822.)

Air de Tacconet.

L'Air brillait, et ma jeune maîtresse
 Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.

*) Tout le monde connaît maintenant l'usage que quelques peuples font des pigeons pour porter des lettres pressées. Emportés loin de leur séjour habituel, ils traversent, pour y revenir, les plus grandes distances, avec une rapidité qui paraît incroyable.

Nous comparions notre France à la Grèce,
Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds.
Næris découvre un billet sous son aile :
Il le portait vers des foyers chéris.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Næris.

Il est tombé, las d'un trop long voyage,
Rendons-lui vite et force et liberté.
D'un trafiquant remplit-il le message ?
Va-t-il d'amour parler à la beauté ?
Peut-être il porte, au nid qui le rappelle,
Les derniers vœux d'infortunés proscrits.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Næris.

Mais du billet quelques mots me font croire
Qu'il est en France à des Grecs apporté.
Il vient d'Athènes, il doit parler de gloire.
Lisons-le donc par droit de parenté.
Athènes est libre ! amis, quelle nouvelle !
Que de lauriers tout à coup reflouris !
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Næris !

Athènes est libre ! Ah ! buvons à la Grèce :
Næris, voici de nouveaux demi-dieux.
L'Europe en vain, tremblante de vieillesse,
Déshéritait ces aînés glorieux :
Ils sont vainqueurs ! Athènes, toujours belle,
N'est plus vouée au culte des débris.

Bois dans ma coupe , ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre ! ô muse des Pindares !
Reprends ton sceptre , et ta lyre , et ta voix.
Athène est libre en dépit des barbares ;
Athène est libre , en dépit de nos rois.
Que l'univers , toujours instruit par elle,
Retrouve encor Athènes dans Paris !
Bois dans ma coupe , ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Beau voyageur , au pays des Hellènes
Repose-toi , puis vole à tes amours ;
Vole , et , bientôt reporté dans Athènes,
Reviens braver et tyrans et vantours.
A tant de rois dont le trône chancelle,
D'un peuple libre apporte encor les cris.
Bois dans ma coupe , ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Le Censeur.

(1822)

Air de la robe et des bottes.

On me disait : Il est temps d'être sage ;
Au Pinde aussi l'on change de drapeaux.
Tentez la gloire , et , dans un grand ouvrage,
Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.

De mes refrains j'ai repoussé le livre ;
 Mais quand j'invoque et Thalie et sa sœur,
 Leur voix me crie: Ah! que Dieu nous délivre,
 Nous délivre au moins du censeur!

La liberté, nourrice du génie,
 Voit les beaux-arts pleurant sur son cercueil.
 Qui va d'un jong subir l'ignominie,
 A de son vers d'avance éteint l'orgueil.
 Réponds, Corneille, oserais-tu revivre?
 Et toi, Molière, admirable penseur?
 Non, dites-vous, ou que Dieu vous délivrè,
 Vous délivre au moins du censeur!

Tu veux encor ravir le feu céleste,
 Jeune homme, épris des lauriers les plus beaux,
 Quand la censure, à son rocher funeste,
 De ton génie a promis les lambeaux!
 D'affreux vautours, que leur pâture enivre,
 Vont mutiler le noble ravisseur.
 Fils de Japhet, ah! que Dieu te délivre,
 Te délivre au moins du censeur!

Avec Thalie, en satires féconde,
 Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs;
 Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,
 Et la cour même envenimant nos mœurs.
 Délateur, tremble! en scène il faut me suivre.
 Jeffris *) en vain t'a pris pour assesseur.

*) Juge anglais devenu fameux pendant la restauration des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure.

Quoi ! tu souris ! ah ! que Dieu nous délivre,
 Nous délivre au moins du censeur !

De Louis Onze évoquons les victimes.
 Que, dévoré d'un sanguinaire ennui,
 Ce roi bigot pour se souler de crimes,
 Mette sa vierge entre le diable et lui *).
 Mais, tout sanglants, nos Tristans **) vont poursuivre
 Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.
 Morts, taisez-vous ! ou que Dieu nous délivre,
 Nous délivre au moins du censeur !

Je laisse donc Thalie et Melpomène
 Pour la chanson, libre en dépit des rois,
 Sans le régir, j'agrandis mon domaine ;
 D'autres un jour lui traceront des lois.
 Qu'en république on puisse y toujours vivre :
 C'est un état qui n'est pas sans douceur.
 Pauvres Français, ah ! que Dieu vous délivre,
 Vous délivre au moins du censeur !

*) Louis XI, au dire de quelques historiens, demandait pardon de ses crimes à la bonne Vierge de plomb qu'il portait à son chapeau.

**) Tristan est le nom du grand prévôt de Louis XI. Il était gentilhomme, et réunissait aux fonctions de juge celles d'exécuteur des hautes œuvres.

Le Mauvais Vin,

ou

LES CAR.*Air: On dit partout que je suis bête.*

Béni sois-tu, vin détestable!
 Pour moi tu n'es point redoutable,
 Bien qu'au maître de ce banquet
 Des flatteurs vantent ton bouquet.
 Arrose donc, fada piquette,
 Les fleurs peintes sur mon assiette.
 Vive le vin qui ne vaut rien!
 Notre santé s'en trouve bien.

Car, si tu m'invitais à boire,
 Bientôt je perdrais la mémoire
 Du docteur, qui me dit toujours:
 „Pour vous c'est assez des amou..
 „Chantez Bacchus, ainsi qu'un prêtre
 „Parle des dieux sans les connaître.“
 Vive le vin qui ne vaut rien!
 Notre belle s'en trouve bien.

Car, si tu portais à l'ivresse,
 Certaine Espagnole en détresse,
 Ce soir pourrait bien, je le sens,
 Mettre à sec ma bourse et mes sens.
 Et Lisette, qui tient ma caisse,
 Aurait à souffrir de la baisse.
 Vive le vin qui ne vaut rien!
 Notre raison s'en trouve bien.

Car, si tu réchauffais ma veine,
 Armé de vers, forgés sans peine,
 Tout en chantant je tomberais
 Peut-être au milieu d'un congrès.
 Puis j'irais, pour démagogie,
 En prison terminer l'orgie.
 Vive le vin qui ne vaut rien!
 Notre gaité s'en trouve bien.

Car en prison l'on ne rit guère.
 Mais, vin, à qui je fais la guerre,
 Tu disparais, et sous mes yeux
 Mousse un nectar digne des dieux.
 Au risque d'une catastrophe,
 Versez-m'en, je suis philosophe.
 Versez! versez! je ne crains rien.
 Du bon vin je me trouve bien.

Le Tourne-Broche.

Air: Le bruit des roulettes gâte tout.

Du diner j'aime fort la cloche,
 Mais on la sonne en peu d'endroits;
 Plus qu'elle aussi le tourne-broche
 A nos hommages a des droits.
 Combien d'ennemis il rapproche
 Chez le prince et chez le bourgeois!
 A son doux tic tac un jour les partis
 Signeront la paix entre deux rôtis.

Qu'on reprenne sur la musique
 Les querelles du temps passé,
 Que par l'Amphion italique
 Le grand Mozart soit terrassé ;
 Je ne tiens qu'au refrain bachique
 Par le tourne-broche annoncé.

A son doux tic tac un jour les partis
 Signeront la paix entre deux rôtis.

Lorsque la fortune à sa roue
 Attache mille ambitieux,
 Les précipite dans la boue
 Ou les élève jusqu'aux cieux,
 C'est la broche, moi, je l'avoue,
 Dont la roue attire mes yeux.

A son doux tic tac un jour les partis
 Signeront la paix entre deux rôtis.

Une montre, admirable ouvrage,
 Des heures décrivant le cours,
 Règle, sans en charmer l'usage,
 Le cercle borné de nos jours :
 Le tourne-broche a l'avantage
 D'embellir des instants trop courts.

A son doux tic tac un jour les partis
 Signeront la paix entre deux rôtis.

Ce meuble, suivant maint vieux conte,
 A manqué seul à l'âge d'or ;
 C'est l'amitié, qui pour son compte,
 Dut en inventer le ressort :

Vivent ceux que sa main remonte,
 Mais gloire à celui du Trésor !
 A son doux tic tac un jour les partis
 Signeront la paix entre deux rôtis.

Les Sciences.

Air :

Fatigué des clartés confuses
 Qui m'ont égaré bien souvent,
 J'allais bannir amours et muses ;
 J'allais vouloir être savant.
 Mais quoi ! pour une ame incertaine,
 La science est d'un vain secours.
 Gardons Lisette et La Fontaine :
 Muses , restez ; restez , Amours.

La nature était mon Armide ;
 Dans ses jardins j'errais surpris :
 Mais un chimiste moins timide,
 Règne en vainqueur sur leurs débris.
 Dans son fourneau rien qu'il ne jette ;
 Des gaz il poursuit le concours.
 Ma fée y perdrait sa baguette :
 Muses , restez ; restez , Amours.

J'ai regret aux contes de vieille.
 Quand un docteur dit qu'à sa voix
 Les morts lui viennent à l'oreille
 De la vie expliquer les lois.

De la lampe il voit la matière,
 Les ressorts, le fond, les contours ;
 Je n'en veux voir que la lumière :
 Muses, restez ; restez, Amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse
 Si les cieux n'obéissaient pas :
 Plus d'une erreur passe et repasse
 Entre les branches d'un compas.
 Un siècle a changé la physique ;
 Nos temps sont féconds en retours.
 Je crains que le soleil n'abdique :
 Muses , restez ; restez , Amours.

Enivrons-nous de poésie,
 Nos cœurs n'en aimeront que mieux ;
 Elle est un resté d'ambrosie,
 Qu'aux mortels ont laissé les dieux.
 Quel est sur moi le froid qui tombe ?
 C'est le froid du soir de mes jours.
 Promettez un rêve à ma tombe,
 Muses , restez ; restez, Amours.

La Déesse.

SUR UNE PERSONNE A QUI L'AUTEUR A VU REPRÉ-
 SENTER LA LIBERTÉ DANS UNE DES FÊTES DE LA
 RÉVOLUTION.

Air de la Petite Gouvernante.

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle,
 Quand tout un peuple, entourant votre char,

Vous saluait du nom de l'immortelle
Dont votre main brandissait l'étendard ?
De nos respects, de nos cris d'allégresse,
De votre gloire et de votre beauté,
Vous marchiez fière ; oui, vous étiez déesse,
Déesse de la liberté.

Vous traversiez des ruines gothiques ;
Nos défenseurs se pressaient sur vos pas ;
Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats.
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le sort allaité,
Je m'écriais : „Tenez-moi lieu de mère,
Déesse de la liberté.“

De noms affreux cette époque est flétrie :
Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger.
En épelant le doux mot de patrie,
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.
Tout s'agitait, s'armait pour la défense ;
Tout était fier, surtout la pauvreté.
Ah ! rendez-moi les jours de mon enfance,
Déesse de la liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,
Après vingt ans ce peuple se rendort ;
Et l'étranger, apportant sa balance,
Lui dit deux fois : „Gaulois, pesons ton or.“
Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage,
Sur un autel élevait la beauté,

D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image,
Déesse de la liberté.

Je vous revois, et le temps trop rapide
Ternit ces yeux où riaient les amours;
Je vous revois, et votre front qu'il ride
Semble à ma voix rougir de vos beaux jours.
Rassurez-vous : char, autel, fleurs, jeunesse,
Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté,
Tout a péri; vous n'êtes plus déesse,
Déesse de la liberté.

Le Malade.

(Avril 1813.)

Air: *Muse des bois, etc.*

Un mal cuisant déchire ma poitrine,
Ma faible voix s'éteint dans les douleurs,
Et tout renaît, et déjà l'aubépine
A vu l'abeille accourir à ses fleurs.
Dieu d'un sourire a béni la nature,
Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure
Il est encore de beaux jours à chanter.

Mon Esculape*) a renversé mon verre;
Plus de gaité! mon front se rembrunit.

*) Le célèbre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces chansons ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualités du cœur égalent la science et l'étonnante habileté.

Mais vient l'amour et le mois qu'il préfère ;
Déjà l'oiseau butine pour son nid.
Des voluptés le torrent va s'épandre
Sur l'univers qui semblait végéter.
Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre,
Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore !
D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs *).
De nouveaux noms la France se décore ;
A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.
Que de périls la tribune orageuse
Offre aux vertus qui l'osent affronter !
Reviens, ma voix, faible, mais courageuse,
Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la Liberté bannie ;
Elle revient : despotes , à genoux !
Pour l'étouffer , en vain la Tyrannie
Fait signe au Nord de déborder sur nous.
L'ours effrayé regagne sa tanière,
Loin du soleil qu'il voulait disputer.
Reviens , ma voix, faible, mais libre et fière,
Il est encor un triomphe à chanter.

Que dis-je, hélas ! oui, la terre s'éveille,
Belle et parée, au souffle du printemps,

*) A l'époque où cette chanson fut faite, on avait banni du salon de peinture les tableaux où M. Horace Vernet avait si bien représenté les beaux faits d'armes de la révolution. On a senti cette année le ridicule d'une pareille mesure.

Mais dans nos cœurs le courage sommeille ;
 Chargé de fers, chacun se dit : J'attends !
 La Grèce expire, et l'Europe est tremblante,
 Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.
 Reviens, ma voix, faible, mais consolante,
 Il est encor des martyrs à chanter.

L'Épée de Damoclès.

Air : *A soixante ans, etc.*

De Damoclès l'épée est bien connue ;
 En songe, à table, il m'a semblé la voir.
 Sous cette épée et menaçante et nue,
 Denys l'ancien me forçait à m'asseoir.
 Je m'écriais : Que mon destin s'achève,
 La coupe en main, au doux bruit des concerts.
 O vieux Denys, je me ris de ton glaive *) ;
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Servez, disais-je à messieurs de la bouche :
 Versez ! versez ! messieurs du gobelet.
 Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche,
 Denys, sur moi fais donc vite un couplet.

*) Denys l'ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait, un métromane déterminé : il envoyait aux carrières ceux qui ne trouvaient pas ses vers bons. Quant à l'histoire du festin de Damoclès, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la rapporter ici.

Ton Apollon à nos larmes fait trêve ;
Il nous égaie au sein d'affreux revers.
O vieux Denys, je me ris de ton glaive ;
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses,
De la patrie écoute un peu la voix :
Elle est, crois-moi, la première des muses,
Mais rarement elle inspire les rois.
Du frêle arbuste où bout sa noble sève,
La moindre fleur parfume au loin les airs.
O vieux Denys, je me ris de ton glaive ;
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,
Quand ses lauriers, de ta foudre encor chauds,
Vont à prix d'or te cacher à l'histoire,
Ou balayer la fange des cachots.
Mais, à ton nom, Clio, qui se soulève,
Sur ton cercueil viendra peser nos fers.
O vieux Denys, je me ris de ton glaive ;
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Que du mépris la haine au moins me sauve !
Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger.
Le fer pesant tombe sur mon front chauve,
J'entends ces mots : Denys sait se venger.
Me voilà mort, et poursuivant mon rêve,
La coupe en main, je répète aux enfers :
O vieux Denys, je me ris de ton glaive ;
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Le Violon Brisé.

Air : *Je regardais Madelinette.*

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;
 Mange malgré mon désespoir.
 Il me reste un gâteau de fête;
 Demain nous aurons du pain noir.

Les étrangers, vainqueurs par ruse,
 M'ont dit hier dans ce vallon :
 „Fais-nous danser!“ Moi, je refuse;
 L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.
 Plus de fêtes ! plus d'heureux jours !
 Qui fera danser sous l'ombrage ?
 Qui réveillera les amours ?

Sa corde vivement pressée,
 Dès l'aurore d'un jour bien doux,
 Annonçait à la fiancée
 Le cortège du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre,
 Nos danses causaient moins d'effroi.
 La galté qu'il savait répandre
 Eût déridé le front d'un roi.

S'il préluda, dans notre gloire,
 Aux chants qu'elle nous inspirait,
 Sur lui jamais pouvais-je croire
 Que l'étranger se vengerait ?

Viens, mon chien, viens ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête ;
Demain nous aurons du pain noir.

Combien sous l'orme ou dans la grange
Le dimanche va sembler long !
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon !

Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux ;
Des grands , des impôts , des orages,
Lui seul consolait nos hameaux.

Les haines, il les faisait taire ;
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
M'a rendu le courage aisé.
Qu'en mes mains un mousquet remplace
Le violon qu'il a brisé.

Tant d'amis, dont je me sépare,
Diront un jour , si je péris :
Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaîment sur nos débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête,
Demain nous aurons du pain noir.

Le Chant du Cosaque.

Air : Dis-moi, soldat; dis-moi, t'en souviens-tu?

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
 Vole au signal des trompettes du Nord.
 Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
 Prête, sous moi, des ailes à la Mort.
 L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle;
 Mais attends tout du prix de mes exploits.
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides,
 La vieille Europe a perdu ses remparts.
 Viens de trésors combler mes mains avides;
 Viens reposer dans l'asile des arts.
 Retourne boire à la Seine rebelle,
 Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
 Tous assiégés par leurs sujets souffrants,
 Nous ont crié : Venez ! soyez nos maîtres ;
 Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
 J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
 Humilier et le sceptre et la croix.
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense,
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait: Mon règne recommence!
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle:
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Les Hirondelles.

Air de la romance de Joseph.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait: Je vous revois encore,
Oiseaux, ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France:
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
 De m'apporter un souvenir
 Du vallon, où ma vie obscure
 Se berçait d'un doux avenir.
 Au détour d'une eau qui chemine
 A flots purs, sous de frais lilas,
 Vous avez vu notre chaumine ;
 De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
 Au toit où j'ai reçu le jour ;
 Là d'une mère infortunée
 Vous avez dû plaindre l'amour.
 Mourante, elle croit à toute heure
 Entendre le bruit de mes pas ;
 Elle écoute, et puis elle pleure.
 De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
 Avez-vous vu de nos garçons
 La foule, aux noces conviée,
 La célébrer dans leurs chansons ?
 Et ces compagnons du jeune âge
 Qui m'ont suivi dans les combats,
 Ont-ils revu tous le village ?
 De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être
 Du vallon reprend le chemin ;
 Sous mon chaume il commande en maître ;
 De ma sœur il trouble l'hymen.

Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

Le Cachet ou Lettre à Sophie.

Air de la Bonne Vieille, de B. Wilhem.

Il vient de toi, ce cachet où le lierre
Serpente en or, symbole ingénieux ;
Cachet où l'art a gravé sur la pierre
Un jeune amour au doigt mystérieux.
Il est sacré : mais en vain, ma Sophie,
A ton amant il offre son secours ;
De son pouvoir ma plume se défie.
Plus de secret, même pour les amours !

Pourquoi, dis-tu, si loin de ton amie,
Quand une lettre adoucit ses regrets,
Pourquoi penser qu'une main ennemie
Brise le dieu qui scelle nos secrets ?
Je ne crains point qu'un jaloux en délire,
Jamais, Sophie, à ce crime ait recours.
Ce que je crains, je tremble de l'écrire.
Plus de secret, même pour les amours !

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide,
Qui de Venise ensanglanta les lois :

Il tend la main au salaire homicide,
 Souffle la peur dans l'oreille des rois ;
 Il veut tout voir, tout entendre, tout lire ;
 Cherche le mal et l'invente toujours ;
 D'un sceau fragile il amollit la cire.
 Plus de secret, même pour les amours !

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie,
 Son œil affreux avant toi les lira.
 Ce qu'au papier ma tendresse confie
 Ira grossir un complot qu'il vendra.
 Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime,
 Livrons la vie aux sarcasmes des cours,
 Et déridons l'ennui du diadème.
 Plus de secret, même pour les amours !

Saisi d'effroi je repousse la plume
 Qui de l'absence eût charmé la douleur.
 Pour le cachet la cire en vain s'allume,
 On le rompra ; j'aurai fait ton malheur.
 Par le grand roi qui trahit La Vallière,
 Ce lâche abus fut transmis à nos jours :
 Cœurs amoureux, maudissez sa poussière.
 Plus de secret, même pour les amours !

La Jeune Muse.

RÉPONSE A DES COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ADRES-
SÉS PAR MADEMOISELLE ***, AGÉE DE 12 ANS.

Air : Où s'en vont ces gais bergers ?

Pour les vers, quoi ! vous quittez
Les plaisirs de votre âge !

Ma Muse, que vous flattez,
Aux amours rend hommage.

Ce sont aussi des enfants
A la voix séduisante :

Mais hélas ! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante !

Pourquoi parler de lauriers ?

De pleurs on les arrose ;

Ce n'est point aux chansonniers

Que la gloire en impose.

La fleur, orgueil du printemps,

Est le prix qui nous tente.

Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,

Et moi j'en ai quarante !

Jeune oiseau, prenez l'essor,

Égayez le bocage.

Par des chants plus doux encor

Brillez dans un autre âge.

De les inspirer je sens

Combien l'espoir m'enchanter.

Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante !

De me couronner de fleurs,
Oui, vous perdrez l'envie ;
Sous des dehors plus flatteurs
Vous verrez le génie.

Puissiez-vous pour mon encens
Être alors indulgente !

Mais à peine vous aurez vingt ans,
Que j'en aurai cinquante.

La Fuite de l'Amour.

Air:

Je vois déjà se déployer tes ailes,
Amour, adieu ! mon bel âge est passé.
D'un air moqueur les Grâces infidèles
Montrent du doigt mon réduit délaissé.
S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes,
Savais-je, hélas ! que tu m'en punirais ?
Ah ! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Je reposais du sommeil de l'enfance,
Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts
Dans la beauté j'adorai ta puissance,
Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.
Si jeune encor j'ignorais tes alarmes,

Tes sombres feux, le poison de tes traits.
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie
Tous les baisers que Rose me donna,
Mais non les pleurs versés pour Eulalie,
Non les soupirs perdus près de Nina.
Pour bien aimer l'une avait trop de charmes;
Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets.
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire,
Fuis! car déjà tu souris de pitié.
De mes ennuis pénétrant le mystère,
Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié.
Pour l'éloigner fais luire encor tes armes:
Ses soins sont doux, mais j'en abuserais;
Car, plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

L'Anniversaire.

Air du Partage de la Richesse.

Depuis un an vous êtes née,
Héloïse, le savez-vous?
C'est là votre plus belle année,
Mais l'avenir vous sera doux.

Voici des fleurs que l'on vous donne,
 Parez-vous-en, et, s'il vous plaît,
 Charmante avec cette couronne,
 N'allez point en faire un hochet.

Un enfant qui ne vieillit guère,
 Sachant qui vous donna le jour,
 Devine que vous saurez plaire ;
 Vous le connaîtrez, c'est l'Amour.
 Redoutez-le, pour mille causes,
 Bien qu'il vous soit frère de lait ;
 Car de votre chapeau de roses
 Il voudra se faire un hochet.

L'Espérance aux ailes brillantes
 Sur vous se plaît à voltiger ;
 De combien de formes riantes
 Vous dote son prisme léger !
 A ses doux songes asservie,
 Vous serez heureuse en effet,
 Si pour chaque âge de la vie
 Elle vous réserve un hochet.

Le Vieux Sergent.

(1815.)

Air : Dis-moi, soldat ; dis-moi, t'en souviens-tu ?

Près du rouet de sa fille chérie,
 Le vieux sergent se distrait de ses maux,

Et, d'une main que la balle a meurtrie,
 Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
 Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
 Son seul refuge après tant de combats,
 Il dit parfois : „Ce n'est pas tout de naître;
 „Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!“

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne ;
 Il voit au loin passer un bataillon.
 Le sang remonte à son front qui grisonne,
 Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
 Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :
 „C'est un drapeau que je ne connais pas *).
 „Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
 „Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!“

„Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
 „Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
 „Ces paysans, fils de la république,
 „Sur la frontière à sa voix accourus !
 „Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
 „Tous à la gloire allaient du même pas.
 „Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
 „Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

„De quel éclat brillaient dans la bataille
 „Ces habits bleus par la victoire usés !
 „La Liberté mêlait à la mitraille
 „Des fers rompus et des sceptres brisés.

*) La France était alors couverte de drapeaux étrangers.

„Les nations, reines par nos conquêtes,
 „Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
 „Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!
 „Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!
 „Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
 „Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;
 „Par la cartouche encor toute noircie,
 „Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
 „La Liberté déserte avec ses armes ;
 „D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;
 „A notre gloire on mesure nos larmes.
 „Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !“

Sa fille alors, interrompant sa plainte.

Tout en filant, lui chante à demi-voix

Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
 Ont en sursaut réveillé tous les rois.

„Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent !

„Il en est temps !“ dit-il aussi tout bas.

Puis il répète à ses fils qui sommeillent :

„Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !“

Le Prisonnier.

Air de la Balançoire d'Amédée de Beauplan.

Reine des flots, sur ta barque rapide,

Vogue en chantant, au bruit des longs échos.

Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide ;

Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

Moi, captif à la fleur de l'âge,
 Dans ce vieux fort inhabité,
 J'attends chaque jour ton passage,
 Comme j'attends la liberté.

Reine des flots, sur ta barque rapide,
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
 Le ciel sourit, vogue reine des flots.

L'eau te réfléchit grande et belle,
 Ton sein forme un heureux contour.

A qui ta voile obéit-elle?

Est-ce au Zéphir? est-ce à l'Amour?

Reine des flots, sur ta barque rapide,
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
 Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

De quel espoir mon cœur s'enivre!

Tu veux m'arracher de ce fort.

Libre par toi, je vais te suivre:

Le bonheur est sur l'autre bord.

Reine des flots, sur ta barque rapide,
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
 Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

Tu t'arrêtes, et ma souffrance

Semble mouiller tes yeux de pleurs.

Hélas! semblable à l'espérance,

Tu passes, tu fuis, et je meurs.

Reine des flots, sur ta barque rapide,
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide ;
 Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie !

Mais non : vers moi tu tends la main.

Astre de qui dépend ma vie,

Pour moi tu brilleras demain.

Reine des flots, sur ta barque rapide,
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide ;
 Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'Ange Exilé.

Air: A soixante ans il ne faut pas remettre.

Je veux, pour vous, prendre un ton moins frivole :
 Corinne, il fut des anges révoltés.

Dieu sur leur front fait tomber sa parole,

Et dans l'abyme ils sont précipités.

Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine,

Contre ses maux garde un puissant secours ;

Il reste armé de sa lyre divine.

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

L'enfer mugit d'un effroyable rire,

Quand, dégoûté de l'orgueil des méchants,

L'ange qui pleure en accordant sa lyre,

Fait éclater ses remords et ses chants.

Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde,
Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours.

La poésie enivrera le monde.

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Vers nous il vole en secouant ses ailes,

Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.

Soudain la terre entend des voix nouvelles,

Maint peuple errant s'arrête émerveillé.

Tout culte alors n'étant que l'harmonie,

Aux cieux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds.

L'autel s'épure aux parfums du génie.

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

En vain l'enfer, des clameurs de l'envie,

Poursuit cet ange échappé de ses rangs ;

De l'homme inculte il adoucit la vie,

Et sous le dais montre au doigt les tyrans.

Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes,

Court jusqu'au pôle éveiller les amours,

Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes.

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole ?

De son exil Dieu l'a-t-il rappelé ?

Mais vous chantez, mais votre voix console :

Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé.

Votre printemps veut des fleurs éternelles,

Votre beauté de célestes atours :

Pour un long vol vous déployez vos ailes ;

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours,

Le Voyageur.

Air : Plus on est de fous, plus on rit.

Voyageur, dont l'âge intéresse,
 Quel chagrin flétrit tes beaux jours ?

LE VOYAGEUR.

Bon vieillard, plaignez ma jeunesse,
 En butte aux orages des cours.

LE VIEILLARD.

Le sort est injuste, sans doute,
 Mais n'est pas toujours rigoureux.
 Dieu, qui m'a placé sur ta route,
 Dieu t'offre un ami ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Mes maux sont de tristes exemples
 Du pouvoir des dieux d'ici-bas.
 Bientôt le crime aura des temples ;
 Des palais il doit être las.

LE VIEILLARD.

Prends mon bras, car un long voyage
 Endolorit tes pieds poudreux.
 Comme toi j'errais à ton âge.
 Dieu t'offre un ami ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Quand j'invoquai dans la tempête
Ce Dieu, qu'on dit si consolant,
Les poignards levés sur ma tête
Portaient gravé son nom sanglant.

LE VIEILLARD.

Te voici dans mon ermitage,
Versons-nous d'un vin généreux.
Hélas! mon fils aurait ton âge.
Dieu t'offre un ami; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Non, il n'est point d'Être suprême
Qui seul peuple l'immensité,
Et cet univers n'est lui-même
Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLARD.

Vois ma fille, à qui ta détresse
Arrache un soupir douloureux;
Elle a consolé ma vieillesse.
Dieu t'offre un ami; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Dans cette nuit profonde et triste,
Ce Dieu vient-il guider nos pas?
Eh! qu'importe enfin qu'il existe,
Si pour lui nous n'existons pas!

LE VIEILLARD.

Voici ta couche et ta demeure :
 Chasse tes rêves ténébreux.
 Tiens-moi lieu du fils que je pleure.
 Dieu t'offre un ami ; sois heureux.

L'étranger reste ; il plaît, il aime,
 Et de fleurs bientôt couronné,
 Époux, et père, il va lui-même
 Dire à plus d'un infortuné :
 „Le sort est injuste, sans doute,
 Mais n'est pas toujours rigoureux.
 Dieu, qui m'a placé sur ta route,
 Dieu t'offre un ami ; sois heureux.“

Octavie.

Air des Comédiens ; ou du rondeau de Miller, intitulé :

UN TOUR DE JARDIN.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
 Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;
 Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
 La volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfants de l'empire
 A la beauté dont Tibère est charmé.
 Quoi ! disaient-ils, la colombe soupire
 Au nid sanglant du vautour affamé !

Belle Octavie, à tes fêtes splendides,
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui ?
Ton char, traîné par six coursiers rapides,
Laisse trop loin les amours après lui.

Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage,
Tant d'opulence annonce ton crédit ;
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage ;
Et, tu le sais , l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites ;
Que par les grands tes vœux soient épiés ;
Déjà, dit-on, nos prêtres hypocrites
Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais, à la cour, lis sur tous les visages,
Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins.
D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages,
Font déborder cet égout des Tarquins.

Tendre Octavie, ici rien n'effarouche
Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.
Ne livre plus les roses de ta bouche
Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs :
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La volupté seule a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes :
Les délateurs respectent nos loisirs.
Tous à leur prince ont prédit que nos armes
Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne,
Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois ?
Vois-le d'un masque enjoliver sa haine,
Pour étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux, que cherchent tes caresses,
De tous les siens n'aimer que ses aïeux :
Charger de fers les muses vengeresses,
Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes,
Quand sur ton sein il cuve son nectar,
Ses feux infects dont s'indignent les voûtes
Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes :
Mais dans ces murs ouverts à tant de peurs,
N'entends-tu pas des ombres de victimes
Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs ?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde ;
Avec les siens ne confonds plus tes jours.
Ah ! trop souvent la liberté du monde
A d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La volupté seule a versé des pleurs.

Mon Enterrement.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

(De Lisbeth.)

Ce matin, je ne sais comment,
 Je vois d'Amours ma chambre pleine ;
 J'étais couché, sans mouvement.
 Il est mort, disaient-ils gaîment,
 De l'inhumer prenons la peine.
 Lors je maudis entre mes draps
 Ces dieux que j'aimais tant à suivre.
 Amis, si j'en crois ces ingrats,
 Plaignez-moi (*bis*), j'ai cessé de vivre. (*bis.*)

De mon vin ils prennent leur part,
 Ils caressent ma chambrière :
 L'un veut guider le corbillard,
 Et l'autre d'un ton nasillard,
 Me psalmodie une prière.
 Le plus grave ordonne à l'instant
 Vingt galoubets pour mon escorte :
 Mais déjà la voiture attend.
 Plaignez-moi, voilà qu'on m'emporte.

Causant, riant, faisant des leurs,
 Les Amours suivent sur deux lignes ;
 Le drap, où l'argent brille en pleurs,
 Porte un verre, un luth et des fleurs,
 De mes ordres joyeux insignes.

Maint passant, qui met chapeau bas,
Se dit : Triste ou gai, tout succombe !
Les Amours font hâter le pas.
Plaignez-moi, j'arrive à ma tombe.

Mon cortège, au lieu de prier,
Chante là mes vers les plus lestes.
Grâce au ciseau du marbrier,
Une couronne de laurier
Va d'orgueil enivrer mes restes.
Tout redit ma gloire en ce lieu,
Qui bientôt sera solitaire :
Amis, j'allais me croire un dieu,
Plaignez-moi, voilà qu'on m'enterre.

Mais d'aventure, en ce moment,
Par-là passait mon infidèle ;
Lise m'arrache au monument :
Puis encor, je ne sais comment,
Je me sens renaitre auprès d'elle.
De la vie et de ses douceurs,
Vous qu'à médire l'âge excite,
Vous du monde éternels censeurs,
Plaignez-moi, car je ressuscite.

Le Poète de Cour.

COUPLETS POUR LA FÊTE DE MARIE ***.

(1824.)

On achète

Lyre et musette;

Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poète de cour.

Te chanter encore, ô Marie!
Non vraiment, je ne l'ose pas.
Ma muse enfin s'est aguerrie,
Et vers la cour tourne ses pas.
Je gage, s'il naît un Voltaire,
Qu'on emprunte pour l'acheter.
Prêt à me vendre au ministère,
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète

Lyre et musette;

Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poète de cour.

Ce que je dirais pour te plaire
Ferait rire ailleurs de pitié:
L'amour est notre moindre affaire,
Les grands ont banni l'amitié.
On siffle le patriotisme;
Ce qu'on sait le mieux, c'est compter.
J'adresse une ode à l'égoïsme,
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
 Lyre et musette ;
 Comme tant d'autres, à mon tour,
 Je me fais poète de cour.

Je crains que ta voix ne m'inspire
 L'éloge des Grecs valeureux,
 Contre qui l'Europe conspire
 Pour ne plus rougir devant eux.
 En vain ton ame généreuse,
 De leurs maux se laisse attrister,
 Moi, je chante l'Espagne heureuse,
 Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
 Lyre et musette ;
 Comme tant d'autres, à mon tour,
 Je me fais poète de cour.

Dans mes calculs, Dieu ! quel déboire
 Si de ton héros je parlais !
 Il nous a légué tant de gloire,
 Qu'on est embarrassé du legs.
 Lorsque ta main pare son buste
 De lauriers qu'on doit respecter,
 J'encense une personne auguste.
 Pour toi je ne puis plus chanter !

On achète
 Lyre et musette ;
 Comme tant d'autres, à mon tour,
 Je me fais poète de cour.

Pourquoi douter, chère Marie
 Que ton ami change à ce point ?
 Liberté, gloire, honneur, patrie,
 Sont des mots qu'on n'escompte point.
 Des chants pour toi sont la satire
 Des grands que j'apprends à flatter.
 Non, quoi que mon cœur veuille dire,
 Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
 Lyre et musette ;
 Comme tant d'autres, à mon tour,
 Je me fais poète de cour.

Les Troubadours.

DITHYRAMBE.

Air : Je commence à m'apercevoir, etc.

J'entonne sur les troubadours
 Un chant dithyrambique.
 Coulez, vers longs, moyens et courts.

· Momus sommeille :

Qu'on le réveille ;

Gai farfadet, qu'il rie à notre oreille.
 Laissons, malgré maux et douleurs,
 L'espérance essayer nos pleurs.
 Lisette, apporte et du vin et des fleurs.

Narguant des lois sévères,
 Troubadours et trouvères,
 Au nez des rois, vidaient gaïment leurs verres.

Toi, doux rimeur, que la beauté
 Mène par la lisière,
 Unis parfois le lierre
 Aux roses de la volupté.

Coupe remplie

Par la folie

Met en gâlté femme tendre et jolie.

La colombe d'Anacréon,
 Dans la coupe de ce barbon,
 Buvaït d'un vin père de la chanson.

Narguant des lois sévères,
 Troubadours et trouvères,
 Au nez des rois, vidaient gaïment leurs verres.

Toi qui fais de religion

Parade à chaque rime ;

Qui sur la double cime

Fais grimper la procession,

Ta muse en masque

Est lourde et flasque ;

Mais qu'un tendron le tire par la basque :

Tu lui souris ; et le bon vin,

Pour toi ne vieillit pas en vain,

Beau joueur d'orgue au service divin.

Narguant des lois sévères,

Troubadours et trouvères,

Au nez des rois, vidaient gaïment leurs verres.

Toi qui prends Boileau pour psautier,
Du joug je te délie :

Veux-tu, près de Thalie,
De Regnard être l'héritier ?

De cette muse

Parfois abuse ;

Enivre-la ; Molière est ton excuse.

Elle naquit sur un tonneau :

Pour lui rendre un éclat nouveau,

Puise la joie au fond de son berceau.

Narguant des lois sévères,

Troubadours et trouvères,

Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Du romantisme jeune appui,

Descends de tes nuages ;

Tes torrents, tes orages

Ceignent ton front d'un pâle ennui.

Mon camarade,

Tiens, bois rasade ;

C'est un julep pour ton cerveau malade.

Entre naître et mourir, hélas !

Puisqu'on ne fait que quelques pas,

On peut aller de travers ici-bas. .

Narguant des lois sévères,

Troubadours et trouvères,

Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Oui, trouvères et troubadours

Sablaient force Champagne.

Mais je bats la campagne :

L'ode et le vin font de ces tours.

Le ciel nous dote
 D'une marotte
 Tour à tour grave, et quinteuse et falotte.
 Le soleil s'est levé joyeux,
 Le front barbouillé de vin vieux,
 Ah! tout poète est le jouet des dieux.
 Narguant des lois sévères,
 Troubadours et trouvères,
 Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Les Esclaves Gaulois.

CHANSON ADRESSÉE A M. MANUEL.

(Mai 1824.)

Air: *Un Soldat, par un coup funeste.*

D'anciens Gaulois, pauvres esclaves,
 Un soir qu'autour d'eux tout dormait,
 Levaient la dime sur les caves
 Du maître qui les opprimait.

Leur gaité s'éveille:

„Ah! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux.
 „L'esclave est roi quand le maître sommeille.
 „Enivrons-nous!

„Amis, ce vin par notre maître
 „Fut confisqué sur des Gaulois,
 „Bannis du sol qui les vit naître
 „Le jour même où mouraient nos lois.

„Sur nos fers qu'il rouille
 „Le Temps écrit l'âge d'un vin si doux.
 „Des malheureux partageons la dépouille.
 „Enivrons-nous !

„Savez-vous où git l'humble pierre
 „Des guerriers morts de notre temps ?
 „Là plus d'épouses en prière ;
 „Là, plus de fleurs, même au printemps.
 La lyre attendrie
 „Ne reedit plus leurs noms effacés tous.
 „Nargue du sot qui meurt pour la patrie !
 „Enivrons-nous !

„La liberté conspire encore
 „Avec des restes de vertu ;
 „Elle nous dit : Voici l'aurore ;
 „Peuple, toujours dormiras-tu ?
 „Déité qu'on vante,
 „Recrute ailleurs des martyrs et des fous :
 „L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.
 „Enivrons-nous !

„Oui, toute espérance est bannie ;
 „Ne comptons plus les maux soufferts.
 „Le marteau de la tyrannie
 „Sur les autels rive nos fers.
 „Au monde en tutelle,
 „Dieux tout-puissants quel exemple offrez-vous !
 „Au char des rois un prêtre vous attelle.
 „Enivrons-nous !

„Rions des dieux, sifflons les sages,

„Flattons nos maîtres absolus.

„Donnons-leur nos fils pour otages :

„On vit de honte, on n'en meurt plus.

„Le Plaisir nous venge ;

„Sur nous du Sort il fait glisser les coups.

„Traînons gaiement nos chaînes dans la fange

„Enivrons-nous !“

Le maître entend leurs chants d'ivresse,

Il crie à des valets : „Courez !

„Qu'un fouet dissipe l'allégresse

„De ces Gaulois dégénérés.“

„Du tyran qui gronde

Prêts à subir la sentence à genoux,

Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde,

Enivrons-nous !

ENVOI.

Cher Manuel, dans un autre âge,

Aurais-je peint nos tristes jours ?

Ton éloquence et ton courage

Nous ont trouvés ingrats et sourds.

Mais pour la patrie

Ta vertu brave et périls et dégoûts,

Et plaint encor l'insensé qui s'écrie :

Enivrons-nous !

Treize à Table.

Air de Prévillè et Tacconnet.

Dieu ! mes amis, nous sommes treize à table,
 Et devant moi le sel est répandu.
 Nombre fatal ! présage épouvantable !
 La Mort accourt ; je frissonne éperdu.
 Elle apparaît, esprit, fée ou déesse,
 Mais, belle et jeune, elle sourit d'abord.
 De vos chansons ranimez l'allégresse ;
 Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Bien qu'elle semble invitée à la fête,
 Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs,
 Seul je la vois, seul je vois sur sa tête
 D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs.
 Elle me montre une chaîne brisée,
 Et sur son sein un enfant qui s'endort.
 Calmez la soif de ma coupe épuisée ;
 Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

„Vois, me dit-elle, est-ce-moi qu'il faut craindre ?
 „Fille du ciel, l'Espérance est ma sœur.
 „Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre
 „De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur ?
 „Ange déchu, je te rendrai les ailes
 „Dont, ici-bas, te dépouilla le sort.“
 Enivrons-nous des baisers de nos belles ;
 Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

„Je reviendrai, poursuit-elle, et ton ame
 „Ira franchir tous ces mondes flottants,
 „Tout cet azur, tous ces globes de flamme
 „Que Dieu sema sur la route du Temps.
 „Mais tant qu'au joug elle rampe asservie,
 „Goûte sans crainte un bonheur sans remord.“
 Que le plaisir use en paix notre vie;
 Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Ma vision passe et fuit tout entière
 Aux cris d'un chien, hurlant sur notre seuil.
 Ah! l'homme en vain se rejette en arrière
 Lorsque son pied sent le froid du cercueil.
 Gais passagers, au flot inévitable
 Livrons l'esquif qui doit conduire au port. -
 Si Dieu nous compte, ah! restons treize à table;
 Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Lafayette en Amerique.

Air: A soixante ans il ne faut pas remettre.

Républicains, quel cortège s'avance ?
 — Un vieux guerrier débarque parmi nous.
 — Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance ?
 — Il a des rois allumé le courroux.
 — Est-il puissant? — Seul il franchit les ondes.
 — Qu'a-t-il donc fait? — Il a brisé des fers.
 Gloire immortelle à l'homme des deux mondes!
 Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Européen, partout, sur ce rivage,
Qui retentit de joyeuses clameurs,
Tu vois régner, sans trouble et sans servage,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge :
La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Mais que de sang nous coûta ce bien-être !
Nous succombions : Lafayette accourut,
Montra la France, eut Washington pour maître,
Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.
Pour son pays, pour la liberté sainte,
Il a depuis grandi dans les revers.
Des fers d'Olmütz nous effaçons l'empreinte.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,
Par un héros ce héros adopté,
Béniit jadis, à sa première feuille,
L'arbre naissant de notre liberté.
Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
Bravent en paix la foudre et les hivers,
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Autour de lui, vois nos chefs, vois nos sages,
Nos vieux soldats, se rappelant ses traits ;
Vois tout un peuple et ces tribus sauvages,
A son nom seul sortant de leurs forêts.

L'arbre sacré sur ce concours immense
 Forme un arbri de rameaux toujours verts :
 Les vents au loin porteront sa semence.
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

L'Européen que frappent ces paroles,
 Servit des rois, suivit des conquérants :
 Un peuple esclave encensait ces idoles ;
 Un peuple libre a des honneurs plus grands.
 Hélas ! dit-il, et son œil sur les ondes
 Semble chercher des bords lointains et chers :
 Que la vertu rapproche les deux mondes !
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Maudit Printemps.

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Je la voyais de ma fenêtre,
 A la sienne tout cet hiver ;
 Nous nous aimions sans nous connaître ;
 Nos baisers se croisaient dans l'air ;
 Entre ces tilleuls sans feuillage,
 Nous regarder comblait nos jours.
 Aux arbres tu rends leur ombrage,
 Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

Il se perd dans leur voûte obscure,
 Cet ange éclatant qui, là-bas,

M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux, un jour de frimas :
Ils l'appelaient, et leur manège
Devint le signal des amours.

Non, rien d'aussi beau que la neige !
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

Sans toi je la verrais encore
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche comme on nous peint l'Aurore
Du Jour entr'ouvrant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire :
Mon étoile achève son cours ;
Elle s'endort, sa lampe expire.

Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

C'est l'hiver que mon cœur implore ;
Ah ! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore,
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyr, tes longs jours ?
Je ne la verrai plus sourire.

Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

Psara *)

ou

CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.*Air: A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Nous triomphons ! Allah ! gloire au prophète !
 Sur ce rocher plantons nos étendards.
 Ses défenseurs, illustrant leur défaite,
 En vain sur eux font crouler ses remparts.
 Nous triomphons, et le sabre terrible
 Va de la croix punir les attentats.
 Exterminons une race invincible :
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être
 Qui vint ici raconter tous tes maux ! **)
 Psara tremblante eût fléchi sous son maître.
 Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux ?
 Lorsque la peste en ton île rebelle
 Sur tant de morts menaçait nos soldats ***)

*) Le désastre de Psara ou Ipsara est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitants. Les Turcs eux-mêmes ont rendu justice aux Ipsariotes.

**) Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou la liberté lors du massacre de Chios ou Scio, car c'est le même nom, corrompu par la prononciation italienne.

***) Le nombre des cadavres entassés dans la malheu-

Tes fils mourants disaient: N'implorons qu'elle:
Les r is chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes.
Psara succombe, et voilà ses soutiens!
Dans le sérail comptez combien de têtes
Vont saluer les envoyés chrétiens.
Pillons ces murs! de l'or! du vin! des femmes!
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.
Le glaive après purifira vos ames:
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas!

L'Europe esclave a dit dans sa pensée:
Qu'un peuple libre apparaisse! et soudain....
Paix! ont crié d'une voix courroucée
Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
Byron offrait un dangereux exemple:
On les a vus sourire à son trépas.
Du Christ lui-même allons souiller le temple:
Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose;
Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.
Sur ses débris le vainqueur qui repose
Rêve le sang qui lui reste à verser.
Qu'un jour Stamboul *) contemple avec ivresse
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts!

reuse chios fit craindre aux chefs ottomans que la peste ne se mit dans leur armée, livrée au pillage de cette île opulente.

*) Stamboul est le nom que les Turcs donnent à Constantinople.

Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.
La flotte hellène a surpris le rivage,
Et de Psara tout le sang est payé.
Soyez unis, ô Grecs ! ou plus d'un traître
Dans le triomphe égarera vos pas.
Les nations vous pleureraient peut-être ;
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

Le Voyage Imaginaire.

(1824.)

Air : Muse des bois et des accords champêtres.

L'automne accourt et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaité je vois pâlir les fleurs.
Arrachez-moi des fanges de Lutèce ;
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce ;
C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère :
Oui, je fus Grec ; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère :
Je visitai Socrate en sa prison.

De Phidias j'encensai les merveilles ;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles ;
C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Dieux ! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur !
La Liberté, que de loin je salue,
Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.
Partons ! partons ! la barque est préparée.
Mer, en ton sein, garde-moi de périr.
Laisse ma muse aborder au Pirée ;
C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie ;
Vogue, où là-bas renaît un ciel si pur.
Quels sont ces flots ? Quel est ce roc sauvage ?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir ?
La tyrannie expire sur la plage ;
C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athènes, encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare,
Où le génie est l'esclave des rois,
Sauvez ma lyre, elle est persécutée ;
Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

L'In - Octavo ET L'IN - TRENTE - DEUX *).

—
Air du Carnaval.

Quoi! mes couplets, encore une sottise!
Osez-vous bien paraître in-octavo?
Juge, critique, et docteur de l'église,
Vont après vous s'acharner de nouveau,
L'in-trente-deux trompait l'œil du myope,
Mais vos défauts vont être tous sentis:
C'est le ciron vu dans un microscope.
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

„Quel trait d'orgueil! dira la Calomnie:
„Ferait-on plus pour des alexandrins?
„Le chansonnier vise à l'Académie,
„Et veut au Pinde anoblir ses refrains“
Viser si haut, malgré cette imposture,
N'est point mon fait, je vous en avertis.
Pour conserver vos lettres de roture,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je vois deux sots rendus à leur province:
„Messieurs, dit l'un, sifflons le troubadour.
„Il veut des croix, et, pour l'offrir au prince,
„A son recueil a mis l'habit de cour.

*) Cette chanson sert de préface à l'édition in-octavo de Paris.

„Le Roi, dit l'autre, a daigné lui sourire ;
„Même a trouvé ses vers assez gentils.“
Voyez du roi ce que vous ferez dire !
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

L'humble format sut plaire à cette classe
Sur qui les arts sèment trop peu de fleurs ;
Il se fourrait jusque dans la besace
De l'indigent dont il séchait les pleurs.
A la guinguette instruisant ces recrues,
D'obscurs lauriers j'ai fait large abatis.
Pour rencontrer la gloire au coin des rues,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je dois trembler, car moi, qui suis prophète,
Je vois de loin l'oubli fondre sur vous.
De tant d'échos dont la voix vous répète,
L'un meurt, puis l'autre, et puis cent, et puis tous.
Déjà mon front sent glisser sa couronne.
Comme les miens vos beaux jours sont partis.
Pour disparaître au premier vent d'automne,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Le Grenier.

Air du Carnaval de Meissonnier.

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons.
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
De francs amis, et l'amour des chansons.
Bravant le monde, et les sots, et les sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux, je montais six étages.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
Là, fut mon lit, bien chétif et bien dur ;
Là, fut ma table; et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps.
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Lisette ici doit surtout apparaître,
Vive, jolie, avec un frais chapeau :
Déjà sa main à l'étroite fenêtre
Suspend son schall, en guise de rideau.
Sa robe aussi va parer ma couchette,
Respecte, Amour, ses plis longs et flottants.
J'ai su depuis qui payait sa toilette.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

A table un jour, jour de grande richesse,
 De mes amis les voix brillaient en chœur,
 Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :
 „A Marengo Bonaparte est vainqueur!“
 Le canon gronde.... Un autre chant commence ;
 Nous célébrons tant de faits éclatants !
 Les rois jamais n'envahiront la France.
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Quittons ce toit, où ma raison s'enivre.
 Oh ! qu'ils sont loin, ces jours si regrettés !
 J'échangerais ce qu'il me reste à vivre
 Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
 Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
 Pour dissiper sa vie en peu d'instants,
 D'un long espoir pour la voir embellie,
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

La Métempsyose.

*Air du vaudeville de la Robe et des Bottes ;
 ou de la République.*

Grand partisan de la Métempsyose,
 En philosophe, hier, sur l'oreiller,
 De mes penchans pour connaître la cause,
 J'ai mis mon ame en train de babiller.
 Elle m'a dit : Tu me dois un beau cierge,
 Car sans mon souffle au néant tu restais ;
 Mais jusqu'à toi je n'arrivai point vierge.

— Ah ! mon ame, je m'en doutais, }
 Je m'en doutais, je m'en doutais. } *bis.*

Je m'en souviens ; oui, dit-elle, humble lierre,
 J'ai couronné jadis des fronts joyeux.
 Puis, échauffant plus subtile matière,
 Petit oiseau, je saluai les cieux.
 Dans le bocage, auprès des pastourelles,
 Je voltigeais, je sautais, je chantais.
 L'indépendance agrandissait mes ailes.

— Ah ! mon ame, je m'en doutais,
 Je m'en doutais, je m'en doutais.

Je fus Médor, des chiens le plus habile,
 Qui d'un aveugle unique et sûr appui,
 Entre ses dents sut prendre une sébile,
 Guider son maître et mendier pour lui.
 Utile au pauvre, au riche sachant plaire,
 Pour nourrir l'un, chez l'autre je quétais.
 J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire.

— Ah ! mon ame, je m'en doutais,
 Je m'en doutais, je m'en doutais.

Puis j'animai la beauté d'une fille.
 Que j'étais bien dans ma douce prison !
 Mais de mon gîte on s'empare, on le pille ;
 Tous les amours y mettent garnison.
 En vrais soudars ils y faisaient esclandre,
 Et, jour et nuit, au coin que j'habitais,
 A la maison je voyais le feu prendre.

— Ah ! mon ame, je m'en doutais,
 Je m'en doutais, je m'en doutais.

Sur tes penchans que mon récit t'éclaire ;
 Mais, dit mon ame, apprends aussi de moi
 Qu'au ciel un jour ayant osé déplaire,
 Pour m'en punir, Dieu m'enferma chez toi.
 Veilles, travaux, artifices de femme,
 Pleurs, désespoir, et des maux que je tais,
 Font qu'un poète est l'enfer pour une ame.
 — Ah! mon ame, je m'en doutais,
 Je m'en doutais, je m'en doutais.

Waterloo.

Air de la Bonne Vieille.

De vieux soldats m'on dit: „Grâce à ta muse,
 „Le peuple enfin a des chants pour sa voix.
 „Ris des lauriers qu'un parti te refuse:
 „Consacre encor des vers à nos exploits.
 „Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,
 „Ce dernier jour de gloire et de revers.“
 — J'ai répondu, baissant des yeux humides:
 Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui, dans Athènes, au nom de Chéronée
 Méla jamais des sons harmonieux?
 Par la fortune Athènes détrônée
 Maudit Philippe, et douta de ses dieux.
 Un jour pareil voit tomber notre empire,
 Voit l'étranger nous rapporter des fers,
 Voit des Français lâchement leur sourire.
 Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périsset enfin le géant des batailles !
Disaient les rois : peuples, accourez tous.
La Liberté sonne ses funérailles :
Par vous sauvés, nous règnerons par vous !
Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
A l'esclavage ont voué l'univers.
Des deux côtés ce jour trompa la Gloire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais, quoi ! déjà, les hommes d'un autre âge
De ma douleur se demandent l'objet.
Que leur importe en effet ce naufrage ?
Sur le torrent leur berceau surnageait.
Qu'ils soient heureux ! leur astre qui se lève
Du jour funeste efface le revers.
Mais dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Venez, enfants ; que sur vos fronts je lise
Un avenir de gloire et de bonheur.
Vous vaincrez, oui, votre œil le prophétise.
Croissez, enfants, croissez pour notre honneur.
Tant qu'à ce jour où d'un sanglant orage
Le ciel sur nous fit pleuvoir les revers,
Tant qu'à ce jour nous devons un nuage,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Nos gens poussent des rires fous ;
L'homme est infidèle à ses peines.
Bons esclaves, amusez-vous.

Le diable vient ; l'ange rebelle
Leur plaît, surtout par sa couleur.
Il emporte Polichinelle ;
Autre accroc fait à la douleur.
Cette fin charme l'auditoire :
Un noir a triomphé pour tous.
Ces pauvres gens rêvent la gloire.
Bons esclaves, amusez-vous.

Ainsi, voguant vers l'Amérique,
Où s'aggraveront leurs destins,
De leur humeur mélancolique,
Ils sont tirés par des pantins.
Tout roi que la peur désenivre
Nous prodigue aussi les joujoux.
N'allez pas vous lasser de vivre :
Bons esclaves, amusez-vous.

Les Souvenirs du Peuple.

Air : Passez votre chemin, beau sire.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien long-temps :
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.

Les Nègres

et les Marionnettes.

Fable.

Air : Pégase est un cheval qui porte.

Sur son navire, un capitaine
 Transportait des noirs au marché.
 L'ennui les tuait par vingtaine :
 Peste ! dit-il, quel débouché !
 Fi ! que c'est laid, sots que vous êtes :
 Mais j'ai de quoi vous guérir tous,
 Venez voir mes marionnettes ;
 Bons esclaves, amusez vous.

Pour calmer leur douleur mortelle,
 Soudain un théâtre est monté ;
 Soudain paraît Polichinelle,
 Pour des noirs grande nouveauté.
 D'abord ils ne savent qu'en dire,
 Ils se regardent en dessous ;
 Puis aux pleurs se mêle un sourire :
 Bons esclaves, amusez-vous.

Voilà monsieur le commissaire :
 Il s'attaque au roi des bossus,
 Qui trouvant un exemple à faire,
 Vous l'assomme et souffle dessus.
 Oubliant tout jusqu'à leurs chaînes,

Là, viendront les villageois
 Dire alors à quelque vieille :
 Par des récits d'autrefois,
 Mère, abrégez notre veille.
 Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
 Le peuple encor le révère,
 Oui, le révère.

Parlez-nous de lui, grand'mère;
 Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
 Suivi de rois, il passa.
 Voilà bien long-temps de ça ;
 Je venais d'entrer en ménage.
 A pied grimpant le coteau
 Où pour voir je m'étais mise,
 Il avait petit chapeau
 Avec redingote grise.
 Près de lui je me troublai,
 Il me dit : Bonjour, ma chère,
 Bonjour, ma chère,
 — Il vous a parlé, grand'mère !
 Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
 A Paris étant un jour,
 Je le vis avec sa cour :
 Il se rendait à Notre-Dame.
 Tous les cœurs étaient contents :
 On admirait son cortège.
 Chacun di-ait : Quel beau temps !
 Le ciel toujours le protège.

Son sourire était bien doux ;
 D'un fils Dieu le rendait père,
 Le rendait père.

— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
 Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne
 Fut en proie aux étrangers,
 Lui, bravant tous les dangers,
 Semblait seul tenir la campagne.

Un soir, tout comme aujourd'hui,
 J'entends frapper à la porte.

J'ouvre: bon Dieu! c'était lui,
 Suivi d'une faible escorte.

Il s'assied où me voilà,
 S'écriant: Oh! quelle guerre!

 Oh! quelle guerre!

— Il s'est assis là, grand'mère!

 Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il; et, bien vite,
 Je sers piquette et pain bis.

Puis il sèche ses habits,

Même à dormir le feu l'invite.

Au réveil, voyant mes pleurs,

Il me dit: Bonne espérance!

Je cours de tous ses malheurs,

Sous Paris, venger la France.

 part, et comme un trésor

 depuis gardé son verre

 Gardé son verre.

— Vous l'avez encor, grand'mère,
Vous l'avez encor ?

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Long-temps aucun ne l'a cru ;
On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira.

Le Convoi de David *).

Air de Roland.

Non, non, vous ne passerez pas,
Crie un soldat sur la frontière,
A ceux qui de David, hélas !
Rapportaient chez nous la poussière.

*) Les enfants de ce grand peintre, ayant sollicité en vain l'autorisation de rapporter sa dépouille en France, ont été obligés de le faire inhumer dans une église de Bruxelles, après en avoir obtenu la permission du roi des Pays-Bas.

— Soldat, disaient-ils dans leur deuil,
 Proscrit-on aussi sa mémoire ?
 Quoi ! vous repoussez son cercueil,
 Et vous héritez de sa gloire !

CHŒUR.

Fût-il privé de tous les biens,
 Eût-il à trembler sous un maître,
 Heureux qui meurt parmi les siens,
 Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !

Non, non, vous ne passerez pas,
 Dit le soldat avec furie.

— Soldat, ses yeux jusqu'au trépas
 Se sont tournés vers la patrie.
 Il en soutenait la splendeur
 Du fond d'un exil qui l'honore :
 C'est par lui que notre grandeur
 Sur la toile respire encore.

CHŒUR.

Fût-il privé, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
 Redit plus bas la sentinelle.

— Le peintre de Léonidas,
 Dans la liberté n'a vu qu'elle.
 On lui dut le noble appareil
 Des jours de gloire et d'espérance,
 Où les beaux-arts, à leur réveil,
 F'étaient le réveil de la France.

CHŒUR.

Fût-il privé, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
 Dit le soldat ; c'est ma consigne.
 — Du plus grand de tous les soldats
 Il fut le peintre le plus digne.
 A l'aspect de l'aigle si fier,
 Plein d'Homère et l'ame exaltée,
 David crut peindre Jupiter,
 Hélas ! il peignait Prométhée.

CHŒUR.

Fût-il privé, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
 Dit le soldat devenu triste.
 — Le héros, après cent combats,
 Succombe, et l'on proscrit l'artiste !
 Chez l'étranger la mort l'atteint :
 Qu'il dut trouver sa coupe amère !
 Aux cendres d'un génie éteint,
 France, tends les bras d'une mère.

CHŒUR.

Fût-il privé, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
 Dit la sentinelle attendrie.
 — Eh bien ! retournons sur nos pas,
 Adieu, terre qu'il a chérie !
 Les arts ont perdu le flambeau
 Qui fit pâlir l'éclat de Rome.
 Allons mendier un tombeau
 Pour les restes de ce grand homme.

CHŒUR.

Fût-il privé de tous les biens,
 Eût-il à trembler sous un maître,
 Heureux qui meurt parmi les siens,
 Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

Les Bohémiens.

Air : *Mon père m'a donné un mari.*

Sorciers, bateleurs ou filous,
 Reste immonde
 D'un ancien monde ;
 Sorciers, bateleurs ou filous,
 Gais Bohémiens, d'où venez-vous ?
 D'où nous venons ? l'on n'en sait rien.
 L'hirondelle
 D'où vous vient-elle ?
 D'où nous venons, l'on n'en sait rien ;
 Où nous irons, le sait-on bien ?
 Sans pays, sans prince et sans lois,
 Notre vie
 Doit faire envie ;
 Sans pays, sans prince et sans lois,
 L'homme est heureux un jour sur trois.
 Tous indépendants nous naissons,
 Sans église
 Qui nous baptise ;

Tous indépendants nous naissons,
Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,
 Dans ce monde
 Où l'erreur abonde,
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple en butte à nos larcins,
 Tout grimoire
 En fait accroire;
Au peuple en butte à nos larcins,
Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin,
 Notre bande
 Gaiement demande;
Trouvons-nous Plutus en chemin
En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit!
 De la ville
 Qu'on nous exile;
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'Amour, chaque nuit,
 Nous attèle
 Tous péle-mêle;
A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attèle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,
 Philosophe
 De mince étoffe;
 Ton œil ne peut se détacher
 Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir, c'est avoir; allons courir!
 Vie errante
 Est chose enivrante.
 Voir, c'est avoir; allons courir!
 Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
 Qu'il s'agite,
 Ou croupisse au gîte,
 Mais à l'homme on crie en tout lieu:
 „Tu nais, bonjour! tu meurs, adieu!“

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
 Homme ou femme,
 A Dieu soit notre ame!
 Quand nous mourons, vieux ou bambin,
 On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
 De lois vaines,
 De lourdes chaînes;
 Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
 Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais croyez-en notre gaité,
 Noble ou prêtre,
 Valet ou maître;

Mais croyez-en notre gaité :
Le bonheur, c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaité,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître ;
Oui, croyez-en notre gaité :
Le bonheur, c'est la liberté.

Le Cordon Sanitaire.

Air : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Un Espagnol, du haut de la frontière,
Où nos soldats se trouvaient arrêtés,
Leur demanda d'une voix libre et fière :
Qu'avez-vous fait de votre liberté ?
Nos vieux guerriers lui rappellent leur gloire.
Mais l'Espagnol leur dit : Parlez plus bas ;
Soldats français, il n'est qu'une victoire,
C'est d'être libre, et vous ne l'êtes pas.

Le Catalan près de nos preux s'avance,
Et malgré l'ordre on le laisse approcher.
Lors il leur dit : Eh ! qu'ont fait pour la France
Tous vos succès qu'elle paya si cher ?
Que lui sert-il de fatiguer l'histoire.
De répéter vos marches, vos combats !
Soldats français, il n'est qu'une victoire,
C'est d'être libre, et vous ne l'êtes pas.

Un roi couvert d'une gothique rouille
Insolemment vient vous tyranniser;
Et vous tremblez sous un sceptre en quenouille,
Qu'un faible enfant suffirait à briser.
A vos exploits je refuse de croire,
Puisque la peur enchaîne encor vos bras.
Soldats français, il n'est qu'une victoire,
C'est d'être libre, et vous ne l'êtes pas.

Au mot de peur, nos guerriers en furie,
Allaient lancer un plomb sûr et mortel;
Mais l'Espagnol, sans s'émouvoir, leur crie :
Ce n'est pas moi qui dois rougir l'autel;
Si l'honneur veut un sang expiatoire,
A vos tyrans envoyez le trépas.
Soldats français, il n'est qu'une victoire,
C'est d'être libre, et vous ne l'êtes pas.

Comme le vent chasse un léger nuage,
De nos guerriers le courroux a passé,
Et le Français répond avec courage
A l'Espagnol qu'il tenait embrassé :
La Liberté repassera la Loire,
Nous la suivrons, vieux et jeunes soldats ;
Chacun de nous jure par la victoire
De vivre libre ou de ne vivre pas.

Soudain pour faire un drapeau tricolore,
Un colonel donne un manteau d'azur ;
Un grenadier sur le lis qu'il abhorre,
Ouvre sa veine et répand un sang pur :

Comme un fanal du haut d'un promontoire,
Le drapeau saint brille sur nos climats,
Et tout Français jure par la victoire
De vivre libre ou de ne vivre pas.

Le Tombeau de Manuel.

Air: T'en souviens-tu? disait un capitaine.

Tout est fini, la foule se disperse,
A son cercueil un peuple a dit adieu ;
Et l'amitié des larmes qu'elle verse
Ne fera plus confiance qu'à Dieu.
J'entends sur lui la terre qui retombe.
Hélas ! Français, vous allez l'oublier !
A vos enfants pour indiquer sa tombe,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Je quête ici pour honorer les restes
D'un citoyen, votre plus ferme appui.
J'eus le secret de ses vertus modestes :
Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.
L'humble tombeau qui sied à sa dépouille
Est par nous tous un tribut à payer.
Près de sa tombe un ami s'agenouille :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres.
Voilà douze ans qu'en des jours désastreux,
Sur les débris de la patrie en cendres
Nous nous étions rencontrés tous les deux.

Moi, je chantais ; lui, vétéran d'Arcole,
 Sonrit au luth vengeur d'un vieux laurier.
 Grace à vos dons, qu'un tombeau me console :
 Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambition n'effleurait point sa vie ;
 Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas,
 Il écoutait si la France asservie
 En appelant ne se réveillait pas.
 Contre la mort j'aurais eu son courage,
 Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.
 Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage :
 Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare
 Son éloquence a toujours combattu.
 Ce n'était point la foudre qui s'égare ;
 C'était une glaive aux mains de la Vertu.
 De la tribune on l'arrache ; il en tombe
 Entre les bras d'un peuple tout entier.
 La haine est là ; défendons bien sa tombe :
 Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Tu l'oubliais, peuple encor trop volage,
 Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos ;
 Mais, noble esquif mis à sec sur la plage
 Il dut compter sur le retour des flots.
 La seule mort troubla la solitude
 Où mes chansons accouraient l'égayer ;
 Pour effacer quatre ans d'ingratitude,
 Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes.
 Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté
 Paix et concorde, au bruit sanglant des armes,
 Et sous le joug, espoir et liberté :
 Payez mes chants, doux à votre mémoire
 Je tends la main au plus humble denier.
 De Manuel pour consacrer la gloire,
 Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Bonsoir.

COUPLETS A M. LAISNEY, IMPRIMEUR A PÉRONNE *).

Air de la République.

Mon cher Laisney, trinquons, trinquons encore
 A nos beaux jours promptement écoulés.
 Comme ils sont loin les feux de notre aurore !
 Que de plaisirs avec eux envolés !
 Mais de regrets faut-il qu'on se repaisse ?
 Non ; la gaité nourrit encor l'espoir.
 Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
 Souhaitons-nous un gai bonsoir.

*) C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage. N'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification, et corrigea mes premiers essais.

Cinquante hivers ont passé sur ta tête ;
J'ai de bien près cheminé sur tes pas.
Mais ces hivers ont eu leurs jours de fête,
Tout ne fut point aquilons et frimas.
Aurions-nous mieux employé la jeunesse,
Vécu moins vite avec un riche avoir ?
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Dans l'art des vers, c'est toi qui fus mon maître ;
Je t'effaçai sans te rendre jaloux.
Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître
Sont des chansons, ces fruits sont assez doux ;
Dans nos refrains que le passé renaisse,
L'illusion nous rendra son miroir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons nous un gai bonsoir.

Reposons-nous, car les Amours, sans doute,
Pour qui jadis nous avons tant marché,
Nous crieraient tous, s'ils nous trouvaient en route,
Allez dormir, le soleil est couché.
Mais l'amitié, l'ombre fût-elle épaisse,
Vient allumer nos lampes pour y voir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Les Deux Grenadiers.

(Avril 1814.)

Air: *Guide mes pas, ô Providence!*

PREMIER GRENADIER.

A notre poste on nous oublie.
Richard, minuit sonne au château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Nous allons revoir l'Italie.
Demain, adieu, Fontainebleau.

PREMIER GRENADIER.

Par le ciel! que j'en remercie,
L'île d'Elbe est un beau climat.

DEUXIÈME GRENADIER.

Fût-elle au fond de la Russie,
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.
Suivons un vieux soldat.

DEUXIÈME GRENADIER.

Quelles sont promptes les défaites!
Où sont Moscou, Wilna, Berlin?
Je crois voir sur nos baïonnettes
Luire encor les feux du Kremlin;
Et, livré par quelques perfides,

Paris coûte à peine un combat !
 Nos gibernes n'étaient pas vides,
 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Chacun nous répète : Il abdique.
 Quel est ce mot ? Apprends-le-moi.
 Rétablit-on la république ?

DEUXIÈME GRENADIER.

Non, puisqu'on nous ramène un roi.
 L'empereur aurait cent couronnes,
 Je concevrais qu'il les cédât :
 Sa main en faisait des aumônes.
 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Une lumière, à ces fenêtres,
 Brille à peine dans le château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Les valets à nobles ancêtres
 Ont fui, le nez dans leur manteau.
 Tous, dégalonnant leurs costumes,
 Vont au nouveau chef de l'état
 De l'agle mort vendre les plumes.
 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Des maréchaux, nos camarades,
 Désertent aussi gorgés d'or.

DEUXIÈME GRENADIER.

Notre sang paya tous leurs grades :
 Heureux qu'il nous en reste encor !
 Quoi ! la gloire fut en personne
 Leur marraine un jour de combat,
 Et le parrain, on l'abandonne !

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Après vingt-cinq ans de services
 J'allais demander du repos.

DEUXIÈME GRENADIER.

Moi, tout couvert de cicatrices,
 Je voulais quitter les drapeaux ;
 Mais quand la liqueur est tarie,
 Briser le vase est d'un ingrat.
 Adieu, femme, enfants et patrie !

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

Encore des Amours.

Air :

Je me disais : Tous les dieux du bel âge
 M'ont délaissé ; me voilà seul et vieux.
 Adieu l'espoir que leur troupe volage
 M'avait donné de me fermer les yeux !
 Je le disais lorsqu'une enchanteresse
 Vient et d'un mot ravit mes sens troublés.

Ah! c'est encore quelque beauté traîtresse :
Tous les Amours ne sont pas envolés.

Oui, c'est encor quelque sujet de peine ;
Mais du repos je suis si fatigué !
Lorsqu'à trente ans je pliais sous ma chaîne,
Plus malheureux, pourtant j'étais plus gai.
Le ciel m'envoie une reine nouvelle ;
Combien d'attraits les siens m'ont rappelés !
Roses d'automne, effeuillez-vous pour elle :
Tous les Amours ne sont pas envolés.

Mes yeux encore ont des pleurs à répandre ;
Ma voix encore a des chants amoureux.
Aimons, chantons. La beauté vient m'apprendre
A triompher des hivers rigoureux.
Tout me sourit : les fleurs brillent plus belles,
Les jours plus purs, les cieux plus étoilés
Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes :
Tous les Amours ne sont pas envolés.

Le Prisonnier de Guerre.

Air: Chante, chante, troubadour, chante.

Marie, enfin quitte l'ouvrage,
Voici l'étoile du berger.
— Ma mère, un enfant du village
Languit captif chez l'étranger.

Pris sur mer, loin de sa patrie,
Il s'est rendu, mais le dernier.
File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier ;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Tu le veux, ma lampe s'allume.
Eh quoi ! ma fille, encore des pleurs ?
— D'ennui, ma mère, il se consume,
L'Anglais insulte à ses malheurs.
Tout jeune, Adrien m'a chérie ;
Il égayait notre foyer.
File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier ;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Pour lui je filerais moi-même,
Mon enfant, mais j'ai tant vieilli !
— Envoyez à celui que j'aime
Tout le gain par moi recueilli.
Rose à sa noce en vain me prie :
Dieu ! j'entends le ménétrier !
File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier ;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Plus près du feu, file, ma chère,
La nuit vient refroidir le temps.

— Adrien, m'a-t-on dit, ma mère,
 Gémit dans des cachots flottants.
 On repousse la main flétrie
 Qu'il étend vers un pain grossier.
 File, file, pauvre Marie,
 Pour secourir le prisonnier ;
 File, file, pauvre Marie,
 File, file pour le prisonnier.

Ma fille, j'ai naguère encore
 Rêvé qu'il était ton époux.
 Même avant la trentième aurore
 Mes rêves s'accomplissent tous.
 — Quoi ! l'herbe à peine refléurie
 Verra le retour du guerrier !
 File, file, pauvre Marie,
 Pour secourir le prisonnier ;
 File, file, pauvre Marie,
 File, file pour le prisonnier.

La Mouche.

Air : Je loge au quatrième étage.

Au bruit de notre gaité folle
 Au bruit des verres, des chansons,
 Quelle mouche murmure et vole,
 Et revient quand nous la chassons ?
 C'est quelque dieu, je le soupçonne,
 Qu'un peu de bonheur rend jaloux.

Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

Transformée en mouche hideuse,
Amis, oui, c'est, j'en suis certain,
La Raison, déité grondeuse,
Qu'irrite un si joyeux festin.

L'orage approche, le ciel tonne,
Voilà ce que dit son courroux.

Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

C'est la Raison qui vient me dire :

„A ton âge on vit en reclus.

„Ne bois plus tant, cesse de rire;

„Cesse d'aimer, ne chante plus.“

Ainsi, son beffroi toujours sonne
Aux lueurs des feux les plus doux.

Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

C'est la Raison : gare à Lisette !

Son dard la menace toujours.

Dieux ! il perce la collerette :

Le sang coule ! accourez, Amours !

Amours, poursuivez la félonne ;

Qu'elle expire enfin sous vos coups.

Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

Victoire ! amis, elle se noie

Dans l'Al que Lise a versé.

Victoire ! et qu'aux mains de la joie
 Le sceptre enfin soit replacé.
 Un souffle ébranle sa couronne ;
 Une mouche nous troublait tous.
 Ne craignons plus qu'elle bourdonne,
 Qu'elle bourdonne autour de nous.

La Comète de 1832.

Air : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Dieu contre nous envoie une comète ;
 A ce grand choc nous n'échapperons pas.
 Je sens déjà crouler notre planète,
 L'Observatoire y perdra ses compas.
 Avec la table, adieu tous les convives ;
 Pour peu de gens le banquet fut joyeux.
 Vite à confesse, allez, ames craintives ;
 Finissons-en, le monde est assez vieux.

Oui, pauvre globe, égaré dans l'espace,
 Embrouille enfin tes nuits avec tes jours.
 Et cerf-volant, dont la ficelle casse,
 Tourne en tombant, tourne et tombe toujours.
 Va, franchissant des routes qu'on ignore,
 Contre un soleil te briser dans les cieux.
 Tu l'éteindrais, que de soleils encore !
 Finissons-en, le monde est assez vieux.

N'est-on pas las d'ambitions vulgaires,
De sots parés, de pompeux sobriquets.
D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres,
De laquais rois, de peuples de laquais ?
N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre ;
Vers l'avenir las de tourner les yeux ?
Ah ! c'en est trop pour si petit théâtre.
Finissons-en, le monde est assez vieux.

Les jeunes gens me disent : Tout chemine ;
A petit bruit chacun lime ses fers.
La presse éclaire, et le gaz illumine,
Et la vapeur vole aplanir les mers.
Vingt ans , au plus, bon homme, attends encore ;
L'œuf éclora sous un rayon des cieux.
Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore ;
Finissons-en, le monde est assez vieux.

Bien autrement je parlais, quand la vie
Gonflait mon cœur et de joie et d'amour.
Terre, disais-je, ah ! jamais ne dévie
Du cercle heureux où Dieu sema le jour.
Mais je vieillis , la beauté me rejette,
Ma voix s'éteint ; plus de concerts joyeux ;
Arrive donc, implacable comète.
Finissons-en, le monde est assez vieux.

Le Feu du Prisonnier.

(La Force, 1820.)

Air du vaudeville de Taconnet.

Combien le feu tient douce compagnie
 Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver !
 Seul avec moi se chauffe un bon Génie,
 Qui parle haut, rime ou chante un vieux air.
 Il me fait voir, sur la braise animée,
 Des bois, des mers, un monde en peu d'instants.
 Tout mon ennui s'envole à la fumée.
 O bon Génie, amusez-moi long-temps.

Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire ;
 Vieux, il me berça avec mes premiers jeux.
 Du doigt, dans l'âtre, il signale un navire :
 Je vois trois mâts sur des flots orageux.
 Le vaisseau vogue, et bientôt l'équipage
 Sous un beau ciel saluera le printemps.
 Moi seul je reste enchaîné sur la plage.
 O bon Génie, amusez-moi long-temps.

Ici, que vois-je ! est-ce un aigle qui vole
 Et du soleil mesure la hauteur ?
 C'est un ballon : voici la banderole,
 Et la nacelle et le navigateur.
 L'audacieux, si la pitié l'inspire,
 Doit de ces murs plaindre les habitants.
 Libre là haut, quel air pur il respire !
 O bon Génie, amusez-moi long-temps.

D'un canton suisse, ah! voilà bien l'image:
 Glaciers, torrents, vallons, lacs et troupeaux.
 J'aurais dû fuir quand j'ai prévu l'orage;
 La liberté, là, m'offrait le repos.
 Je franchirais ces monts à crête immense,
 Où je crois voir nos vieux drapeaux flottants.
 Mon cœur n'a pu s'arracher à la France.
 O bon Génie, amusez-moi long-temps.

Dans mon désert encor quelque miracle!
 Génie, allons sur ces coteaux boisés.
 En vain tout bas on me dit: Deviens sage;
 Plie un genou, tes fers seront brisés.
 Vous qui, bravant le géôlier qui nous guette,
 Me rendez jeune à près de cinquante ans,
 Sur ce braiser, vite un coup de baguette.
 O bon Génie, amusez-moi long-temps.

Le 14 Juillet 1829.

(La Force.)

Air: A soixante ans il ne faut pas remettre.

Pour un captif, souvenir plein de charmes!
 J'étais bien jeune; on criait: „Vengeons-nous.
 „A la Bastille! aux armes! vite aux armes!“
 Marchands, bourgeois, artisans couraient tous.
 Je vois pâlir et mère et femme et fille;
 Le canon gronde aux rappels du tambour.

Victoire au Peuple ! il a pris la Bastille !
Un beau soleil a fêté ce grand jour *).

Enfant, vieillard, riche ou pauvre, on s'embrasse :
Les femmes vont redisant mille exploits ;
Héros du siège, un soldat bleu qui passe**),
Est applaudi des mains et de la voix.
Le nom du roi frappe alors mon oreille ;
De Lafayette on parle avec amour ***).
La France est libre et ma raison s'éveille.
Un beau soleil a fêté ce grand jour.

Le lendemain, un vieillard docte et grave
Guida mes pas sur d'immenses débris :
„Mon fils, dit-il, ici d'un peuple esclave
„Le despotisme étouffait tous les cris ;
„Mais des captifs pour y loger la foule,
„Il creusa tant au pied de chaque tour,
„Qu'au premier choc le vieux château s'écroule.
„Un beau soleil a fêté ce grand jour.

*) Le 14 juillet 1789, il fit un temps magnifique. Le 14 juillet 1819 fut également beau, quoique la saison ait été très-pluvieuse.

**) Un garde-française. La plus grande partie de cette milice s'échappa des casernes où elle était consignée, et prêta secours aux Parisiens pour prendre la vieille forteresse féodale.

***) A l'époque où cette chanson fut faite, le général Lafayette, qui parcourait une partie de la France, y recevait un accueil qui rappelait les premiers temps de notre révolution.

„La Liberté, rebelle antique et sainte,
 „Mon fils, s'armant des fers de nos aïeux,
 „A son triomphe appelle en cette enceinte
 „L'Égalité qui redescend des cieux.
 „De ces deux sœurs la foudre gronde et brille :
 „C'est Mirabeau tonnait contre la cour.
 „Sa voix nous crie : Encore une Bastille !
 „Un beau soleil a fêté ce grand jour,

„Où nous semons chaque peuple moissonne :
 „Déjà vingt rois, au bruit de nos débats,
 „Portent, tremblants, la main à leur couronne,
 „Et leurs sujets de nous parlent tout bas.
 „Des droits de l'homme, ici, l'ère féconde
 „S'ouvre et du globe accomplira le tour.
 „Sur ces débris Dieu crée un nouveau monde.
 „Un beau soleil a fêté ce grand jour.“

De ces leçons, qu'un vieillard m'a données,
 Le souvenir dans mon cœur sommeillait ;
 Mais je revois, après quarante années,
 Sous les verrous, le quatorze juillet.
 O Liberté, ma voix qu'on veut proscrire,
 Redit ta gloire aux murs de ce séjour.
 A mes barreaux l'Aurore vient sourire ;
 Un beau soleil fête encor ce grand jour.

Mon Tombeau.

Air d'Aristippe.

Moi bien portant, quoi ! vous pensez d'avance
 A m'ériger une tombe à grands frais !
 Sottise ! amis ; point de folle dépense.
 Laissez aux grands le faste des regrets.
 Avec le prix ou du marbre ou du cuivre,
 Pour un gueux mort habit cent fois trop beau,
 Faites achat d'un vin qui pousse à vivre ;
 Buvons gaîment l'argent de mon tombeau.

A votre bourse un galant mausolée
 Pourrait coûter vingt mille francs et plus.
 Sous le ciel pur d'une riche vallée,
 Allons six mois vivre en joyeux reclus.
 Concerts et bals où la beauté conyie,
 Vont de plaisir nous meubler un château.
 Je veux risquer de trop aimer la vie ;
 Mangeons gaîment l'argent de mon tombeau.

Mais je vieillis, et ma maîtresse est jeune.
 Or il lui faut des parures de prix.
 L'éclat du luxe adoucit un long jeûne ;
 Témoin Longchamps où brille tout Paris.
 Vous devez bien quelque chose à ma belle ;
 D'un cachemire elle attend le cadeau.
 En viager sur un cœur si fidèle,
 Plaçons gaîment l'argent de mon tombeau.

Non, mes amis, au spectacle des ombres
 Je ne veux point d'une loge d'honneur.
 Voyez ce pauvre, au teint pâle, aux yeux sombres ;
 Près de mourir, ah ! qu'il goûte au bonheur.
 A ce vieillard qui, las de sa besace,
 Doit avant moi voir lever le rideau,
 Pour qu'au parterre il me garde une place,
 Donnons gaîment l'argent de mon tombeau.

Qu'importe à moi, que mon nom sur la pierre
 Soit déchiffré par un futur savant ?
 Et quant aux fleurs qu'on promet à ma bière,
 Mieux vaut, je crois, les respirer vivant.
 Postérité, qui peux bien ne pas naître,
 A me chercher n'use point ton flambeau.
 Sage mortel, j'ai su par la fenêtre
 Jeter gaîment l'argent de mon tombeau.

Le Juif Errant.

Air du chasseur rouge d'Amédée de Beauplan.

Chrétien, au voyageur souffrant
 Tends un verre d'eau sur ta porte.
 Je suis, je suis le Juif errant,
 Qu'un tourbillon toujours emporte.
 Sans vieillir accablé de jours,
 La fin du monde est mon seul rêve.
 Chaque soir j'espère toujours ;
 Mais toujours le soleil se lève.

Toujours, toujours,
 Tourne la terre où moi je cours,
 Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-huit siècles, hélas !
 Sur la cendre grecque et romaine,
 Sur les débris de mille états,
 L'affreux tourbillon me promène.
 J'ai vu sans fruit germer le bien,
 Vu des calamités fécondes ;
 Et pour suivre au monde ancien,
 Des flots j'ai vu sortir deux mondes.

Toujours, toujours,
 Tourne la terre où moi je cours,
 Toujours, toujours, toujours, toujours.

Dieu m'a changé pour me punir :
 A tout ce qui meurt je m'attache.
 Mais du toit prêt à me bénir
 Le tourbillon soudain m'arrache.
 Plus d'un pauvre vient implorer
 Le denier que je puis répandre,
 Qui n'a pas le temps de serrer
 La main qu'en passant j'aime à tendre.

Toujours, toujours,
 Tourne la terre où moi je cours,
 Toujours, toujours, toujours, toujours.

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
 Sur le gazon, au bord de l'onde,
 Si je repose mes douleurs,
 J'entends le tourbillon qui gronde.

Eh! qu'importe au ciel irrité
 Cet instant passé sous l'ombrage?
 Faut-il moins que l'éternité
 Pour délasser d'un tel voyage?

Toujours, toujours,
 Tourne la terre où moi je cours,
 Toujours, toujours, toujours, toujours.

Que des enfants vifs et joyeux
 Des miens me retracent l'image;
 Si j'en veux repaître mes yeux,
 Le tourbillon souffle avec rage.
 Vieillards, osez-vous à tout prix
 M'envier ma longue carrière?
 Ces enfants à qui je souris,
 Mon pied balaira leur poussière.

Toujours, toujours,
 Tourne la terre où moi je cours,
 Toujours, toujours, toujours, toujours.

Des murs où je suis né jadis
 Retrouvé—je encor quelque trace,
 Pour m'arrêter je me roidis ;
 Mais le tourbillon me dit: „Passe!
 „Passe!“ et la voix me crie aussi :
 „Reste debout quand tout succombe.
 „Tes aïeux ne t'ont point ici
 „Gardé de p'lace dans leur tombe.“

Toujours, toujours,
 Tourne la terre où moi je cours,
 Toujours, toujours, toujours, toujours.

J'outrageai d'un rire inhumain
 L'homme-dieu respirant à peine.....
 Mais sous mes pieds suit le chemin.
 Adieu, le tourbillon m'entraîne.
 Vous qui manquez de charité,
 Tremblez à mon supplice étrange.
 Ce n'est point sa divinité,
 C'est l'humanité que Dieu venge.
 Toujours, toujours,
 Tourne la terre où moi je cours,
 Toujours, toujours, toujours, toujours.

La Fille du Peuple.

Air d'Aristippe.

Fille du peuple, au chantre populaire
 De ton printemps tu prodigues les fleurs,
 Dès ton berceau tu lui dois ce salaire:
 Ses premiers chants calmaient tes premiers pleurs.
 Va, ne crains pas que baronne ou marquise
 Veuille à me plaire user ses beaux atours.
 Ma muse et moi nous portons pour devise:
 Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quand, jeune encor, j'errais sans renommée,
 D'anciens châteaux s'offraient-ils à mes yeux,
 Point n'invoquais, à la porte fermée,
 Pour m'introduire, un nain mystérieux.

Je me disais : Tendresse et poésie
 Ont fui ces murs, chers aux vieux troubadours.
 Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie ;
 Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Fi des salons où l'ennui qui se berce
 Bâille entouré d'un luxe éblouissant !
 Feu d'artifice éteint par une averse,
 Quand vient la joie, elle y meurt en naissant.
 En souliers fins, chapeau frais, robe blanche,
 Tu veux aux champs courir tous les huit jours :
 Viens ; tu me rends les plaisirs du dimanche.
 Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quelle beauté, simple dame ou princesse,
 A plus que toi de décence et d'attraits ?
 Possède un cœur plus riche de jeunesse,
 Des yeux plus doux et de plus nobles traits ?
 Le peuple enfin s'est fait une mémoire :
 J'ai pour ses droits lutté contre deux Cours ;
 Il te devait au chantre de sa gloire.
 Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Le Cordon, s'il vous plaît.

CHANSON FAITE A LA FORCE, POUR LA FÊTE DE
 MARIE.

Air du vaudeville des Scythes et des Amazones.

Allons aux champs fêter Marie ;
 Hâtons-nous, le plaisir m'attend.

Le pied poudreux, la main fleurie,
 Là bas arrivons en chantant. *(bis.)*
 Gai voyageur, j'ai mes pipeaux à prendre,
 Pipeaux qu'un sourd a traités de sifflet.
 Portier, ce soir, gardez-vous de m'attendre.
 Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît. *(bis.)*
 Le cordon, le cordon, s'il vous plaît. *(bis.)*

Vite, portier; car on m'accuse
 D'oublier l'heure du repas.
 Jouy déjà gronde ma muse
 Dont il soutint les premiers pas.
 D'amis nombreux quelle troupe riante,
 Et de beautés quel brillant chapelet!
 Dans sa prison l'Aï s'impatiente,
 Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît.
 Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Beaux jours d'une fête si chère,
 A revenir toujours trop lents!
 Pour nous, l'un de l'autre diffère
 Au plus par quelques cheveux blancs.
 Puisse Marie, à ses goûts si fidèle,
 Voir ses élus toujours au grand complet!
 Volons chanter la liberté près d'elle.
 Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît.
 Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Mon vieux portier dort dans sa loge :
 Mes petits vers vont refroidir.
 D'un digne époux j'y fais l'éloge;
 Forçons Marie à m'applaudir.

Puis, montrons-la courant plaindre des peines,
 Rendre au malheur l'espoir qui s'envolait,
 Et consoler un ami dans les chaînes.
 Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît.
 Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Mais mon portier, las de se taire,
 Répond qu'on ne sort pas ainsi;
 Que j'écrive au propriétaire;
 Que je dois trois termes ici.

Fétez Marie, ô vous à qui l'on ouvre;
 Sans moi, pour elle, enfantez maint couplet.
 Je rougirais d'envoyer dire au Louvre:
 Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît.
 Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Laideur et Beauté.

Air: *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

Sa trop grande beauté m'obsède;
 C'est un masque aisément trompeur.
 Oui, je voudrais qu'elle fût laide,
 Mais laide, laide à faire peur.
 Belle ainsi faut-il que je l'aime!
 Dieu, reprends ce don éclatant,
 Je le demande à l'enfer même:
 Qu'elle soit laide et que je l'aime autant.

A ces mots m'apparaît le diable :
 C'est le père de la laideur.
 „Rendons-la, dit-il, effroyable.
 „De tes rivaux trompons l'ardeur.
 „J'aime assez ces métamorphoses.
 „Ta belle ici vient en chantant ;
 „Perles, tombez ; fanez-vous, roses.
 „La voilà laide et tu l'aimes autant.“

Laide ! moi ! dit-elle, étonnée.
 Elle s'approche d'un miroir,
 Doute d'abord, puis consternée,
 Tombe en un morne désespoir.
 „Pour moi seul tu jurais de vivre,“
 Lui dis-je, à ses pieds me jetant ;
 „A mon seul amour il te livre.
 „Plus laide encor, je t'aimerais autant.

Ses yeux éteints fondent en larmes,
 Alors sa douleur m'attendrit.
 Ah ! rendez, rendez-lui ses charmes.
 Soit ! répond Satan qui sourit.
 Ainsi que naît la fraîche aurore,
 Sa beauté renait à l'instant.
 Elle est, je crois, plus belle encore.
 Elle est plus belle et moi je l'aime autant.

Vite, au miroir elle s'assure
 Qu'on lui rend bien tous ses appas.
 Des pleurs restent sur sa figure,
 Qu'elle essuie en grondant tout bas.

Satan s'envole, et la cruelle
 Fuit et s'écrie en me quittant :
 Jamais fille que Dieu fit belle
 Ne doit aimer qui peut l'aimer autant.

Le Vieux Caporal.

(1829.)

Air du Vilain, ou de Ninon chez madame de Sévigné.

En avant! partez, camarades,
 L'arme au bras, le fusil chargé.
 J'ai ma pipe et vos embrassades;
 Venez me donner mon congé.
 J'eus tort de vieillir au service.
 Mais pour vous tous, jeunes soldats,
 J'étais un père à l'exercice.
 Conscrits, au pas.
 Ne pleurez pas.
 Ne pleurez pas.
 Marchez au pas.

Au pas, au pas, au pas, au pas!

Un morveux d'officier m'outrage;
 Je lui fends! . . . il vient d'en guérir.
 On me condamne, c'est l'usage:
 Le vieux caporal doit mourir.
 Poussé d'humeur et de rogomme,
 Rien n'a pu retenir mon bras.

Puis, moi, j'ai servi le grand homme.

Conscrits, au pas.

Ne pleurez pas,

Ne pleurez pas.

Marchez au pas.

Au pas, au pas, au pas, au pas !

Conscrits, vous ne troquerez guères

Bras ou jambe contre une croix.

J'ai gagné la mienne à ces guerres

Où nous bousculions tous les rois.

Chacun de vous payait à boire

Quand je racontais nos combats.

Ce que c'est pourtant que la gloire !

Conscrits, au pas.

Ne pleurez pas.

Ne pleurez pas.

Marchez au pas.

Au pas, au pas, au pas, au pas !

Robert, enfant de mon village,

Retourne garder tes moutons.

Tiens, de ces jardins vois l'ombrage:

Avril fleurit mieux nos cantons.

Dans nos bois, souvent dès l'aurore

J'ai déniché de frais appas.

Bon dieu ! ma mère existe encore !

Conscrits, au pas.

Ne pleurez pas.

Ne pleurez pas.

Marchez au pas.

Au pas, au pas, au pas, au pas !

Qui là bas sanglote et regarde ?
Eh ! c'est la veuve du tambour.
En Russie , à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme,
Sans moi restaient sous les frimas !
Elle va prier pour mon ame.

Conscrits , au pas.

Ne pleurez pas.

Ne pleurez pas.

Marchez au pas.

Au pas , au pas , au pas , au pas !

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
Non , pas encore . . . Allons ; tant mieux !
Nous allons entrer dans l'enceinte ;
Çà, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine.
Surtout ne tirez point trop bas.
Et qu'au pays Dieu vous ramène !

Conscrits , au pas.

Ne pleurez pas.

Ne pleurez pas.

Marchez au pas.

Au pas , au pas , au pas , au pas !

Le Bonheur.

Air:

Le vois-tu bien, là-bas, là bas,
 Là bas, là bas ? dit l'Espérance.
 Bourgeois, manants, rois et prélats
 Lui font de loin la révérence.
 C'est le Bonheur, dit l'Espérance.
 Courons, courons ; doublons le pas,
 Pour le trouver là bas, là bas,
 Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
 Là bas, là bas, sous la verdure ?
 Il croit à d'éternels appas,
 Même à l'amour qui toujours dure.
 Qu'on est heureux sous la verdure !
 Courons, courons ; doublons le pas,
 Pour le trouver là bas, là bas,
 Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
 Là bas, là bas, à la campagne ?
 D'enfants et de grains, Dieu ! quel tas !
 Quels gros baisers à sa compagne !
 Qu'on est heureux à la campagne !
 Courons, courons ; doublons le pas,
 Pour le trouver là bas, là bas,
 Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, dans une banque ?
S'il est un plaisir qu'il n'ait pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque.
Qu'on est heureux dans une banque !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, dans une armée ?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.
Qu'on est heureux dans une armée !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, sur un navire !
L'arc-en-ciel brille dans ses mâts ;
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, c'est en Asie ?
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.

'Qu'on est heureux dans cette Asie!
 Courons , courons ; doublons le pas,
 Pour le trouver là bas , là bas , là bas,
 Là bas , là bas.

Le vois-tu bien , là bas , là bas,
 Là bas , là bas , en Amérique ?
 Sous un arbre il met habit bas
 Pour présider sa république.
 Qu'on est heureux en Amérique !
 Courons , courons ; doublons le pas,
 Pour le trouver là bas , là bas,
 Là bas , là bas.

Le vois-tu bien , là bas , là bas,
 Là bas , là bas , dans ces nuages ?
 Ah ! dit l'homme enfin vieux et las,
 C'est trop d'inutiles voyages.
 Enfants , courez vers ces nuages.
 Courez , courez ; doublez le pas,
 Pour le trouver là bas , là bas,
 Là bas , là bas.

L'Alchimiste.

Air de la bonne vieille.

Tu vas , dis-tu , vieux et pauvre alchimiste,
 Tirer de l'or des métaux indigents,
 Et , faisant plus pour moi que l'âge attriste,
 Me rajeunir par de secrets agents.

J'ouvre ma bourse à ta science occulte.
Mon cœur crédule au grand œuvre a recours.
Chacun pourtant conservera son culte.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Sur ce brasier souffle donc en silence,
Ou d'un vieux livre interroge les mots.
Ton art est sûr; le Pactole et Jouvence
Dans ce creuset vont marier leurs flots.
L'œil sur ce feu, que tu rêves de choses !
Vois-tu déjà le sourire des Cours ?
Moi, pour mon front je n'attends que des roses.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Ivre d'espoir, quel délire t'égare !
„O rois, dis-tu, baisez mes pieds poudreux.
„J'aurai plus d'or que Cortès et Pizarre
„N'en ont conquis pour d'autres que pour eux.“
Naguère encor, toi qui vivais d'aumônes,
Déjà l'orgueil rugit dans tes discours.
Achète au poids et sceptres et couronnes.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Oui, rends-moi-les avec leur indigence ;
Rends à mon ame un corps plus vigoureux ;
A mon esprit ôte l'expérience,
Souffle en mon cœur un sang plus généreux.
Puis t'échappant de ton palais de marbre,
En char pompeux bercé sur le velours,
Vois-moi dormir, heureux au pied d'un arbre.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Je sais pourtant ce que vaut la richesse :
 Mais j'aime encor ; je possède et, cent fois,
 J'ai craint de voir ma trop jeune maîtresse
 Compter mes ans et les siens par ses doigts.
 C'est du soleil qui sied à sa peau brune ;
 C'est de l'été qu'il faut à nos amours.
 Celle que j'aime est sourde à la fortune.
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Mais au creuset ta main que trouve-t-elle ?
 Rien ! te voilà plus pauvre et moi plus vieux.
 „Non, non, dis-tu ; demain, lune nouvelle ;
 „Recommençons ; demain nous serons dieux.“
 Tu mens, vieillard ; mais d'erreurs caressantes
 J'ai tant besoin, que je te crois toujours.
 Sur mon front nu, vois ces rides naissantes.
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Jeanne la Rousse,

ou

LA FEMME DU BRACONNIER.

Air : Soir et matin sur la fougère.

Un enfant dort à sa mamelle,
 Elle en porte un autre à son dos.
 L'ainé, qu'elle traîne après elle,
 Gèle pieds nus dans ses sabots.
 Hélas ! des gardes qu'il courrouce,
 Au loin, le père est prisonnier.

Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse,
On a surpris le braconnier.

Je l'ai vue heureuse et parée,
Elle cousait, chantait, lisait,
Du magister fille adorée,
Par son bon cœur elle plaisait.
J'ai pressé sa main blanche et douce,
En dansant sous le marronnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse,
On a surpris le braconnier.

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux,
La quitta, parce qu'au village
On riait de ses cheveux roux.
Puis deux, puis trois ; chacun repousse
Jeanne qui n'a pas un denier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse,
On a surpris le braconnier.

Mais un vaurien dit : „Rousse ou blonde,
„Moi, pour femme je te choisis.
„En vain les gardes font la ronde :
„J'ai bon repaire et trois fusils.
„Faut-il bénir mon lit de mousse ;
„Du château payons l'aumônier.“
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse,
On a surpris le braconnier.

Doux besoin d'être épouse et mère
Fit céder Jeanne qui, trois fois,

Depuis, dans une joie amère,
 Accoucha seule au fond des bois.
 Pauvres enfants ! chacun d'eux pousse
 Frais comme un bouton printanier.
 Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse,
 On a surpris le braconnier.

Quel miracle un bon cœur opère !
 Jeanne, fidèle à ses devoirs,
 Sourit encor, car de leur père
 Ses fils auront les cheveux noirs.
 Elle sourit, car sa voix douce
 Rend l'espoir à son prisonnier.
 Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse,
 On a surpris le braconnier.

La Nostalgie,

ou

LA MALADIE DU PAYS.

Air de la République.

Vous m'avez dit : „A Paris, jeune pâtre,
 „Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchants ;
 „Notre or, nés soins, l'étude, le théâtre,
 „T'auront bientôt fait oublier les champs.“
 Je suis venu ; mais voyez mon visage.
 Sous tant de feux mon printemps s'est fané.
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et la montagne où je suis né !

La fièvre court triste et froide en mes veines ;
A vos désirs cependant j'obéis.
Ces bals charmants où les femmes sont reines,
J'y meurs, hélas ! j'ai le mal du pays.
En vain l'étude a poli mon langage ;
Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses dimanches si joyeux !

Avec raison vous méprisez nos veilles,
Nos vieux récits et nos chants si grossiers.
De la féerie égalant les merveilles,
Votre Opéra confondrait nos sorciers.
Au saint des saints le ciel, rendant hommage,
De vos concerts doit emprunter les sons.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et sa veillée et ses chansons !

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
M'ont à moi-même inspiré des dédains.
Des monuments j'admire ici la foule ;
Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins.
Palais magique, on dirait un mirage
Que le soleil colore à son coucher.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses chaumes et son clocher !

Convertissez le sauvage idolâtre ;
Près de mourir, il retourne à ses dieux.
Là-bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre ;
Ma mère en pleurs repense à nos adieux.

J'ai vu cent fois l'avanche et l'orage,
 L'ours et les loups fondre sur mes brébis.
 Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et la houlette et le pain bis!

Qu'entends-je, ô ciel! pour moi rempli d'alarmes:
 „Pars, dites-vous, demain pars au réveil.
 „C'est l'air natal qui séchera tes larmes;
 „Va refleurir à ton premier soleil.“
 Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
 Où l'étranger reste comme enchaîné.
 Ah! je revois, je revois mon village,
 Et la montagne où je suis né!

Les Contrebandiers.

(CHANSON ADRESSÉE A M. JOSEPH BERNARD, DÉPUTÉ
 DU VAR, AUTEUR DU BON SENS D'UN HOMME
 DE RIEN.)

Air: *Cette chaumière-là vaut un palais.*

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse!

Le peuple à nous s'intéresse:

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis:

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Il est minuit. Ça, qu'on me suive,

Hommes, pacotille et mulets.

Marchons , attentifs au qui vive,
Armons fusils et pistolets.

Les douaniers sont en nombre,
Mais le plomb n'est pas cher ;
Et l'on sait que dans l'ombre
Nos balles verront clair.

Malheur ! malheur aux commis !
A nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis :

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Camarades, la noble vie !
Que de hauts faits à publier !
Combien notre belle est ravie
Quand l'or pleut dans son tablier !
Château, maison, cabane,
Nous sont ouverts partout.
Si la loi nous condamne,
Le peuple nous absout.

Malheur ! malheur aux commis !
A nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse ;

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis :

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Bravant neige, froid, pluie, orage,
Au bruit des torrents nous dormons.
Ah ! qu'on aspire de courage
Dans l'air pur du sommet des monts.

Cimes à nous connues,
 Cent fois vous nous voyez
 La tête dans les nues
 Et la mort sous nos pieds.

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse!

Le peuple à nous s'intéresse:

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis:

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Aux échanges l'homme s'exerce;

Mais l'impôt barre les chemins,

Passons: c'est nous qui du commerce

Tiendrons la balance en nos mains.

Partout la Providence

Veut, en nous protégeant,

Niveler l'abondance,

Éparpiller l'argent.

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse!

Le peuple à nous s'intéresse:

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis:

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Nos gouvernants, pris de vertige,

Des biens du ciel triplant le taux,

Font mourir le fruit sur sa tige,

Du travail brisent les marteaux.

Pour qu'au loin il abreuve

Le sol et l'habitant,

Le bon Dieu crée un fleuve;
Ils en font un étang.

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse!

Le peuple à nous s'intéresse:

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis:

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Quoi! l'on veut qu'un de langage,
Aux mêmes lois long-temps soumis,
Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'eunemis!

Non, grâce à notre peine,

Ils ne vont pas en vain

Filer la même laine,

Sourire au même vin.

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse!

Le peuple à nous s'intéresse:

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis:

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A la frontière où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit: Suis d'autres lois.

L'été vient tarir la rigole

Qui sert de limite à deux rois.

Prix du sang qu'ils répandent,

Là, leurs droits sont perçus.

Ces bornes qu'ils défendent,

Nous sautons par-dessus.

Malheur ! malheur aux commis !

A nous, bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis :

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

On nous chante dans nos campagnes,

Nous, dont le fusil redouté

En frappant l'écho des montagnes,

Peut réveiller la liberté.

Quand tombe la patrie

Sous des voisins altiers,

Mourante elle s'écrie :

A moi, contrebandiers !

Malheur ! malheur aux commis !

A nous, bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis :

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A mes Amis devenus Ministres.

Air nouveau de Romagnési.

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;

Semez ailleurs places, titres et croix.

Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître :

Oiseau craintif, je suis la glu des rois.

Que me faut-il? maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.
De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant Dieu m'a dit: Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune,
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas je dis: Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas! quoi qu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
En me créant Dieu m'a dit: Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde
Vient me ravir, et je regarde en bas.
De là, mon œil confond dans notre monde
Rois et sujets, généraux et soldats!
Un bruit m'arrive; est-ce un bruit de victoire?
On crie un nom; je ne l'entends pas bien.
Grands, dont là-bas je vois ramper la gloire,
En me créant Dieu m'a dit: Ne sois rien.

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu,
Qui, regrettant son hôtel ou son chaume,
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin, ma voix lui crie: Heureux voyage!
Priant de cœur pour tout grand citoyen:
Mais au soleil je m'endors sur la plage.
En me créant Dieu m'a dit: Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute ;
 J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart.
 Un peuple en deuil vous fait cortège en route ;
 Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
 En vain l'on court où votre étoile tombe ;
 Qu'importe alors votre gîte ou le mien ?
 La différence est toujours une tombe.
 En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte ;
 A vos grandeurs je devais un salut.
 Amis, adieu. J'ai derrière la porte
 Laisse tantôt mes sabots et mon luth.
 Sous ces lambris près de vous accourue,
 La Liberté s'offre à vous pour soutien.
 Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
 En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Colibri.

Air : *Garde à vous.*

Mes amis,
 J'ai soumis
 L'enfer à ma puissance.
 De son obéissance
 J'ai pour gage certain
 Un lutin.
 Sous forme d'oiseau-mouche
 A mon chevet il couche.

Lutin doux et chéri,
Baisez-moi, Colibri,
Colibri!

S'éveillant,
Babillant,
Au jour qui naît et brille,
Son petit corps scintille
D'émeraude et d'azur,
Et d'or pur.
Fleur qui cherche sa tige,
Le voilà qui voltige :
L'aurore en a souri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri!

Je le vois
A ma voix
Voler vers qui m'implore.
Ses ailes font éclore
Richesse, honneurs, amours
Et beaux jours.
Quelque soif qui m'embrase,
Il peut remplir le vase
Que ma bouche a tari.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri!

Je puis voir
Son pouvoir
Franchir l'espace et l'onde ;

Du Pérou, de Golconde
M'apporter, dans nos ports,
Les trésors.

Mais, non ; point d'opulence,
Quand un peuple en silence
Souffre et meurt sans abri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !

Je puis voir
Son pouvoir
Me donner des couronnes ;
Des palais à colonnes,
Des gardes et l'amour
D'une Cour.

Mais, non ; j'en sais l'histoire ;
Le monde, à tant de gloire,
De douleur pousse un cri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !

Demandons
Pour seuls dons,
Simple toit, portes closes ;
Des chants, du vin, des roses,
Et la paix d'un reclus,
Rien de plus
Mon paradis s'arrange,
Dieux ! et l'oiseau se change
En piquant houri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri.

Les Feux Follets.

Air : Faul l'oublier, disait Colette.

O nuit d'été, paix du village,
 Ciel pur, doux parfums, frais ruisseau ;
 Vous embellissiez mon berceau,
 Consolez-moi dans un autre âge.
 Las du monde, ici je me plais ;
 Tout y retrace mon enfance,
 Oui, tout, jusqu'à ces feux follets.
 Jadis leur éclat et leur danse
 M'auraient fait fuir à pas pressés.
 J'ai perdu ma douce ignorance.
 Follets, dansez, dansez, dansez.

On racontait aux longues veilles
 Qu'ils étaient moqueurs et méchants ;
 Que ces feux gardaient dans nos champs
 Bien des trésors, bien des merveilles.
 Revenants, lutins, noirs esprits,
 Sorciers, malignes influences,
 A tout croire on m'avait appris.
 Je voyais des dragons immenses
 Sur les donjons des temps passés.
 L'âge a soufflé sur mes croyances.
 Follets, dansez, dansez, dansez.

Un soir, j'avais dix ans à peine,
 Égaré, couvert de sueur,

Je vois de loin cette lueur :
 C'est la lampe de ma marraine.
 Chez elle un gâteau m'attendant,
 Je cours , je cours , l'ame ravie.
 Un berger me crie : „Imprudent !
 „La lumière par toi suivie
 „Éclaire un bal de trépassés.“
 Ainsi devait s'user ma vie.
 Follets, dansez, dansez, dansez.

A seize ans, je vis même flamme,
 Sur la tombe du vieux curé ;
 Soudain m'écriant : Je prierai,
 Monsieur le curé, pour votre ame ;
 Je m'imagine qu'il me dit :
 „Faut-il que la beauté te rende
 „Déjà rêveur, enfant maudit !“
 Ce soir-là, tant ma peur fut grande,
 Je crus à des cieux courroucés.
 Parlez encore et que j'entende.
 Follets, dansez, dansez, dansez.

Quand j'aimai Rose au cœur candide,
 Un peu d'or eût comblé nos vœux.
 Devant moi passe un de ces feux :
 Vers des trésors qu'il soit mon guide.
 J'ose le suivre, mais, hélas !
 Dans l'étang que ce ruisseau creuse,
 Je tombe, et je ne péris pas !
 A-t-il ri de ta chute affreuse ?
 Disent encor des insensés.

Non, mais sans moi Rose est heureuse.
Follets, dansez, dansez, dansez.

De mille erreurs l'ame affranchie,
Me voilà vieux avant le temps.
Vapeurs qui brillez peu d'instant,
Voyez-vous ma tête blanchie ?
Des sages m'ont ouvert les yeux ;
Mais j'admiraïs bien plus l'aurore
Quand je connaissais moins les cieux.
Du savoir le flambeau dévore
Les sylphes qui nous ont bercés.
Ah ! je voudrais vous craindre encore,
Follets, dansez, dansez, dansez.

HÂTONS-NOUS.

(Février 1831)

Air : Ah ! si madame me voyait.

Ah ! si j'étais jeune et vaillant,
Vrai hussard, je courrais le monde :
Retroussant ma moustache blonde,
Sous un uniforme brillant,
Le sabre au poing et bataillant.
Va, mon coursier, vole en Pologne ;
Arrachons un peuple au trépas.
Que nos poltrons en aient vergogne.
Hâtons-nous ! l'honneur est là-bas.

Si j'étais jeune, assurément
 J'aurais maîtresse jeune et belle.
 Vite, en croupe, mademoiselle!
 Imitiez le beau dévouement
 Des femmes de ce peuple aimant.
 Vendez vos parures ; oui, toutes.
 En charpie emportons vos draps.
 De son sang sauvez quelques gouttes.
 Hâtons-nous ! l'honneur est là-bas.

Bien plus, si j'avais des millions,
 J'irais dire aux braves Sarmates :
 Achetons quelques diplomates,
 Beaucoup de poudre, et rhabillons
 Vos héroïques bataillons.
 L'Europe, qui marche à béquilles,
 Riche, goutteuse, ne croit pas
 A la vertu sous des guenilles.
 Hâtons-nous ! l'honneur est là-bas.

Pour eux, si j'étais roi puissant,
 Combien je ferais plus encore !
 Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
 Iraient réveiller le Croissant,
 Des Suédois réchauffer le sang ;
 Criant : Pologne, on te seconde !
 Un long sceptre au bout d'un bon bras
 Peut atteindre aux bornes du monde.
 Hâtons-nous ! l'honneur est là-bas.

Si j'étais un jour, un seul jour,
 Le Dieu que la Pologne immole,

Sous ma justice, avant l'aurore,
 Le Czar pâlerait dans sa cour;
 Aux Polonais tout mon amour!
 Je saurais, trompant les oracles,
 De miracles semer leurs pas.
 Hélas! il leur faut des miracles.
 Hâtons-nous! l'honneur est là-bas.

Hâtons-nous! mais je ne puis rien.
 O roi des cieux! entends ma plainte.
 Père de la liberté sainte,
 De ce peuple unique soutien,
 Fais de moi son ange gardien.
 Dieu, donne à ma voix la trompette
 Qui doit réveiller du trépas,
 Pour qu'au monde entier je répète:
 Hâtez-vous! l'honneur est là-bas.

Poniatowski.

(Juillet 1831.)

Air: Des trois couleurs.

Quoi! vous fuyez! vous, les vainqueurs du monde!
 Devant Leipzig le sort s'est-il mépris?
 Quoi! vous fuyez! et ce fleuve qui gronde,
 D'un pont qui saute emporte les débris.
 Soldats, chevaux, pêle-mêle, et les armes,
 Tout tombe là; l'Elster roule entravé.
 Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes:
 „Rien qu'une main, Français, je suis sauvé!“

„Rien qu'une main ? malheur à qui l'implore !
 „Passons, passons ! s'arrêter ! et pour qui ?“
 Pour un héros que le fleuve dévore ;
 Blessé trois fois, c'est Poniatowski.
 Qu'importe ! on fuit. La frayeur rend barbare.
 A pas un cœur son cri n'est arrivé.
 De son coursier le torrent le sépare :
 „Rien qu'une main, Français, je suis sauvé !“

Il va périr ! non, il lutte, il surnage ;
 Il se rattache aux longs crins du coursier.
 „Mourir noyé, dit-il, lorsqu'au rivage
 „J'entends le feu, je vois luire l'acier !
 „Frères, à moi ! vous vantiez ma vaillance.
 „Je vous chéris ; mon sang l'a bien prouvé.
 „Ah ! qu'il m'en reste à verser pour la France !
 „Rien qu'une main, Français, je suis sauvé !“

Point de secours ! et sa main défaillante
 Lâche son guide. Adieu, Pologne, adieu !
 Mais un doux rêve, une image brillante ;
 Dans son esprit descend du sein de Dieu.
 „Que vois-je ? enfin l'aigle blanc se réveille *)
 „Vole, combat, de sang russe abreuvé.
 „Un chant de gloire éclate à mon oreille.
 „Rien qu'une main, Français, je suis sauvé !“

Point de secours ! il n'est plus, et la rive
 Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.

*) L'aigle de la Pologne est blanc. Les czars l'avaient réuni à l'aigle de Russie dans leur écusson.

Ces temps sont loin ; mais une voix plaintive
 Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux ;
 Et depuis peu, grand Dieu ! fais qu'on me croie !
 Jusques au ciel son cri s'est élevé.

Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie :

„Rien qu'une main, Français, je suis sauvé!“

C'est la Pologne et son peuple fidèle
 Qui tant de fois a pour nous combattu ;
 Elle se noie au sang qui coule d'elle,
 Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.
 Comme ce chef, mort pour notre patrie,
 Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
 Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
 „Rien qu'une main, Français, je suis sauvé !“

A Monsieur de Chateaubriand.

(Septembre 1831.)

Air d'Octavie.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
 Fuir son amour, notre encens et nos soins
 N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
 Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Où donc est-il ? se dit la tendre mère.
 Battu des vents que Dieu seul fait changer,
 Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère,
 Il frappe, hélas ! au seuil de l'étranger,

Proscrit jadis, la naissante Amérique
Nous le rendit après nos longs discords,
Riche de gloire, et Colomb poétique,
D'un nouveau monde étalant les trésors.

Le pèlerin de Grèce et d'Ionie
Chantant plus tard le cirque et l'Alhambra,
Nous revit tous dévots à son génie,
Devant le dieu que sa voix célébra.

De son pays, qui lui doit tant de lyres,
Lorsque la sienne en pleurant s'exila,
Il s'enquérât aux débris des empires
Si des Français n'avaient point passé là.

C'était l'époque où, fécondant l'histoire,
La grande épée, effroi des nations,
Resplendissante au soleil de la gloire,
En fit sur nous rejaillir les rayons.

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
Brille à tes chants d'une noble rougeur.
J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Des anciens rois quand revint la famille,
Lui, de leur sceptre appui religieux,
Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
La Liberté qui se passe d'aïeux,

Son éloquence à ces rois fit l'aumône :
Prodigue fée, en ses enchantements,
Plus elle voit de rouille à leur vieux trône,
Plus elle y sème et fleurs et diamants.

Mais de nos droits il gardait la mémoire.
Les insensés dirent : Le ciel est beau.
Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire,
Comme au grand jour on éteint un flambeau.

Et tu voudrais t'attacher à leur chute !
Connais donc mieux leur folle vanité.
Au rang des maux qu'au ciel même il impute,
Leur cœur ingrat met ta fidélité.

Va ; sers le peuple en butte à leurs bravades,
Ce peuple humain, des grands talents épris,
Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
Comme un trophée, entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause et sainte : il souffre, et tout grand homme
Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Souvenirs d'Enfance.

(1831.)

A MES PARENTS ET AMIS DE PÉRONNE, VILLE OÙ
J'AI PASSÉ UNE PARTIE DE MA JEUNESSE, DE
1790 A 1796.

Air de la Ronde des Comédiens.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut! à vous, amis de mon jeune âge.
Salut! parents que mon amour bénit.
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid.

Je veux revoir jusqu'à l'étroite geôle,
Où, près de nièce aux frais et doux appas,
Régnaient sur nous le vieux maître d'école,
Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,
A la paresse, hélas! toujours enclin.
Mais je me crus des droits au nom de sage,
Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir.

Un arbre y croît dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,
De l'ennemi j'écoutais le canon.
Ici, ma voix mêlée aux chants des fêtes
De la patrie a bégayé le nom.

Ame rêveuse aux ailes de colombe,
De mes sabots, là, j'oubliais le poids.
Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe
Et m'apprivoise avec celle des rois.

Contre le sort ma maison s'est armée
Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux
Narguer la gloire, inconstante fumée
Qui tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parents, témoins de mon aurore,
Objets d'un culte avec le temps accru,
Oui, mon berceau me semble doux encore,
Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

Le Vieux Vagabond.

Air : *Guide mes pas, ô Providence !*

Dans ce fossé cessons de vivre.
 Je finis vieux, infirme et las.
 Les passants vont dire : Il est ivre.
 Tant mieux ! ils ne me plaindront pas.
 J'en vois qui détournent la tête ;
 D'autres me jettent quelques sous.
 Courez vite ; allez à la fête.

Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse
 Parce qu'on ne meurt pas de faim.
 J'espérais voir de ma détresse
 L'hôpital adoucir la fin.
 Mais tout est plein dans chaque hospice,
 Tant le peuple est infortuné.
 La rue, hélas ! fut ma nourrice.

Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
 J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
 Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
 Répondaient-ils, va mendier.
 Riches, qui me disiez : Travaille !
 J'eus bien dès os de vos repas ;
 J'ai bien dormi sur votre paille.

Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme ;
Mais non : mieux vaut tendre la main.
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie ?
Que me font vos vus et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés ?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous ?
Ah ! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi ;
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

Couplets.

ADRESSÉS A DES HABITANTS DE L'ILE-DE-FRANCE
(ILE MAURICE), QUI, LORS DE L'ENVOI QU'ILS
FIRENT POUR LA SOUSCRIPTION DES BLESSÉS DE
JUILLET, M'ADRESSÈRENT UNE CHANSON ET UNE
BALLE DE CAFÉ.

Air : Tendres échos, errants dans ces vallons.

Quoi ! vos échos redisent nos chansons !
Bons Mauriciens, ils sont Français encore !
A travers flots, tempêtes et moussons,
Leur voix me vient d'où vient pour nous l'aurore.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Mes chants joyeux de jeunesse et d'amour
Ont donc aussi fait un si long voyage.
Loin de vos bords leur bruit vole à son tour,
Et me revient quand je suis vieux et sage.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

On m'a conté qu'au bord du Gange assis,
Des exilés, gais enfants de la Seine,
A mes chansons, là, berçaient leurs soucis.
Qu'ainsi ma musé endorme votre peine !
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Si mes chansons vont encore voyager,
 Accueillez-les, ces folles hirondelles,
 Comme un bon fils reçoit le messager
 Qui, d'une mère, apporte des nouvelles.
 De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
 Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Vous-même aussi célébrez vos amours.
 Dieu permettra que nos voix se confondent;
 Mais en français, frères, chantez toujours,
 Pour que toujours nos échos se répondent.
 De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
 Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Cinquante Ans.

Air :

Pourquoi ces fleurs ? est-ce ma fête ?
 Non ; ce bouquet vient m'annoncer
 Qu'un demi-siècle sur ma tête
 Achève aujourd'hui de passer.
 O combien nos jours sont rapides !
 O combien j'ai perdu d'instant !
 O combien je me sens de rides !
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans :

A cet âge, tout nous échappe ;
 Le fruit meurt sur l'arbre jauni.

Mais à ma porte quelqu'un frappe ;
 N'ouvrons point : mon rôle est fini.
 C'est, je gage, un docteur qui jette
 Sa carte où s'est logé le temps.
 Jadis, j'aurais dit : C'est Lisette.
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

En maux cuisants vieillesse abonde :
 C'est la goutte qui nous meurtrit ;
 La cécité, prison profonde ;
 La surdité dont chacun rit.
 Puis la raison, lampe qui baisse,
 N'a plus que des feux tremblotants.
 Enfants, honorez la vieillesse !
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

Ciel ! j'entends la mort qui, joyeuse,
 Arrive en se frottant les mains.
 A ma porte, la fossoyeuse
 Frappe ; adieu, messieurs les humains !
 En bas, guerre, famine et peste ;
 En haut, plus d'astres éclatants.
 Ouvrons, tandis que Dieu me reste.
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

Mais non ! c'est vous ! vous, jeune amie !
 Sœur de charité des amours !
 Vous tirez mon ame endormie
 Du cauchemar des mauvais jours.
 Semant les roses de votre âge
 Partout, comme fait le printemps,

Parfumez les rêves d'un sage.
Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

Jacques.

Air de Jeannot et Colin.

Jacque, il me faut troubler ton somme.
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier.
C'est pour l'impôt, las ! mon pauvre homme.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Regarde : le jour vient d'éclorre ;
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre, chez le vieux Remi,
On saisissait avant l'aurore.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Pas un sou ! Dieu ! je crois l'entendre.
Écoute les chiens aboyer.
Demande un mois pour tout payer.
Ah ! si le roi pouvait attendre !
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille !
Nous n'avons, accablés de maux,

Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette mesure,
Un quart d'arpent, cher affermé.
Par la misère il est fumé ;
Il est moissonné par l'usure.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre.
Quand d'un porc aurons-nous la chair ?
Tout ce qui nourrit est si cher !
Et le sel aussi, notre sucre !
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Du vin soutiendrait ton courage ;
Mais les droits l'ont bien renchéri !
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Réverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos ?
Que sont aux riches les impôts ?
Quelques rats de plus dans leur grange.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Il entre! ô ciel! que dois-je craindre?
 Tu ne dis mot! quelle pâleur!
 Hier tu t'es plaint de ta douleur,
 Toi qui souffres tant sans te plaindre.
 Lève-toi, Jacques, lève-toi;
 Voici monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain; il rend l'ame.
 Pour qui s'épuise à travailler
 La mort est un doux oreiller.
 Bonnes gens, priez pour sa femme.
 Lève-toi, Jacques, lève-toi;
 Voici monsieur l'huissier du roi.

Le Suicide.

SUR LA MORT DES JEUNES VICTOR ESCOUSSE ET
 AUGUSTE LEBRAS.

(Février 1832.)

Air d'Agéline de Wilhem.

Quoi! morts tous deux! dans cette chambre close
 Où du charbon pèse encor la vapeur!
 Leur vie, hélas! était à peine éclosé.
 Suicide affreux! triste objet de stupeur!
 Ils auront dit: Le monde fait naufrage:
 Voyez pâlir pilote et matelots.
 Vieux bâtiment usé par tous les flots,
 Il s'engloutit: sauvons-nous à la nage.

Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil.
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : Qu'importe que la sève
Monte enrichir les champs où nous passons !
Nous n'avons rien, arbres, fleurs, ni moissons.
Est-ce pour nous que le soleil se lève ?
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! calomnier la vie !
C'est par dépit que les vieillards le font.
Est-il de coupe où votre âme ravie,
En la vidant, n'ait vu l'amour au fond ?
Ils répondaient : C'est le rêve d'un ange.
L'amour ! en vain notre voix l'a chanté.
De tout son culte un autel est resté ;
Y touchions-nous ? l'idole était de fange.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! mais les plumes venues,
Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,
Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre à son zénith.
Ils répondaient : Le laurier devient cendre,
Cendre qu'au vent l'Envie aime à jeter.

Et notre vol dût-il si haut monter,
Toujours près d'elle il faudra redescendre.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis ?
Dans la patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau nous couvre de ses plis.
Ils répondaient : Ce drapeau qu'on escorte
Au toit du chef, le protège endormi ;
Mais le soldat, teint du sang ennemi,
Veille, et de faim meurt en gardant la porte.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! de fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé vos esprits.
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres ;
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
Ah ! disaient-ils, suivons ce trait de flamme.
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre ame.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous, nous naissons.

L'humanité manque de saints apôtres
 Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa loi.
 Aimer, aimer, c'est être utile à soi ;
 Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
 Et vers le ciel se frayant un chemin,
 Ils sont partis en se donnant la main.

Prédiction de Nostradamus

POUR L'AN DEUX MIL.

Air des trois couleurs.

Nostradamus, qui vit naître Henri-Quatre,
 Grand astrologue, a prédit dans ses vers,
 Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut débattre,
 De la médaille on verrait le revers.
 Alors, dit-il, Paris dans l'allégresse,
 Au pied du Louvre ouïra cette voix :
 „Heureux Français, soulagez ma détresse ;
 „Faites l'aumône au dernier de vos rois.“

Or, cette voix sera celle d'un homme
 Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers,
 Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome,
 Fera spectacle aux petits écoliers.
 Un sénateur crîra : „L'homme à besace !
 „Les mendiants sont bannis par nos lois.“
 — „Hélas, monsieur, je suis seul de ma race.
 „Faites l'aumône au dernier de vos rois.“

„Es-tu vraiment de la race royale ?“
 — „Oui, répondra cet homme fier encor.
 „J'ai vu dans Rome, alors ville papale,
 „A mon aïeul, couronne et sceptre d'or.
 „Il les vendit pour nourrir le courage
 „De faux agents, d'écrivains maladroits,
 „Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage.
 „Faites l'aumône au dernier de vos rois.

„Mon père âgé, mort en prison pour dettes,
 „D'un bon métier n'osa point me pourvoir.
 „Je tends la main; riches, partout vous êtes
 „Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir.
 „Je foule enfin cette plage féconde
 „Qui repoussa mes aïeux tant de fois.
 „Ah! par pitié pour les grandeurs du monde,
 „Faites l'aumône au dernier de vos rois.“

Le sénateur dira : „Viens, je t'emmène
 „Dans mon palais; vis heureux parmi nous.
 „Contre les rois nous n'avons plus de haine :
 „Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.
 „En attendant que le sénat décide
 „A ses bienfaits si ton sort a des droits,
 „Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide,
 „Je fais l'aumône au dernier de nos rois.“

Nostradamus ajoute en son vieux style :
 La république au prince accordera
 Cent louis de rente, et, citoyen utile,
 Pour maire, un jour, Saint-Cloud le choisira.

Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire,
 Qu'assise au trône et des arts et des lois,
 La France en paix, reposant sous sa gloire,
 A fait l'aumône au dernier de ses rois.

Le Vin de Chypre.

Air du vaudeville de Prévillo et Tacconet.

Chypre, ton vin qui rajeunit ma verve,
 Me fait revoir l'enfant porte-bandeau,
 Jupiter, Mars, Vénus, Junon, Minerve,
 Ces dieux long-temps rayés de mon *Credo*.
 Si nos auteurs, tous païens dans leurs livres,
 M'ont fait maudire un culte ingénieux ;
 Ah ! de ce vin c'est qu'ils n'étaient pas ivres.
 Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Au culte grec, enseigné dans nos classes,
 Oui, je reviens, tant Bacchus est puissant.
 A mes chansons, dansez, Muses et Grâces ;
 Souris, Phébus ; Zéphyr, sois caressant.
 Faunes, Sylvains, Bacchantes et Dryades,
 Autour de moi formez des chœurs joyeux.
 Mais de ma cave éloignez les Naiades.
 Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Grâce à ce vin de saveur goudronnée,
 Je crois voguer vers ces anciens autels

Où la beauté, de myrte couronnée,
 Sous un ciel pur ravissait les mortels.
 Nés dans le Nord, sous un vent de colère,
 Figurons-nous ce ciel délicieux.
 A le peupler l'homme a dû se complaire.
 Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Les yeux en l'air le bonhomme Hésiode
 Cherchait jadis des dieux à noms ronflants.
 Faute d'idée, il allait faire une ode ;
 De Chypre arrive une outre aux larges flancs.
 Mon Grec s'enivre, et sur Pégase il grimpe
 Chaud du nectar qui pousse au merveilleux.
 L'outre était pleine ; il en sort un Olympe.
 Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Aux déités, fables des vieux empires,
 Nous opposons des diables peu tentants ;
 Des loups-garous, des goules, des vampires,
 Du moyen-âge aimables passe-temps.
 Fi des damnés, des spectres et des tombes !
 Fi de l'horrible ! il est contagieux.
 Chauves-souris, faites place aux colombes.
 Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Anacréon, Ménandre, Eschyle, Homère,
 Ont dans ce vin bu l'immortalité.
 Ah ! versez-m'en, et ma lyre éphémère
 Pour l'avenir peut-être aura chanté.
 Non ; mais, d'amours conduisant une troupe,
 Hébé pour moi quitte un moment les cieux ;

En souriant elle remplit ma coupe.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

La Pauvre Femme.

Air de mon habit.

Il neige, il neige, et là, devant l'église,
Une vieille prie à genoux.
Sous ses haillons où s'engouffre la bise,
C'est du pain qu'elle attend de nous.
Seule, à tâtons, au parvis Notre-Dame,
Elle vient hiver comme été.
Elle est aveugle, hélas ! la pauvre femme.
Ah ! faisons-lui la charité.

Savez-vous bien ce que fut cette vieille
Au teint hâve, aux traits amaigris ?
D'un grand spectacle autrefois la merveille,
Ses chants ravissaient tout Paris.
Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes,
S'exaltaient devant sa beauté.
Tous, ils ont dû des rêves à ses charmes.
Ah ! faisons-lui la charité.

Combien de fois, s'éloignant du théâtre,
Au pas pressé de ses chevaux,
Elle entendit une foule idolâtre
La poursuivre de ses bravos !

Pour l'enlever au char qui la transporte,
Pour la rendre à la volupté,
Que de rivaux l'attendent à sa porte!
Ah! faisons-lui la charité.

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,
Qu'elle avait un pompeux séjour!
Que de cristaux, de bronzes, de colonnes!
Tributs de l'amour à l'amour.
Dans ses banquets, que de muses fidèles
Au vin de sa prospérité!
Tous les palais ont leurs nids d'hirondelles.
Ah! faisons-lui la charité.

Revers affreux! un jour la maladie
Éteint ses yeux, brise sa voix!
Et bientôt seule et pauvre elle mendie
Où, depuis vingt ans, je la vois.
Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
Plus d'or, avec plus de bonté,
Que cette main qu'elle hésite à nous tendre.
Ah! faisons-lui la charité.

Le froid redouble, ô douleur! ô misère!
Tous ses membres sont engourdis.
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
Qui l'eût fait sourire jadis.
Sous tant de maux, si son cœur tendre encore
Peut se nourrir de piété,
Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implore,
Ah! faisons-lui la charité.

Les Quatre Ages historiques.

Air : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Société, vieux et sombre édifice,
 Ta chute, hélas ! menace nos abris :
 Tu vas crouler : point de flambeau qui puisse
 Guider la foule à travers tes débris !
 Où courons-nous ? quel sage, en proie au doute,
 N'a sur son front vingt fois passé la main ?
 C'est aux soleils d'être sûrs de leur route :
 Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.

Mais le passé nous dévoile un mystère.
 Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer ;
 Par ses labeurs plus il étend la terre,
 Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.
 En nation il vogue, nef immense,
 Semer, bâtir aux rivages du temps,
 Où l'une échoue une autre recommence.
 Dieu nous a dit : Peuples, je vous attends.

Au premier âge, âge de la famille,
 L'homme eut pour lois ses grossiers appétits.
 Groupes épars, sous des toits de charmille,
 Mâle et femelle abritaient leurs petits.
 Ligués bientôt, les fils, tribu croissante,
 Ont, dans un camp, bravé tigres et loups.
 C'est au berceau la cité vagissante ;
 Dieu dit : Mortels, j'aurai pitié de vous.

Au second âge on chante la patrie,
Arbre fécond, mais qui croît dans le sang.
Tout peuple armé semble avoir sa furie
Qui foule aux pieds le vaincu gémissant.
A l'esclavage, eh quoi ! l'on s'accoutume !
Il corrompt tout ; les tyrans se font dieux.
Mais dans le ciel une lampe s'allume ;
Dieu dit alors : Humains, levez les yeux.

L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires,
Religieux, élève un seul autel.
Sois libre, esclave. Hommes, vous êtes frères.
Comme ses rois le pauvre est immortel.
Sciences, lois, arts, commerce, industrie,
Tout naît pour tous ; les flots sont maîtrisés ;
La presse abat les murs de la patrie,
Et Dieu nous dit : Peuples, fraternisez.

Humanité, règne ! voici ton âge
Que nie en vain la voix des vieux échos.
Déjà les vents au bord le plus sauvage
De ta pensée ont semé quelques mots.
Paix au travail ! paix au sol qu'il féconde !
Que par l'amour les hommes soient unis ;
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde ;
Que Dieu nous dise : Enfants, je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille !
Mais qu'ai-je dit ? pourquoi ce chant d'amour ?
Aux feux des camps le glaive encor scintille ;
Dans l'ombre à peine on voit poindre le jour.

Des nations aujourd'hui la première,
 France, ouvre-leur un plus large destin.
 Pour éveiller le monde à ta lumière,
 Dieu t'a dit: Brille, étoile du matin.

Adieu, Chansons!

Air du Tailleur et la Fée, ou d'Agéline.

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée,
 Naguère encor, tendre, docte ou railleur,
 J'allais chanter, quand m'apparut la fée
 Qui me berça chez le bon vieux tailleur.
 „L'hiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête:
 „Cherche un abri pour tes soirs longs et froids.
 „Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix
 „Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête.“
 Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait, l'aquilon a grondé.

„Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton ame
 „Comme un clavier modulait tous les airs;
 „Où la gaité, vive et rapide flamme,
 „Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.
 „Plus rétréci l'horizon devient sombre.
 „Des gais amis le long rire a cessé.
 „Combien là-bas déjà t'ont devancé!
 „Lisette même, hélas! n'est plus qu'une ombre.“
 Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait, l'aquilon a grondé.

„Bénis ton sort. Par toi la poésie
 „A d'un grand peuple ému les derniers rangs.
 „Le chant qui vole à l'oreille saisie,
 „Souffla tes vers même aux plus ignorants.
 „Vos orateurs parlent à qui sait lire;
 „Toi, conspirant tout haut contre les rois,
 „Tu marias, pour ameuter les voix,
 „Des airs de vielle aux accents de la lyre.“
 Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait, l'aquilon a grondé.

„Tes traits aigus lancés au trône même,
 „En retombant aussôt ramassés,
 „De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
 „Volait en chœur jusqu'au but relancés.
 „Puis quand ce trône ose brandir son foudre,
 „De vieux fusils l'abattent en trois jours.
 „Pour tous les coups tirés dans son velours,
 „Combien ta muse a fabriqué de poudre!“
 Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait, l'aquilon a grondé.

„Ta part est belle à ces grandes journées,
 „Où du butin tu détournas les yeux.
 „Leur souvenir, couronnant tes années,
 „Te suffira, si tu sais être vieux.
 „Aux jeunes gens racontes-en l'histoire;
 „Guide leur nef; instruis-les de l'écueil;
 „Et de la France, un jour, font-ils l'orgueil,
 „Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire.“
 Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
 L'oiseau se tait, l'aquilon a grondé.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
Oui, vous sonnez la retraite à propos.
Pour compagnon, bientôt dans ma mansarde,
J'aurai l'oubli, père et fils du repos.
Mais à ma mort, témoins de notre lutte,
De vieux Français se diront, l'œil mouillé :
Au ciel, un soir, cette étoile a brillé ;
Dieu l'éteignit long-temps avant sa chute.
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait, l'aiglon a grondé.









